T.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/elemensdhist180202mill

ŒUVRES

DE

M. L'ABBÉ MILLOT.

AVERTISSEMENT

Sur les contrefaçons *in*-12 des OEuvres de l'Abbé *Millot*.

Le public est prévenu que tous les Ouvrages de l'Abbé Millot dont on vient de faire une nouvelle édition, avec des augmentations, format in-12 et in-8°., portent la signature de L. ARTAUD : qu'il lui sera facile, en conséquence, de se garantir des contrefaçons fautives desdits ouvrages. On n'en a tiré que 100 exemplaires in-8°., sur carré fin d'Angoulême.

Prix, brochés et étiquetés.

Élémens d'Histoire ancienne, 4 vol. in-12, 10 fr.
Élémens d'Histoire moderne, 5 vol. in-12, 12 liv. 10 s.
Élémens d'Histoire d'Angleterre, augmentée des règnes de Georges II et Georges III, 3 vol. in-12, 7 liv. 10 s.
Élémens d'Histoire de France, corrigés et augmentés d'observations sur le règne de Louis XV, concernant les mœurs de la cour, les finances, le ministère, les progrès de l'esprit humain, et continués jusqu'à la mort de Louis XVI, 3 vol. in-12, 7 liv. 10 s.
Hist. littéraire des Troubadours, 3 vol. in-12, 7 l. 10 s.
Les mêmes Ouvrages en 15 vol. in-8°. sur beau papier, 60 liv. *Idem*, sur carré fin d'Angoulême, 90 liv.
L'édition in-8°. ne se vend pas séparément, excepté l'Histoire de France et d'Angleterre, 6 vol. in-8°. 30 liv.

COURS D'ÉTUDES ENCYCLOPÉDIQUES, rédigés sur un plan neuf, contenant : 1°. l'Histoire de l'origine et des progrès de toutes les sciences, belles-lettres, beaux arts et arts mécaniques ; 2°. l'analyse de leurs principes ; 3°. tous ces mêmes objets traités en détail. Le tout d'après les meilleurs auteurs, et les découvertes les plus récentes, 6 gros vol. in-8°. avec un *frontispice* gravé et un *atlas* de 64 planches ou tableaux. Prix, 36 fr. brochés, pour Paris ; 40 fr. franc de port par les messageries, pour les départemens ; et 48 fr. franc de port par la poste : il faut ajouter 8 fr. de plus pour la reliure en basane proprement, et 15 fr. en veau porphyre, filet, atlas, reliure pleine. Il en reste quelques exemplaires sur beau papier vélin, atlas grand raisin vélin, premières épreuves, du prix de 100 liv. pour Paris, et 120 fr. par la poste. Il faut ajouter 30 fr. pour reliure en veau racine vernie, doré sur tranche, 2e. édi-

ÉLÉMENS

D'HISTOIRE

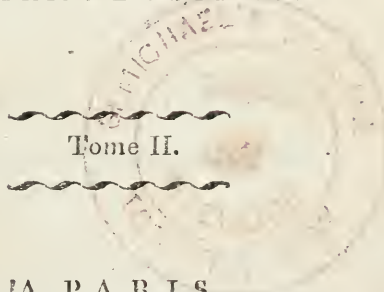
GÉNÉRALE.

PREMIERE PARTIE.

HISTOIRE ANCIENNE.

PAR M. L'ABBÉ MILLOT,
de l'Académie Françoise.

QUATRIÈME ÉDITION.



Tome II.

A PARIS,

Chez ARTAUD, Libraire, quai des Augustins, n°. 50.

1802.

ÉLÉMENS D'HISTOIRE GÉNÉRALE.

SUITE DE L'HISTOIRE GRECQUE.

CHAPITRE V.

Agéſilas en Aſie. — Il eſt rappelé. — Traité honteux avec les Perſes. — République de Thèbes, juſqu'à la bataille de Leuctres.

RIEN n'eſt plus propre à inſpirer de grands deſſeins, que la gloire des Guerre contre les Perſes.

grandes actions. La retraite des Dix-mille ayant échauffé le courage des Grecs, (des Spartiates en particulier,) ils prirent de nouveau les armes pour la liberté des colonies asiatiques, & ils se livrèrent plus que jamais au desir d'humilier les Perses. Sparte étoit d'autant plus animée contre eux, qu'ils se montroient favorables aux Athéniens. Agésilas fut le principal héros de cette guerre. Frère du roi Agis, il avoit été élevé comme un simple citoyen, dans toute la rigidité des mœurs lacédémoniennes, parce qu'il n'avoit aucun droit à la couronne. Après la mort d'Agis, il la disputa à Léotychide, regardé comme fils naturel d'Alcibiade, quoiqu'Agis l'eût reconnu pour légitime en mourant. Il obtint la préférence; il la méritoit par des qualités héroïques, jointes au talent de gagner les cœurs. Tel étoit pour lui l'amour de la nation, & tel fut son crédit à Sparte, que les éphores l'avoient condamné à une amende, uniquement parce qu'*il s'approprioit les citoyens, qui appartiennent à la république*. Ses prédécesseurs avoient

Agésilas, roi de Sparte.

eu des disputes continuelles avec les éphores & le sénat : il n'en eut point pendant tout son règne. Il les respecta toujours ; & loin d'affoiblir son autorité, il l'augmenta en obéissant aux lois. Étant boiteux, un mérite extraordinaire pouvoit seul le rendre si cher & si respectable, dans un état où l'on ne pardonnoit pas le moindre défaut corporel.

Avant J. C 396. Agésilas fait trembler les Perses.

Chargé de la guerre contre les Perses, il demanda trente capitaines pour composer son conseil. On mit à leur tête Lysandre, qui avoit contribué à le faire roi. Agésilas promit en partant, ou de conclure une paix glorieuse, ou de pousser les ennemis de façon qu'ils ne pussent inquiéter la Grèce. En peu de temps, il remplit l'Asie de la terreur de ses armes. Les satrapes tremblèrent devant lui ; la discipline & la vertu de Sparte se firent admirer dans sa personne ; le faste & l'orgueil des Perses semblèrent lui rendre hommage, dans une conférence qu'il eut avec Pharnabaze, satrape de Phrygie. Insensible aux offres, comme aux menaces, il voyoit déja les pro-

vinces prêtes à lui obéir ; & il se proposoit de porter ses armes jusques dans le cœur du royaume, quand il fut rappelé subitement pour défendre sa patrie.

Ligue des Grecs contre Sparte.

Les intrigues & sur-tout l'or des Perses avoient formé contre Sparte une ligue dangereuse. Thèbes, Argos & Corinthe se soulevèrent, ne voulant plus lui être soumises. Athènes suivit leur exemple, à la sollicitation des Thébains, à qui elle étoit en partie redevable de sa liberté. Lysandre commandoit sur l'Hellespont. Il accourut pour étouffer la ligue dans sa naissance ; il attendit en vain du secours, & fut tué dans un combat inégal.

Mort de Lysandre.

Son ambition.

Ce fameux Spartiate s'étoit brouillé avec Agésilas, par ses hauteurs & ses prétentions. Il joignoit à de grands talens tous les vices d'un ambitieux. Injuste, fourbe, perfide, il se jouoit des hommes & des sermens. On découvrit, quelque temps après sa mort, un projet qu'il avoit conçu de s'emparer de la couronne. Il vouloit abolir le droit de succession ; il avoit corrompu

des prêtres, afin de faire parler en sa faveur les oracles; le dieu devoit prononcer, qu'*il étoit plus utile aux Spartiates de n'elire pour rois que les plus vertueux de leurs citoyens :* Lysandre auroit dirigé en sa faveur l'application de cet oracle; ou peut-être il auroit fait valoir le droit du plus fort, comme dans une occasion où les Spartiates & les Argiens se disputant sur leurs limites, il dit en montrant son épée : *Voilà le moyen d'avoir raison.*

Il étoit pauvre, quoiqu'il eût introduit les richesses dans sa patrie.

Lysandre fut toujours pauvre, après avoir introduit à Sparte les richesses : preuve singulière de l'influence qu'avoient encore les mœurs, même sur des ames corrompues. Quand on sut l'état de ses affaires, deux citoyens considérables, qui devoient épouser ses filles, refusèrent de remplir leurs engagemens. Cette bassesse les rendit infâmes, & les fit condamner à une amende.

Agésilas rappelé d'Asie, obéit aux lois.

Dans l'embarras où se trouvoit la république, les éphores rappellent Agésilas. Il obéit sans hésiter, malgré les attraits de la victoire. *Je sais*, dit-il, *qu'un commandant ne*

mérite ce nom, que lorsqu'il se laisse conduire par les lois & obéit aux magistrats. Avant son arrivée, Conon, un des généraux athéniens défaits par Lysandre à Ægos-Potamos, augmenta les inquiétudes de Sparte. Avec une flotte des Perses qu'il commandoit, il attaqua la flotte ennemie près de Cnide, lui enleva cinquante galères, dissipa le reste, & fit révolter presque tous les alliés de Lacédémone. Agésilas apprend cette nouvelle en Béotie, où il se disposoit à une bataille. Il dissimule, il feint qu'on a remporté la victoire; il anime les troupes par un sacrifice d'actions de graces. La bataille se donne dans les plaines de Coronée; il la gagne, quoique couvert de blessures, & malgré la vigoureuse résistance des Thébains. De retour à Sparte, il ne se distingue que par sa modestie, sa frugalité, sa tempérance & son économie, comme s'il n'avoit pas même l'idée des mœurs asiatiques.

Conon, vainqueur à Cnide.

Agésilas vainqueur à Coronée.

Cependant Conon, après avoir ravagé les côtes de Laconie, vient relever les murs d'Athènes avec l'ar-

Conon relève les murs d'Athènes.

gent des Perſes. Les Spartiates voient avec dépit leur rivale prête à recouvrer ſon ancien pouvoir. Une lâche envie leur fait trahir l'honneur & la juſtice. Ils envoient Antalcide au ſatrape de Lydie, Téribaze, non-ſeulement pour calomnier Conon, mais pour offrir des conditions de paix, les plus capables de déshonorer la Grèce. Antalcide, ennemi d'Agéſilas, ne voyoit que ce moyen d'affoiblir ſon autorité, & d'arrêter le cours de ſa gloire. Le ſatrape fit arrêter, comme un traître & un voleur, l'illuſtre Athénien qu'accuſoit honteuſement le Spartiate : on croit qu'il mourut en priſon. La paix fut cependant ſignée après cet acte d'injuſtice.

Lâche jalouſie de Sparte.

Ici, les Perſes donnent la loi en vainqueurs. Le traité porte, » que » toutes les villes grecques de l'Aſie » demeureront ſoumiſes au grand-» roi, que toutes les autres ſeront » libres, & ſe gouverneront elles-» mêmes; que le roi retiendra les » îles de Chypre & de Clazomène; » qu'il laiſſera celles de Scyros, de » Lemnos & d'Imbros aux Athé-

Avant J. C. 387.

Les Spartiates font un traité honteux avec les Perſes.

» niens, à qui elles appartenoient » depuis long-temps; enfin qu'il » fera la guerre à ceux qui refuseront » ces articles. « Les Thébains seuls s'y opposèrent d'abord avec courage; mais l'exemple des autres les entraîna.

Effets de la division parmi les Grecs.

Ainsi, les passions & la mauvaise politique des Grecs anéantirent tout d'un coup les fruits de tant de victoires & de vertus. Réunis pour l'intérêt commun, ils avoient triomphé de la puissance la plus formidable, ils lui avoient imposé la loi; ils avoient senti tous les avantages d'une confédération, dont ils tiroient en même temps leur gloire & leur sûreté. Divisés ensuite par de folles jalousies, & par l'ambition du commandement, ils s'étoient livrés à tous les excès de la haine, de la fureur; plus cruels les uns envers les autres, que ceux qu'ils traitoient avec mépris de barbares. Enfin, après la ruine des principes, des lois & des mœurs, occasionnée par leurs discordes, ils se trouvent avilis, jusqu'à ramper devant ces barbares, sans avoir même été vaincus; jusqu'à

leur sacrifier solennellement la liberté des colonies qu'ils avoient tirées de l'esclavage. Tel fut l'effet de la rivalité de Sparte & d'Athènes. Quelle différence entre l'émulation qui excite aux grandes choses, & l'ambition qui conduit au malheur par l'injustice !

Avant J. C. 382.

Les Spartiates s'emparent de la citadelle de Thèbes, en pleine paix.

Sparte ayant recouvré son empire sur la Grèce, n'en usa pas mieux qu'autrefois. Elle l'exerça tyranniquement, sans prévoir, après tant d'expériences, que cette tyrannie causeroit sa perte. Phébidas, un de ses généraux, conduisoit des troupes en Thrace, pour subjuguer Olynthe, dont on craignoit la puissance depuis qu'elle avoit secoué le joug d'Athènes. Campé près de Thèbes, où deux factions se déchiroient, il entra dans les vues d'un des principaux factieux, & s'empara par surprise de la citadelle, qu'on nommoit Cadmée. Cette violence, en pleine paix, étoit un attentat énorme contre la foi publique.

Jugement injuste prononcé à Sparte sur cette affaire.

Lorsqu'on s'en plaignit à Sparte, Agésilas, malheureusement trop porté à la guerre, soupçonné même de

connivence avec Phébidas, se contenta de dire qu'il falloit examiner si la chose étoit utile; qu'on pouvoit, qu'on devoit même faire de son propre mouvement, tout ce qui convenoit aux intérêts de la patrie. L'événement prouvera bien que le véritable intérêt, (nous l'avons déja observé), est inséparable de la justice. Agésilas se démentoit lui-même, lui qui avoit dit au sujet du roi de Perse : *Ce roi, que vous appelez grand, peut-il l'être plus que moi, à moins qu'il ne soit plus juste?* Le jugement des Spartiates, sur l'affaire de Thèbes, est une contradiction inconcevable. Ils prononcent que Phébidas sera privé du commandement, & payera une amende de cent mille drachmes; mais que l'on retiendra la citadelle, & que l'on y mettra une forte garnison.

Thébains fugitifs à Athènes.

Après de pareilles démarches, il falloit être invincible, ou s'attendre à de cruelles révolutions. Plus de quatre cents Thébains s'étoient réfugiés à Athènes, la vengeance dans le cœur. Un décret de bannissement les irrita davantage: Pélopidas étoit

du nombre des bannis. Sa naiſſance, ſes richeſſes, mais ſur-tout ſon activité, ſon courage, ſa vertu, le mettoient au premier rang des citoyens. Il eut pour ami Épaminondas, auſſi noble & auſſi courageux; mais pauvre, philoſophe, livré à l'étude, & que les oppreſſeurs de Thèbes avoient laiſſé dans la ville, comme un particulier dont ils ne devoient rien craindre. Nous allons voir ces deux héros venger leur patrie, & triompher de l'orgueilleuſe Lacédémone. Pélopidas & Épaminondas.

Pélopidas, encore très-jeune, entreprend la délivrance de Thèbes. Il inſpire ſon ardeur à tous les bannis; il ſe ménage des intelligences dans la ville; il y entre ſecrètement avec onze compagnons; & quoique le ſecret de la conſpiration tranſpire, il exécute ſon deſſein avec autant de bonheur que d'intrépidité. Un des conjurés avoit raſſemblé chez lui pour un grand feſtin les principaux magiſtrats, entr'autres le Polémarque Archias. Celui, au milieu de la débauche, reçut une lettre d'Athènes, par laquelle il eût été Pélopidas délivre ſa patrie.

instruit du complot. Il refusa de l'ouvrir, en disant : *A demain les affaires sérieuses.* Ces magistrats sont égorgés, tandis qu'ils oublient les affaires. On force ensuite les prisons; on invite les Thébains à être libres.

Épaminondas se joint à lui.

Épaminondas, qui jusqu'alors avoit contenu son zèle, de peur de verser le sang des citoyens, se joint aux libérateurs de la patrie. Tous les bannis arrivent le lendemain, & sont suivis d'une armée athénienne de cinq mille cinq cents hommes; les villes de Béotie se hâtent d'envoyer aussi du secours. Enfin, la citadelle est assiégée; les Spartiates sont forcés par le reste de la garnison d'en ouvrir les portes; ils demandent, & on leur permet de se retirer où ils voudront. L'armée de Sparte approchoit avec sa lenteur ordinaire. Elle auroit sauvé la place, sans ce défaut de diligence.

On chasse les Spartiates.

Les Athéniens abandonnent les Thébains, & renouvellent bientôt leur alliance avec eux.

Les Athéniens de leur côté, avec leur légéreté ordinaire, se repentent d'avoir secouru généreusement les Thébains, & les abandonnent lâchement. Mais Pélopidas trouve le

ſecret de les ramener malgré eux. Il fait propoſer au ſpartiate Sphodrias, général imprudent, une entrepriſe ſur le Pirée, dont le ſuccès rendroit Sparte maîtreſſe d'Athènes. Comme l'ambition juſtifioit tout, Sphodrias ſaiſit ardemment le projet ; mais il prend de mauvaiſes meſures, & manque ſon entrepriſe. Athènes ſe plaint vivement ; les Spartiates lui refuſent ſatisfaction : auſſi-tôt elle renouvelle l'alliance avec Thèbes ; elle équipe une flotte qui, ſous les ordres de Timothée, fils de Conon, inſulte la Laconie, & enlève l'île de Corcyre à Lacédémone.

Agéſilas fait mal la guerre en Béotie.

On envoie Agéſilas en Béotie. Appeſanti par la vieilleſſe, il n'y fait qu'une guerre d'eſcarmouches, moins propre à ſoumettre les Thébains qu'à les aguerrir. Antalcide, le voyant de retour & fort bleſſé, lui dit d'un ton railleur : *Vous voilà bien payé d'avoir enſeigné aux Thébains le métier de la guerre, qu'ils ne vouloient ni ne pouvoient apprendre avant vous.*

Les Spartiates ſont battus à Tégy-

En effet, Pélopidas prouva qu'il avoit profité de ſes leçons ; puiſque,

re, quoique beaucoup plus nombreux que les Thébains.

au combat de Tégyre, il se fit jour à travers l'armée ennemie, trois fois plus forte que la sienne. Il étoit inouï auparavant que les Spartiates eussent été battus à forces égales. Leur insolente fierté dut sentir alors, qu'un peuple libre peut devenir redoutable aux tyrans les plus belliqueux.

Les Thébains abandonnés par les Grecs.

Cette guerre, allumée par l'ambition, faisoit gémir & murmurer toute la Grèce. On vouloit une paix générale. On envoya des négociateurs à Sparte. Épaminondas, député de Thèbes, y soutint fortement l'intérêt public & les droits de la liberté. Agésilas lui demandant d'un air impérieux, *s'il falloit donc laisser la Béotie indépendante?* il répondit par une question semblable, *s'il falloit donc laisser la Laconie indépendante?* Le Spartiate, trop aigri contre les Thébains, effaça leur nom du traité qu'on alloit faire. Les autres Grecs le signèrent par crainte : ils abandonnèrent le peuple qui méritoit alors le plus d'estime.

Fermeté d'Épaminondas.

CHAPITRE VI.

Thèbes puissante du temps de Pélopidas & d'Épaminondas. — Sa chute. — État de la Grèce avant Philippe de Macédoine.

THÈBES, selon toute apparence, étoit perdue sans ressources. Sparte venoit fondre sur elle avec la Grèce entière. Mais deux hommes, tels qu'Épaminondas & Pélopidas, suffisent à la patrie, quand le patriotisme est dans les cœurs. Le premier fut nommé général avec plusieurs collégues. Le second, alors sans charge, commandoit le bataillon *sacré*, troupe formidable composée de trois cents jeunes héros, qui s'engageoient par serment à se défendre jusqu'au dernier soupir. Quand Pélopidas sortit de chez lui, sa femme tout en larmes le conjura de se conserver : *Voilà ce qu'il faut recommander aux jeunes gens*, répondit-il ; *mais il ne*

Épaminondas, général.

Bataillon *sacré*.

faut recommander aux chefs que de conſerver les autres.

Sa prudence au ſujet des augures.

Épaminondas ſe mettoit en marche, lorſqu'on vint lui annoncer de mauvais augures. Il répondit par ce vers d'Homère : *Défendre ſa patrie eſt le meilleur préſage.* Supérieur aux foibleſſes de la ſuperſtition, il ſavoit combien elle a de force ſur le vulgaire; pour en prévenir les effets, il fit ſuppoſer des augures favorables, que les ſoldats reçurent avec une vive confiance.

Avant J. C. 370. Bataille de Leuctres.

La bataille de Leuctres décida cette grande querelle. Les Spartiates & leurs alliés avoient vingt-cinq mille ſix cents hommes, contre ſix mille quatre cents, qui faiſoient toute l'armée thébaine. Cette inégalité n'empêcha point Épaminondas d'attaquer l'ennemi. Ce qu'on appelleroit témérité dans certaines circonſtances, eſt ſageſſe dans d'autres. Les alliés de Sparte étoient mécontens; les Thébains étoient aguerris, & reſpiroient l'enthouſiaſme de la liberté; il falloit d'ailleurs prévenir l'arrivée de nouvelles troupes, que les ennemis attendoient,

Le général fit de si belles dispositions, & fut si bien secondé, qu'il remporta une victoire complette. Jamais les Spartiates n'avoient perdu tant de monde. Leur roi, Cléombrote, fut tué avec quatorze cents citoyens.

Magnanimité des Spartiates après leur défaite.

On vit alors à Sparte un reste frappant des anciennes mœurs. La nouvelle du désastre y arriva lorsqu'on célébroit les jeux gymniques. Les éphores ne permirent pas de les interrompre, & envoyèrent seulement la liste des morts dans les maisons. Il seroit difficile d'imaginer les différentes impressions que cette liste produisit. Les uns se félicitoient de la mort glorieuse de leurs enfans; les autres ne pouvoient se consoler de ce que les leurs avoient survécu à la défaite. Les femmes sur-tout se distinguèrent par ces sentimens, où il entroit peut-être autant de férocité que de courage.

Ils suspendent la loi contre les fuyards.

Comme plusieurs des combattans avoient pris la fuite, & que les lois portoient des peines infamantes contre les fuyards; il étoit à craindre qu'une sévérité rigide ne devînt fu-

neſte, dans un temps où la république ne pouvoit avoir aſſez de guerriers. On donna donc pouvoir à Agéſilas de changer les lois comme il le jugeroit à propos. Ce prince trouva un tempérament plein de ſageſſe. Il dit à l'aſſemblée, qu'*il fallut laiſſer dormir les lois pour un jour, & leur rendre enſuite toute leur force.* L'eſprit de la légiſlation doit ſe prêter aux conjonctures; mais un état riſque beaucoup de perdre ſes lois, quand il ſe trouve dans le cas de les violer en faveur de ceux qu'elles condamnent. Peut-être auroit-on beſoin alors d'un nouveau légiſlateur.

Épaminondas pénètre en Laconie.

C'étoit une ſorte de proverbe, que *jamais femme de Sparte n'avoit vu la fumée d'un camp ennemi.* Agéſilas le répétoit lui-même ſouvent. Il eut le chagrin d'être témoin du contraire. On venoit de nommer gouverneurs de la Béotie Epaminondas & Pélopidas. Sous leurs ordres, les Thébains, dont le parti groſſiſſoit tous les jours, par la défection des alliés de Sparte, pénétrèrent en Laconie, y portèrent

le ravage & la désolation. La prudence d'Agésilas sauva la ville. Il s'y tint renfermé ; il évita de combattre, parce qu'une défaite auroit eu des suites sans remède. Sparte, manquant de fortifications, ne pouvoit résister long-temps. Mais Epaminondas craignit d'exciter l'envie & la haine, s'il détruisoit une république dont le nom imprimoit toujours le respect. Content d'avoir abattu sa tyrannie, il se retira couvert de gloire, après avoir délivré les Messéniens du joug des Spartiates.

Il ménage Sparte.

Peu s'en fallut qu'Epaminondas & Pélopidas n'éprouvassent, comme tant d'autres, l'ingratitude républicaine. Pour cette expédition du Péloponnèse, ils avoient gardé le commandement, quatre mois au-delà du terme prescrit. Ce fut, à leur retour, un sujet d'accusation capitale. Le bien public est la suprême loi. Il parloit trop haut en leur faveur, pour n'être pas entendu. Épaminondas se défendit lui-même, en disant qu'il acceptoit volontiers la mort, si l'on vouloit lui laisser toute la gloire de ses dernières actions, &

Il est accusé à son retour avec Pélopidas.

Il se justifie en grand homme.

déclarer qu'il les avoit faites sans l'aveu de la république. On l'admira, au lieu de le condamner. Ce héros étoit si fort au-dessus des petitesses de la vanité, qu'il remplit avec le plus grand soin un emploi subalterne, que ses ennemis lui firent donner comme par insulte. *Les charges*, dit-il, *honorent le citoyen; mais le citoyen honore aussi les charges.*

Ligue des Grecs contre Thèbes.

Cependant, les Spartiates humiliés implorent le secours des Athéniens. Soit compassion pour leurs malheurs, soit plutôt jalousie contre Thèbes, Athènes promet de n'avoir qu'un intérêt commun avec eux. Plusieurs autres peuples entrent dans cette confédération. Les alliés cherchent la protection du roi de Perse; car tout sentiment de gloire cédoit aux vues d'une misérable politique.

Les Perses leur refusent du secours.

Thèbes députe Pélopidas pour déconcerter leurs mesures. Sa gloire, ses talens, lui procurent l'estime d'Artaxerxès Mnémon, & il lui persuade sans peine de favoriser un état, qui, n'ayant jamais été en guerre avec les Perses, pouvoit

tenir la balance entre Sparte & Athènes, leurs ennemies.

Pélopidas, juge d'un différend au sujet du trône de Macédoine.

L'illustre général s'acquitta ensuite d'une commission plus digne d'un Grec. On l'envoya contre Alexandre, tyran de Phères en Thessalie, dont tous les peuples du pays craignoient l'ambition & la cruauté : ce tyran ne l'attendit point, & prit la fuite. La Macédoine étoit alors déchirée par les dissensions des fils du dernier roi, Amyntas II. Ils se disputoient la couronne. Ils appelèrent Pélopidas pour juger le différend. Le calme se rétablit à son arrivée. Ayant réglé toutes choses, il emmena comme otages trente enfans de la première noblesse, entre autres Philippe frère du roi Perdiccas, ce fameux Philippe que l'on verra bientôt sur le trône.

Il brave le tyran de Phères, étant prisonnier.

Quelque temps après cette affaire, plus glorieuse pour lui & pour sa patrie que des victoires sanglantes, il tomba, par un excès de confiance, entre les mains d'Alexandre de Phères ; mais, quoique prisonnier, il le menaça de punir ses crimes. Le tyran lui fit demander, pourquoi il cher-

Sa mort. choit la mort? *C'eſt*, répondit-il, *afin que tu périſſes plutôt, en méritant davantage la haine des dieux & des hommes.* Délivré par Épaminondas, il ſe livra ſans précaution au déſir de la vengeance; il s'expoſa imprudemment dans un combat, pour tuer le tyran de ſa propre main; il expira de ſes bleſſures, tandis que ſes troupes remportoient la victoire. Le cruel Alexandre fut aſſaſſiné dans la ſuite : ſa propre femme, qu'il aimoit & tyranniſoit, fut l'ame du complot. Des hommes enterrés tout vivans; d'autres, revêtus de peaux de bêtes, chaſſés & mis en pièces par des chiens; c'étoient les amuſemens de ce monſtre, s'il faut en croire les hiſtoriens, ſouvent exagérateurs.

Avant J. C. 363. Nouvelle expédition d'Épaminondas en Laconie.

Toute la Grèce voyoit d'un œil jaloux les Thébains, auparavant mépriſés, devenus en ſi peu de temps les arbitres de la nation. Leur ſupériorité dépendoit d'une ſeule tête, & bientôt ils la perdirent. Une guerre civile s'étant allumée en Arcadie, entre Mantinée & Tégée, Thèbes ſe déclara pour les Tégéens,

Sparte & Athènes pour leurs adversaires. Épaminondas, chargé du commandement, fit une seconde tentative contre Sparte. Il pénétra jusques dans la place publique; mais Agésilas, qui avoit été heureusement averti de son dessein, sauva la ville par sa valeur & sa prudence. Dans cette occasion, un jeune homme, le corps nu & frotté d'huile comme pour la lutte, sans autres armes qu'une pique & une épée, se jeta sur les ennemis, en tua plusieurs, & ne reçut aucune blessure. Les éphores lui décernèrent une couronne pour prix de sa valeur, & le condamnèrent à une amende pour punir sa témérité.

Bataille de Mantinée.

Le Thébain retourne promptement sur ses pas, de peur d'être bientôt entre deux armées ennemies. Les alliés le suivent de près. On donne la fameuse bataille de Mantinée. Épaminondas y déploie toute la science militaire, & combat en héros. La victoire balançoit; il veut la décider par un effort extraordinaire : à la tête d'une troupe de braves, il fond sur l'ennemi, le fait

plier, le pourſuit avec trop d'ardeur. Mais des Spartiates ſe rallient, & reviennent l'attaquer lorſqu'il eſt expoſé à tous les traits. L'un d'eux lui enfonce ſon javelot dans la poitrine; bleſſure qui devoit finir & couronner une vie ſi glorieuſe.

Mort d'Épaminondas.

Tranſporté au camp, les chirurgiens annoncent qu'il mourra, ſi l'on tire le fer de ſa plaie. Son unique ſoin pour-lors eſt de s'informer du ſuccès de la bataille, & de ce que ſont devenues ſes armes. Il voit ſon bouclier; il entend dire que les Thébains ſont vainqueurs; il conſole ſes officiers déſeſpérés : » Ne » regardez pas ce jour, leur dit-il, » comme la fin de ma vie; c'eſt plu» tôt le commencement de mon » bonheur & le comble de ma gloire. » Je laiſſe Thèbes triomphante, » Sparte humiliée, & la Grèce dé» livrée de la ſervitude. « Comme on gémiſſoit ſur-tout de le voir mourir ſans enfans, il ajoute que Leuctres & Mantinée lui en tiennent lieu, & ne laiſſeront pas périr ſon nom. Il arrache lui-même le javelot; il expire ſur le champ.

Épaminondas

Épaminondas fut un des plus grands hommes de l'antiquité. La philosophie, dont il faisoit ses délices dans la retraite, ne l'empêcha point de se livrer aux affaires publiques, dès que sa patrie l'y appeloit. Son ame, formée par l'étude de la sagesse, en parut plus propre à toutes les fonctions de général & de citoyen. Les honneurs ne le tentèrent jamais : il ne travailloit que pour la gloire de Thèbes. Pénétré des sentimens de la piété filiale, il dit après la bataille de Leuctres : *Ma joie est celle qu'éprouveront mon père & ma mère en apprenant notre victoire.* Modeste dans la science, il méritoit l'éloge qu'on fit de lui, que *personne ne savoit plus & ne parloit moins.* Pauvre avec tant de moyens de s'enrichir, on peut juger par ce trait de l'usage qu'il auroit fait des richesses. Il envoya un de ses amis demander de sa part un talent à un autre citoyen; celui-ci étant venu pour en savoir la raison : *C'est*, répondit-il, *que cet honnête homme est dans le besoin, & que vous êtes riche.* En un mot, Cicéron le

Beaux traits de ce héros.

met à la tête des grands personnages de la Grèce. * Quel éloge !

Thèbes retombe dans l'obscurité.

Avant Épaminondas, Thèbes ne jouoit aucun rôle : il la tira en quelque sorte du néant, avec le secours de Pélopidas, & en fit la merveille du siècle. Après lui, elle retomba dans l'obscurité. Cette puissance s'évanouit tout-à-coup, comme elle s'étoit élevée tout-à-coup. Les Thébains conservèrent leur réputation de peuple stupide. On l'attribue à la grossièreté de l'air. Cependant outre Épaminondas & Pélopidas, la Béotie a eu son Pindare & son Plutarque ; mais de l'aveu même de ces auteurs, l'idée que tout le monde avoit des Béotiens n'étoit pas sans fondement. C'est du moins une preuve qu'un sol ingrat peut donner naissance au génie. La culture manque souvent plutôt que le fonds.

Avant J. C. 362.

Paix générale en Grèce, excepté du côté des Spartiates.

La bataille de Mantinée inspira aux Grecs le desir de la concorde, qu'ils n'auroient jamais rompue s'ils avoient été sages. Ils se réunirent

* *Epaminondas, princeps, meo judicio, Græciæ.* Tusc. I. 4.

pour que chaque ville conservât sa liberté, conformément au traité d'Artaxerxès Mnémon. Comme les Messéniens étoient compris dans cette paix générale, Lacédémone refusa d'y accéder. Elle envoya du secours aux Egyptiens révoltés contre le roi de Perse. Elle s'engageoit imprudemment dans une guerre étrangère, au lieu de réparer ses derniers malheurs. Agésilas, plus qu'octogénaire, partit à la tête des troupes. Tachos, roi d'Égypte, ne l'ayant pas fait généralissime, comme il s'y attendoit, il s'attacha par dépit à Nectanébus, cousin & ennemi de Tachos. Après avoir mis ce prince sur le trône, il mourut en Afrique, où les vents le jetèrent quand il retournoit en Grèce.

Agésilas en Égypte.

Sa mort.

Agésilas étoit lié avec Xénophon. Il l'avoit engagé à faire élever ses enfans à Sparte, *pour y apprendre*, disoit-il, *la plus belle des sciences, celle d'obeir & de commander*. Aussi l'historien paroît-il trop prévenu en sa faveur. Les éloges outrés qu'il lui donne, ne couvrent point les défauts de cet illustre Spartiate, quel-

Xénophon outre son éloge.

quefois injuſte, colère & hautain, toujours paſſionné pour la guerre. Plutarque rapporte qu'en Aſie, il faiſoit dreſſer ſa tente dans les bois ſacrés, afin d'avoir les dieux pour témoins de ſes actions les plus ſecrètes. Le motif eſt admirable; mais qu'avoit il beſoin pour cela des bois ſacrés? Ce héros ſi fier étoit enfant avec ſes enfans; il folâtroit avec eux. Quelqu'un l'ayant pris ſur le fait, il le pria de n'en rien dire, qu'il ne fût père lui-même.

Particularités ſur ce héros.

Etat de la Grèce, juſqu'au règne de Philippe de Macédoine.

Juſqu'aux entrepriſes ambitieuſes de Philippe, les affaires de la Grèce méritent peu d'attention. C'eſt, pour ainſi dire, une machine dont les reſſorts uſés & mal unis doivent ſe rompre au premier choc. Par-tout l'eſprit de parti, l'intérêt particulier, forment des cabales & anéantiſſent les grandes idées. Chaque ville voudroit dominer ſur les autres, ſans pouvoir maintenir l'ordre parmi ſes citoyens. Sparte languit; Thèbes n'eſt plus rien; Athènes s'affoiblit tous les jours. Chio, Cos, Rhodes, Byzance, ſe révoltent contre elle.

Chabrias,

Trois habiles capitaines qui lui

restent, Chabrias, Iphicrate & Timothée fils de Conon, disparoissent en peu de temps. Le premier est tué devant l'île de Chio; les deux autres sont accusés par la faction de Charès, leur collégue, homme vain & indifférent pour le bien public. Timothée quitte sa patrie, ne pouvant payer une amende qu'il ne méritoit point. Iphicrate se fait absoudre, en armant une troupe de jeunes gens, dont les poignards intimident ses juges. *Je serois bien fou*, disoit il ensuite, *de faire la guerre pour les Athéniens, & de ne la pas faire pour moi-même.* Ce mot est d'un rebelle qui insulte aux lois. Il s'étoit montré plus grand, lorsqu'un accusateur lui reprochant la bassesse de sa naissance, il répondit: *La noblesse de ma famille commence en moi; celle de la tienne finit en toi.* Enfin, Athènes échoue dans ses entreprises, parce qu'elle n'a plus d'autres guides que les orateurs; & les peuples qui s'étoient soulevés contre son empire, sont maintenus par la paix en possession de leur liberté.

Iphicrate & Timothée, généraux d'Athènes.

Rhodes & Cos n'en jouirent pas

Mausole & Artémise.

long-temps. Mausole, roi de Carie, les soumit à sa domination. Artémise, sa femme, est célèbre par les honneurs qu'elle rendit à la cendre de ce prince. La critique pourroit s'exercer sur le récit qu'en font quelques écrivains; car tandis que les uns la peignent dans un deuil affreux, les autres la représentent à la tête d'une armée & remportant des victoires. On perdroit un temps infini à insister sur ces détails, où il y a peut-être autant de fiction que de vérité.

Objets peu dignes de nous arrêter.

Pour ne pas perdre de vue les affaires générales, auxquelles se rapporte principalement notre étude, j'ai supprimé beaucoup d'autres particularités inutiles. Evagore & Nicoclès, rois de Salamine, en Chypre, célébrés par Isocrate, furent sans doute des princes estimables; mais ils seroient presque inconnus sans la réthorique d'Isocrate. La cour de Perse fut long-temps un théâtre d'intrigues, de révolutions & de crimes; mais nous ne verrons que trop de spectacles pareils dans des cours plus intéressantes. Passons légérement sur l'antiquité, quand

elle nous arrêteroit inutilement dans une ſi longue carrière. Les ſeuls noms propres entaſſés dans les hiſtoires anciennes, écrites par des modernes, ſont un fardeau accablant pour la mémoire.

QUATRIÈME ÉPOQUE.

Depuis le règne de Philippe, juſqu'à la domination des Romains en Grèce.

CHAPITRE PREMIER.

Règne de Philippe de Macédoine, juſqu'à l'établiſſement de ſa puiſſance dans la Grèce.

La Macédoine, mépriſée avant Philippe.

DANS l'état de décadence où étoit la Gréce, il ne falloit pour la ſubjuguer qu'un prince auſſi habile que guerrier. Ce prince parut. Nous allons voir s'élever inſenſiblement au comble de la grandeur une monarchie, preſque inconnue juſqu'alors, foible, mépriſée, & mépriſable tant qu'elle n'eut pas pour maître un grand homme. Quoique les rois de Macédoine prétendiſſent deſcendre d'Hercule, les Grecs ne les re-

gardoient point comme de leur nation, & les traitoient de barbares. Depuis plus de quatre cents ans que ce royaume subsistoit, il avoit presque toujours eu besoin de la protection ou de Sparte ou d'Athènes, sans partager la gloire de ces républiques. Mais lorsque les circonstances sont favorables, un seul génie fait des révolutions : Thèbes venoit de l'éprouver.

Après la mort d'Amyntas II, (375 ans avant J. C.) la Macédoine fut en proie aux troubles & à la discorde. Perdiccas, un de ses fils, à qui le trône appartenoit, ayant péri dans une guerre contre les Illyriens; deux concurrens, Pausanias & Argée, vouloient règner à la place du jeune Amyntas, enfant de ce prince. Philippe, frère de Perdiccas, avoit été, comme nous l'avons vu, conduit en otage à Thèbes, lorsque Pélopidas eut pacifié le royaume. Il s'enfuit, retourna dans sa patrie, gouverna quelque temps en qualité de tuteur de son neveu, & fut élu roi par les Macédoniens, qui avoient besoin d'un homme, au lieu

Avant J. C. 360. Philippe élu roi à la place de son neveu.

d'un enfant, pour rétablir leurs affaires.

Il discipline les Macedoniens.

Agé de vingt-quatre ans, élève d'Épaminondas, Philippe ne parut pas plutôt sur le trône, qu'il se montra digne de le remplir. Un de ses premiers soins fut de discipliner son peuple, & de le former à la guerre.

Sa phalange.

Il inventa la phalange. C'étoit un corps de six à sept mille hommes, sur seize de profondeur, armés de longues piques, de façon que celle des cinq premiers rangs formoient un front inaccessible & impénétrable. Celles des derniers rangs se tenoient levées, un peu inclinées en devant, & servoient, sinon à combattre l'ennemi, du moins à garantir de ses traits. Philippe traitoit les soldats avec bonté, les appeloit ses camarades, & leur donnoit l'exemple en tout : ils devinrent autant de héros sous ses ordres. Pausanias & Argée furent bientôt contraints d'abandonner leurs prétentions à la couronne.

Sa politique profonde & artificieuse.

Le courage & la science militaire n'étoient pas les seules qualités par lesquelles Philippe se frayoit le che-

min de la grandeur. Il y joignoit une politique profonde, plus capable encore de servir son ambition. Athènes se laissa surprendre par ses promesses, conclut avec lui un traité, & le vit bientôt s'emparer d'Amphipolis, colonie athénienne, dont il se fit une barrière contre la Grèce. Déja il vouloit s'agrandir & dominer. La ruse, la corruption, l'art de semer la discorde, de faire ou de rompre des alliances pour son intérêt, de négocier avec avantage & de n'employer les armes qu'à propos; enfin, tout ce que le génie peut inventer de moyens, légitimes ou non, pour arriver à son but, faisoit la principale force de ce prince.

Il achete par-tout des traîtres & des partisans.

Philippe trouva des mines d'or en Macédoine, qui rapportèrent plus de mille talens de revenu. Il en fit le grand instrument de sa politique : il acheta par-tout des partisans & des traîtres. *Aucune forteresse*, disoit-il, *n'est imprenable, pourvu qu'un mulet chargé d'argent y puisse monter.* S'il est vrai que l'oracle de Delphes lui répondit dans une occasion,

comme le rapporte Suidas : *Combats avec l'argent, & tu dompteras tout ;* assurément cet oracle n'étoit pas inspiré par la justice.

Il n'entreprend qu'après avoir pensé à tout.

» La plupart des entreprises » échouent, (c'est une remarque de » M. l'abbé de Mably,) parce qu'on » commence à les exécuter, dans le » moment même qu'on en conçoit » le projet. N'ayant pas prévu d'a- » vance les obstacles, rien ne se » trouve préparé pour les vaincre. » Hors d'état de résister aux pre- » miers accidens qui surviennent, » on s'en trouve souvent accablé ; on » obéit aux événemens, au lieu d'en » être le maître ; & la politique, aussi » incertaine que la fortune, n'a » plus de règle. » Cette réflexion se vérifie chaque jour. Philippe, en méditant ses projets, en combinant les moyens avec les obstacles, en liant toutes les parties de son système, sut maîtriser la fortune : les hommes d'état ne pourroient se proposer de meilleur modèle, si sa politique n'avoit eu pour ame l'ambition.

Il s'attache les

Il délivra la Thessalie des tyrans

qui l'opprimoient, & s'attacha ainſi un peuple dont il eſpèroit de grands ſervices. La cavalerie theſſalienne, jointe à ſa phalange, lui donna en effet une grande ſupériorité. Pour mettre ſon royaume à couvert, il s'empara de quelques villes de Thrace. Il perdit un œil au ſiège de Méthone. Les circonſtances de ce fait ſont fort ſingulières. Un certain Aſter lui avoit offert ſes ſervices, en ſe diſant ſi adroit à tirer de l'arc, qu'il ne manquoit pas l'oiſeau qui voloit le mieux. Philippe lui avoit répondu d'un ton railleur : *Je t'employerai quand je ferai la guerre aux étourneaux*. Piqué de ſon mépris, Aſter ſe jeta dans Méthone, & lui décocha une flèche ſur laquelle on aſſure qu'étoit cette inſcription ; *à l'œil droit de Philippe*. L'œil droit fut percé. Le prince renvoya la flèche avec cette autre inſcription : *Philippe fera pendre Aſter, s'il prend la ville ;* & l'archer fut pendu.

Theſſaliens ; il perd un œil à Méthone.

Olynthe, colonie d'Athènes, étoit pour lui une conquête fort importante. Il l'aſſiège après avoir trompé les Olynthiens. Ceux-ci im-

Il aſſiège Olynthe.

plorent le secours d'Athènes. Philippe y avoit des pensionnaires vendus à ses intérêts. Mais il avoit contre lui un homme capable d'entraîner la multitude. Le fameux Démosthène, qui dominoit dans la tribune aux harangues, se récria sur les dangers dont il menaçoit la Grèce, le peignant, tantôt comme un ambitieux redoutable, comme un despote insolent, comme un politique rusé & courageux, qui ne mettoit point de bornes à ses entreprises ; tantôt comme un téméraire qui creusoit lui-même son tombeau, & qui violant toutes les lois, s'attiroit l'exécration du genre humain. Tantôt il inspira des alarmes & des soupçons, tantôt de la haine & du mépris, pour engager la république à prendre les armes. Les sentimens de patriotisme parurent se ranimer, & la guerre fut résolue.

Démosthène s'élève contre lui.

Avant J. C. 347.

On envoie des secours à Olynthe, mais insuffisans ; on y en ajoute d'autres, qui ne suffisent pas encore : au lieu de ces troupes mercenaires, dont les Olynthiens se plaignoient, on fait partir des Athéniens, qui ne

Les Athéniens n'envoient pas des secours suffisans.

réuſſiſſent pas mieux. Olynthe eſt livrée par deux traîtres. Philippe profita de la trahiſon, & en mépriſa les auteurs. Ces traîtres, outragés par les Macédoniens eux-mêmes, demandèrent juſtice, & ne reçurent de lui que cette réponſe piquante : *Que vous importent les propos d'hommes groſſiers, qui nomment chaque choſe par ſon nom ?*

Combien Démoſthène avoit d'influence.

Si Démoſthène étoit né dans un meilleur ſiècle, où ſa patrie eût conſervé toute l'ardeur qu'elle avoit montrée pour la gloire & pour les grandes entrepriſes, il eût vraiſemblablement oppoſé une barrière inſurmontable aux progrès de l'ambitieux Macédonien. Orateur véhément, nerveux, intrépide, il lançoit des foudres ſur ſes adverſaires ; il embrâſoit ſes auditeurs du feu dont il étoit animé ; il pulvériſoit, pour ainſi dire, les raiſons qu'on lui objectoit : les noms de gloire, de liberté, de bien public, avoient dans ſa bouche une force preſque irréſiſtible. Sa haine contre Philippe fut ſans bornes ; il prévit ſes deſſeins, il ne penſa qu'à les traverſer.

Les Athéniens étoient devenus incapables de grandes choses.

Malheureuſement Athènes avoit dégénéré, au point d'être à peine reconnoiſſable. La molleſſe & l'indolence enchaînoient l'amour de la liberté ; une foule d'ames vénales ſe livroient à la corruption ; les magiſtratures & les emplois étoient la récompenſe de l'intrigue ou de la baſſeſſe ; des ſoldats mercenaires combattoient à la place des citoyens ; le peuple, jouet de la flatterie des harangueurs, étoit content, pourvu qu'on lui prodiguât des louanges & des plaiſirs ; enfin, la fureur des ſpectacles épuiſoit le tréſor public.

Le théâtre abſorboit les fonds de la guerre.

Périclès, en faiſant diſtribuer pour ces jeux mille talens, qu'on mettoit en réſerve chaque année, avoit du moins excepté les temps de guerre. Mais Eubule, oppoſé à Démoſthène, fit défendre, ſous peine de mort, d'interrompre la diſtribution ; & les fonds de la guerre devinrent, par une loi ſingulière, l'aliment de la frivolité. Deux fois Démoſthène attaqua indirectement cet abus, en demandant qu'on nommât des commiſſaires pour examiner & abolir les lois pernicieuſes à l'état. Vaines ten-

tatives ! les Athéniens vouloient s'amuſer ; & le théâtre les intéreſſoit plus que la patrie *.

Politique imprudente de Démoſthène.

Quand un peuple eſt ainſi corrompu, on ne peut attendre de lui des efforts magnanimes & conſtans, tels qu'il en falloit pour vaincre Philippe. L'orateur devoit ſe diriger ſur les conjonctures. Plus ardent que ſage, il agit comme ſi Athènes avoit été la même qu'au temps des Ariſtides & des Thémiſtocles. Nous verrons les triſtes effets de ſon zèle. Il parut déja mauvais politique dans l'affaire d'Olynthe : car on avoit beſoin de coups déciſifs ; & il propoſa ſeulement d'envoyer un corps de deux mille hommes, pour faire de ſimples courſes. C'étoit le moyen d'irriter un ennemi puiſſant, & de ne pas l'empêcher de faire ce qu'il vouloit. Déja Philippe avoit tenté de s'emparer des Thermopyles, la

* Selon Plutarque (*de glor. Athen.*), les repréſentations de quelques tragédies coûtoient plus d'argent, qu'il n'en avoit fallu pour la défenſe de la Grèce contre les Perſes. Il ſe récrie contre l'imprudence de ſacrifier le bien de l'état au théâtre.

porte de la Grèce. Il trouva enfin l'occaſion d'y établir ſa puiſſance.

Guerre *ſacrée* contre les Phocéens.

Une guerre, qu'on appela *ſacrée*, parce qu'elle avoit une fauſſe couleur de religion, & qu'elle étoit mêlée de fanatiſme, déchiroit la Grèce depuis environ dix ans. Les Phocéens, voiſins du temple de Delphes, ayant labouré quelques terres conſacrées au dieu qu'on y adoroit, les autres peuples du voiſinage, ſoit pour venger Apollon, ſoit par quelque motif ſecret d'animoſité, prirent d'abord les armes contre eux. Le conſeil des Amphictyons les condamna enſuite comme ſacrilèges. Ils ſoutinrent que leur entrepriſe étoit légitime; ils s'autoriſoient même d'un oracle. Preſque toute la Grèce prit parti; Sparte & Athènes en leur faveur, Thèbes & pluſieurs autres peuples, en faveur du temple. On ſe battoit en furieux. Les Phocéens que les Thébains faiſoient priſonniers, étoient mis à mort comme des impies exécrables. Les priſonniers thébains étoient maſſacrés par droit de vengeance. Philippe voyoit de loin cet acharnement, & s'applau-

Avant J. C 355.

Le conſeil des Amphictyons les condamne comme ſacrilèges.

Fureur des deux partis.

disſoit d'une diviſion ſi favorable à ſa politique. Plus les Grecs s'affoibliſſoient eux-mêmes, plus il étoit ſûr de les dompter. En paroiſſant neutre, il penſoit à tirer avantage de leurs querelles.

Philippe ſe déclare, & trompe les Athéniens.

Les Thébains, trop foibles contre leurs ennemis, lui demandent enfin du ſecours; & il ſe déclare. Les Athéniens, fatigués de la guerre de Thrace, lui envoient une ambaſſade pour négocier la paix: il corrompt les ambaſſadeurs; prend des villes, pendant qu'ils s'amuſent en chemin; ſigne le traité, quand il ne lui reſte plus de conquêtes à faire; & refuſe d'y comprendre les Phocéens, dont le ſacrilège lui fournit un motif ſpécieux d'invaſion. Il arrive bientôt aux Thermopyles, il ſe rend maître du paſſage, il entre dans la Phocide; les Phocéens, juſqu'alors indomptables, mettent bas les armes; il finit ſans combat la guerre ſacrée, & acquiert une brillante réputation de prince religieux, réputation qu'il ambitionnoit pour arriver à ſon but.

Avant J. C. 346.

Il finit la guerre ſacrée.

Ayant aſſemblé le conſeil des Am-

Il eſt admis

au nombre des Amphictyons.

phictyons, il lui dicte une sentence qui ordonne de ruiner toutes les villes de la Phocide, & de proscrire tous les sacrilèges. Les Phocéens sont exclus du conseil amphictyonique, & il demande leur place. Outre l'avantage d'y être admis, il obtient encore l'intendance des jeux pythiques, enlevée aux Corinthiens parce qu'ils avoient soutenu les profanateurs. Jamais prince ne sut mieux tourner à son profit la superstition des peuples.

Ancienne guerre *sacrée*.

Il y avoit eu autrefois une première guerre *sacrée*, que les Spartiates entreprirent pour ôter aux Phocéens la garde du temple de Delphes, & pour la donner aux Delphiens. Périclès rétablit les premiers dans leur privilége ; & cette guerre fit peu de mal, parce que le fanatisme ne s'en mêla point. Je l'indique seulement ici par occasion.

CHAPITRE II.

Fin du règne de Philippe de Macédoine.

PHILIPPE n'étoit plus étranger parmi les Grecs. La qualité d'Amphictyon le faisoit membre de leur corps; ils avoient commencé à le respecter, à lui obéir; l'opinion applanissoit les voies à ses entreprises: c'étoit beaucoup : l'intrigue & la force pouvoient en peu de temps achever l'ouvrage. Ce prince habile dissimula encore, de peur d'inspirer de la défiance, & d'effaroucher les esprits au moment qu'il importoit de les ménager. Il retourna en Macédoine, non pour y attendre en repos les occasions, mais pour s'y préparer par des conquêtes. Il porta ses armes en Illyrie, en Thrace, dans la Chersonnèse. Plus entreprenant à mesure qu'il se fortifioit davantage, il s'empara d'une partie de l'île d'Eubée (Négrepont) qu'il appeloit *les*

Philippe forme de nouvelles entreprises.

entraves de la Grèce, parce qu'elle touche presque au continent de ce côté-là. Démosthène tonna contre lui ; les *Philippiques* réveillèrent les Athéniens. Philippe ne laissa pas d'assiéger Périnthe & Byzance, dans la vue d'affamer Athènes, qui tiroit de Thrace la plus grande partie de ses vivres.

Les *Philippiques* de Démosthène réveillent les Athéniens.

En même temps le roi de Macédoine, par une lettre fort éloquente, s'efforça de persuader qu'il respectoit religieusement les traités, & qu'on les violoit à son égard. Il accusoit sur-tout les Athéniens de solliciter contre lui la cour de Perse. » Vos » pères, leur dit-il, reprochoient » aux fils de Pisistrate, comme un » crime irrémissible, d'avoir appelé » les Perses contre les Grecs ; & » vous ne rougissez pas de faire » vous-mêmes ce que vous condam- » nâtes toujours dans vos tyrans. » Il est vrai que Démosthène les avoit excités à cette démarche.

Philippe reproche aux Athéniens d'avoir imploré le secours des Perses.

L'orateur ne cessa point d'invectiver, jusqu'à ce qu'il eût armé Athènes. Il annonça la victoire ; il promit la ruine totale de Philippe. Le gé-

Démosthène fait prendre les armes.

néral Charès, homme décrié, avare, voluptueux, qu'on avoit envoyé au ſecours de Byzance & de Périnthe, n'ayant eu aucun ſuccès ; les alliés n'ayant pas ſeulement voulu le recevoir, tant il étoit indigne du commandement ; on nomma l'illuſtre Phocion pour le remplacer. Les Athéniens parurent d'autres hommes ſous ce chef, auſſi vertueux que grand homme de guerre. Philippe eut la prudence de ſe retirer. Les Périnthiens, les Byzantins, les peuples de la Cherſonnèſe, ſignalèrent leur reconnoiſſance, en décernant des couronnes d'or aux Athéniens.

Phocion eſt nommé général.

Phocion, diſciple de Platon, vrai philoſophe par ſes mœurs, ainſi que par ſes principes, mérite une des premières places parmi les héros de la Grèce. Il réuniſſoit toutes les vertus à tous les talens. Son éloquence laconique, où les mots étoient, pour ainſi dire, autant de raiſons, terraſſoit ſouvent Démoſthène, dont il n'approuvoit pas la politique périlleuſe ; & cet orateur l'appeloit *la coignée de ſes diſcours*. Ennemi de la guerre, parce qu'il en prévoyoit

Portrait de ce grand homme.

les suites, il fut chargé quarante-cinq fois du commandement des troupes : rien ne prouve mieux la confiance que l'on avoit en son zèle & sa capacité. Cependant sa probité rigide sembloit être la censure des mœurs d'Athènes. Loin de flatter jamais le peuple, il heurtoit presque toujours ses sentimens. Un jour qu'il avoit harangué, se voyant applaudi de tout le monde ; *n'ai-je point lâché quelque sottise*, dit-il à un de ses amis ? tant il étoit convaincu de l'imprudence des Athéniens.

Sa politique préférable à celle de Démosthène.

Ne respirant que le bien réel de sa patrie, Phocion conseilloit toujours la paix, quoique l'on eût continuellement besoin de lui pour la guerre. Démosthène, lâche dans les combats & hardi dans la tribune, souffla toujours le feu de la guerre, & persuada que le salut & l'honneur de la patrie en dépendoient. On peut juger par leur caractère, lequel méritoit plus de confiance. On en jugera mieux par les faits. Tourreil, que Rollin a copié, devoit il prendre les harangues de Démosthène pour base de sa belle préface historique ?

C'est

C'eſt à peu-près comme ſi l'on rapportoit une cauſe d'après le plaidoyer d'un ſeul avocat.

Un ſacrilège réel ou ſuppoſé, commis par les Locriens d'Amphiſe, qu'on accuſa d'avoir labouré des terres ſacrées près du temple de Delphes, ralluma la guerre ſous prétexte de religion. Philippe vouloit être élu général des Grecs, contre les profanateurs & leurs partiſans. Ses penſionnaires agirent avec ſuccès; le conſeil des Amphictyons lui donna cette qualité; on ne pouvoit mieux ſervir ſa politique. Bientôt Philippe eſt en Grèce; il prend Élatée, la plus importante place de la Phocide: il ſemble menacer Thébes par cette conquête. Du moins c'eſt ce qu'annonce Démoſthène, qui enflamme ſur le champ les Athéniens, & les engage à propoſer une alliance aux Thébains, leurs ennemis & les alliés de Philippe. Choiſi pour ambaſſadeur, Démoſthène vole à Thèbes. Malgré l'éloquence de Python, ambaſſadeur du roi, il inſpire aux Thébains ſon enthouſiaſme: les deux peuples ſe liguent contre le

Nouvelle guerre de religion en Phocide.

Démoſthène fait conclure une alliance avec les Thébains contre Philippe.

Phocion l'en blâme avec raison.

Macédonien. C'eſt alors que Phocion fit cette réponſe à un fougueux citoyen, qui lui demanda, s'il oſoit bien encore parler de paix : *Oui, je l'oſe, & je ſais pourtant que tu m'obéirois pendant la guerre, & que je t'obéirois pendant la paix.* Démoſthène s'applaudiſſoit de ce que, par l'alliance de Thébes, la guerre ſe feroit hors de l'Attique. *Il faudroit penſer*, répondit ſagement Phocion, *aux moyens de vaincre, plutôt qu'au lieu où l'on combattra : c'eſt ce qui éloigneroit de nous la guerre ; car ſi nous ſommes vaincus, tous les malheurs ſont à nos portes.*

Avant J. C. 338.

Bataille de Chéronée, gagnée par Philippe.

La prudence n'étoit plus de ſaiſon. Une chaleur incroyable permettoit à peine de réfléchir ſur le danger. En vain, on répandit quelques oracles de mauvais augure. Démoſthène les tourna en ridicule ; il oſa dire que la Pythie *philippiſoit*. Les Athéniens hâtent leur marche, & les Thébains ſe joignent à eux. Philippe, après avoir inutilement offert la paix, pénètre en Béotie, accompagné de ſon fils Alexandre. On combat près de Chéronée, avec

des forces presque égales. Le bataillon *sacré* de Thèbes est enfoncé par le jeune Alexandre, qui, n'ayant au plus que dix-sept ans, s'étoit déja montré plusieurs fois digne de son père. Un des généraux athéniens enfonce de son côté quelques troupes, & les poursuit comme si la bataille étoit gagnée. *Les Athéniens ne savent pas vaincre*, dit Philippe à la vue de cette imprudence. Il fait avancer sa phalange contre ce corps en désordre, le défait, remporte une victoire décisive. Démosthène jeta ses armes pour se sauver. Phocion avoit été pour cette fois exclu du commandement; ainsi Athènes eut à se reprocher une double faute, de n'avoir pas profité de ses conseils, & de s'être privée de ses services. Il inspira du moins le courage dans l'infortune.

Bataillon *sacré*.

On raconte que Philippe, échauffé de vin & enivré de sa victoire, mit en chant, par manière d'insulte, les premières paroles du décret que Démosthène avoit fait passer contre lui. On ajoute que l'orateur Démade, un de ses prisonniers, lui dit avec

Ce prince use de la victoire avec modération.

une généreuse liberté : *La fortune t'ayant donné le rôle d'Agamemnon, comment n'as-tu pas honte de jouer celui de Therſite?* & que le vainqueur en fut bon gré à Démade. Ce trait de modération lui fait encore moins d'honneur, que la manière dont il traita les vaincus. Il renvoya les priſonniers athéniens ſans rançon; il renouvela l'ancien traité avec la république. Belle réponſe aux injures qu'on avoit vomies contre lui de la tribune aux harangues! Il accorda la paix aux Béotiens, mais en laiſſant garniſon dans Thèbes. Les uns & les autres connurent que, s'il étoit un politique dangereux, il n'étoit pas un barbare. Ces républicains auroient-ils été capables de tant d'humanité & de prudence?

Procès de Démoſthène & d'Eſchine.

L'inconſtante Athènes ſe livra comme auparavant à l'orateur, qui l'avoit entraînée dans le précipice. Elle chargea Démoſthène du ſoin de rétablir les murs, & de veiller aux approviſionnemens de la ville. Une couronne d'or fut la récompenſe de ſes travaux. C'eſt ce qui donna lieu au fameux proçès qu'il eut à ſoute-

nir contre Eſchine. Leurs plaidoyers ſont connus de tous les amateurs de l'éloquence. On y admire la manière dont Démoſthène juſtifie la dernière guerre. *Non*, *Athéniens*, s'écrie-t-il, *non, vous n'avez point failli en vous expoſant pour la liberté & le ſalut de la Grèce. J'en jure par nos ancêtres, par ces braves guerriers qui combattirent à Marathon, à Platée, à Salamine, à Artémiſium, par tant d'autres héros dont les cendres repoſent dans les monumens publics.* Il ne manquoit à cet argument que de rendre les Athéniens dignes de leurs ancêtres. Mais Phocion avoit raiſon de leur dire : *Je vous conſeillerai la guerre, quand vous pourrez la ſoutenir; quand je verrai les jeunes gens pleins de courage & d'obéiſſance, les riches contribuer volontiers aux beſoins de l'état, & les orateurs ne pas piller le public.*

Juſtification de Démoſthène ſur la dernière guerre.

Arbitre de la Grèce, comme il l'avoit toujours deſiré, Philippe, ſoit pour conſerver cet empire, ſoit pour étendre ſes conquêtes, ſoit pour s'immortaliſer par l'entrepriſe la plus glorieuſe & la plus propre

Philippe entreprend la guerre contre les Perſes.

à dissiper la haine & les préventions, résolut de tourner ses armes contre le roi de Perse, dont il espéroit ébranler, peut-être même renverser le trône. Il se fit nommer général des Grecs pour cette expédition. Il consulta l'oracle, qui répondit à l'ordinaire en termes ambigus, applicables à tous les événemens: *Le taureau est déja couronné, sa fin approche, & il va bientôt être immolé.* Il crut, ou plutôt il persuada que le dieu lui annonçoit la victoire. Il hâta le mariage de sa fille Cléopâtre, avec le roi d'Epire, pour n'être plus occupé que de ses projets de conquêtes. Mais le terme de ses jours étoit fixé. Au milieu des fêtes du mariage, il fut assassiné publiquement par Pausanias, jeune seigneur, qu'Attale, oncle de Cléopâtre, avoit brutalement déshonoré, & à qui le roi avoit refusé justice. Philippe mourut, victime de cette vengeance, après un règne de vingt-quatre ans, dans la quarante-huitième année de son âge.

On consulte l'oracle.

Avant J. C. 336.

Il meurt assassiné.

Démosthène, averti secrètement de sa mort, courut au conseil &

Joie indécente de Démosthène &

feignit d'avoir eu un ſonge myſté- des Athé-
rieux qui annonçoit quelque bon- niens.
heur extraordinaire. Dès que la nouvelle de l'événement fut répandue, une joie indécente éclata dans toute la ville. L'orateur en donna l'exemple, quoique ſa fille fût morte depuis peu de jours. Il fit remercier les dieux par des ſacrifices ; il fit décerner une couronne à Pauſanias, le meurtrier de Philippe. Un excès ſi honteux démaſque le caractère de Démoſthène. Ces grandes maximes, qu'il étaloit dans la tribune, étoient moins l'expreſſion de ſes ſentimens, que le reſſort par lequel il faiſoit triompher ſes paſſions.

L'hiſtoire reproche à Philippe des Vices de Philippe mêlés de grandes qualités.
vices indignes de l'honnête homme, l'intempérance, la débauche, la perfidie. Il diſoit qu'*on amuſe les enfans avec des jouets, & les hommes avec des ſermens ;* mot qu'on attribue auſſi à Lyſandre. Sa première règle étoit toujours l'intérêt, & perſonne ne porta plus loin toutes les ruſes d'une politique artificieuſe. Mais ſans des qualités éminentes, il n'auroit point réuſſi. En le condamnant d'un côté,

on doit l'admirer de l'autre. La profondeur de son génie, les ressources de sa prudence, l'intrépidité de son courage, l'humanité & même la justice, dont il donna souvent des preuves, font reconnoître en lui l'élève d'Épaminondas.

Ses soins pour l'éducation d'Alexandre.

Il avoit trop bien éprouvé les avantages d'une excellente éducation pour ne pas les procurer à un fils, né avec les dispositions les plus heureuses. C'étoit peu d'en faire un guerrier ; il voulut en faire un homme éclairé. Le premier philosophe du siècle, Aristote, devoit être l'instituteur d'Alexandre. Dès que ce prince fut au monde, Philippe s'estima heureux s'il pouvoit lui procurer un tel maître. La lettre qu'il écrivit à ce philosophe est une leçon pour tous les rois : *J'ai un fils ; je remercie les dieux moins de me l'avoir donné, que de l'avoir fait naître du temps d'Aristote. Je me flatte que vous le rendrez digne de me succéder & de gouverner la Macédoine.* Alexandre étoit né d'Olympias, répudiée depuis en faveur de Cléopâtre. Les autres enfans de Phi-

Sa lettre à Aristote.

lippe lui donnant de l'inquiétude sur ses droits à la succession, il reçut un jour cet avis de son père : *Ayez patience, mon fils, & conduisez-vous si bien à la vue de vos frères, que la couronne paroisse être pour vous l'effet de votre mérite plutôt que de mon choix.* Avis à son fils.

Le père & le fils avoient eu cependant une violente querelle, dont nous parlerons comme d'un exemple des excès où la débauche de table peut entraîner. Olympias venoit d'être répudiée. On célébroit le mariage de Philippe avec Cléopâtre. Pendant le festin de noces, Attale, oncle de la nouvelle reine, échauffé par le vin, dit qu'il falloit demander aux dieux un légitime héritier de la couronne. *Me prends-tu donc pour un bâtard?* s'écrie Alexandre ; & il jette sa coupe à la tête de l'imprudent Attale. Celui-ci, pour toute réponse, lui jette de même sa coupe. Le roi se lève transporté de colère, met l'épée à la main, oublie qu'il est boiteux, court sur son fils, & tombe. Alexandre oubliant de son côté le respect dû à son père : *Vrai-* Querelle singulière qu'il avoit eue avec lui.

ment, dit-il d'un ton railleur, *nous avons un chef bien capable de passer en Asie ! il ne peut faire un pas sans risque de se rompre le cou.* Aussi-tôt il emmène sa mère & se retire hors du royaume. Quelque temps après, le roi lui envoya un homme de confiance pour l'engager à revenir. Pouvoit-il y avoir une leçon plus forte que cette expérience, contre les dangers de la débauche? Et l'on verra néanmoins Alexandre s'y livrer en furieux !

Son amour pour la vérité.

Parmi un grand nombre de traits singuliers que l'on rapporte de Philippe, ceux-ci sont vraiment mémorables. Un homme à ses gages lui répétoit tous les jours, avant qu'il donnât audience : *Souviens-toi que tu es mortel.* Connoissant le prix de la vérité, lors même qu'elle blesse l'amour-propre, il disoit que les orateurs d'Athènes lui avoient rendu un grand service, en le corrigeant de ses défauts à force de les lui reprocher. Un prisonnier, sur le point d'être vendu, l'ayant averti de se tenir dans une posture plus décente : *Qu'on mette cet homme en liberté*,

dit-il, *j'ignorois qu'il fût de mes amis.*

On le preſſoit de chaſſer un honnête homme qui lui faiſoit des reproches. *Voyons auparavant*, répondit-il, *ſi nous ne lui en avons pas donné ſujet.* Ce hardi cenſeur étoit pauvre : il le ſecourut; les reproches ſe changèrent en louanges, & Philippe dit alors avec beaucoup de ſageſſe, qu'*il dépend des princes de ſe faire aimer ou haïr.* J'ajouterois volontiers que ſe faire aimer, eſt pour eux la choſe la plus facile. Sa modération.

Une femme qu'il avoit condamnée au ſortir d'un grand feſtin, s'écria qu'elle en appeloit *à Philippe à jeun.* Il examina de nouveau l'affaire, & répara ſon injuſtice. Une autre femme du peuple, renvoyée de jour en jour, ſous prétexte qu'il n'avoit pas le temps de lui donner audience, lui dit enfin, *ceſſe donc d'être roi.* Il la ſatisfit ſur le champ, & fut déſormais plus exact au premier devoir de la royauté. On le ſollicitoit de s'intéreſſer auprès des juges, en faveur d'un coupable que leur ſentence devoit décrier. » *J'aime mieux* Sa juſtice.

» *qu'il soit décrié que moi*, « dit-il, en refusant cette grace contraire à la justice.

Mépris injuste que Démosthène témoigneit pour lui.

Tel étoit ce prince dont Démosthène parloit en termes si méprisans. » Où est, disoit-il, l'indignation » que vous faites éclater au sujet de » Philippe, qui loin d'être grec, de » tenir aux Grecs par aucun endroit, » loin même d'avoir une origine illustre parmi les barbares, est un » misérable macédonien, sorti d'un » lieu d'où il ne vint jamais un bon » esclave * ? « On reconnoît ici la vanité athénienne. Philippe se montroit bien supérieur, lorsque plaisantant sur l'usage absurde d'élire chaque année dix généraux, il disoit: *Je n'ai pu en toute ma vie trouver qu'un seul général*, (Parménion); *mais les Athéniens en trouvent à point nommé dix tous les ans.*

---

* IVe Philippique, *traduct. de d'Olivet.*

CHAPITRE III.

Règne d'Alexandre, jusqu'à la bataille d'Arbelles.

POUR remplacer Philippe, il falloit un Alexandre. La jeunesse de ce dernier annonçoit de grandes choses. Les leçons de son père, jointes à celles d'Aristote *, avoient formé son génie à la politique, à la guerre, à la philosophie & aux lettres. Son goût pour l'Iliade d'Homère étoit le goût d'un héros. Sa passion pour la gloire étoit éclairée sur le genre de gloire qui lui convenoit; & ses amis lui demandant, s'il ne disputeroit pas comme son père, le prix des jeux olympiques, il répondit: *Je le ferois sans doute,*

Jeunesse d'Alexandre, présage de grandes choses.

Sa passion pour la gloire.

* Il disoit être *redevable à l'un de vivre, & à l'autre de bien vivre.* Ce n'étoit pas reconnoître tout ce qu'il devoit à son père. Mais il étoit jaloux de la gloire de Philippe, & se souvenoit de son divorce avec Olympias.

ſi je devois avoir des rois pour antagoniſtes.

Son entretien avec des ambaſſadeurs de Perſe.

Rien ne dévoila mieux ſon caractère & ſon ame, que la manière dont il entretint un jour des ambaſſadeurs du roi de Perſe. Au lieu de les queſtionner ſur les merveilles de la pompe aſiatique, objet de la curioſité de tant d'hommes faits, il s'informa du chemin de la haute Aſie, de la diſtance des lieux, des forces de la nation, de la nature du gouvernement, de la conduite du monarque. On raconte que les ambaſſadeurs tout étonnés ſe diſoient entre eux : *Ce jeune prince eſt grand; le nôtre eſt riche.* Les eſprits pénétrans pouvoient à ces traits préſager ſes entrepriſes & ſa grandeur.

Son ambition.

Il ne diſſimuloit pas l'ambition dont il étoit dévoré. A la nouvelle de quelque action d'éclat ou de quelque exploit de Philippe : *Mon père prendra tout*, diſoit-il à ſes amis, *& ne nous laiſſera rien à faire.* De pareils hommes ſont ou la gloire ou le fléau du genre humain, ſelon qu'ils emploient bien ou mal leurs talens & leur pouvoir.

Lorsqu'Alexandre monta sur le trône, âgé de vingt ans, tous les peuples soumis par son père crurent être libres. Les barbares prirent aussitôt les armes. Démosthène, plus expert dans l'art de convaincre, que dans celui de connoître les hommes, anima les Grecs à se réunir contre *un enfant, un imbécille*, (c'est ainsi qu'il l'appeloit), dont la foiblesse mettoit en danger son propre royaume. Les Macédoniens, effrayés de ces mouvemens, conseilloient au jeune prince d'employer les voies d'insinuation & de douceur. Il jugea devoir plutôt atterrer ses ennemis par des coups d'éclat. Les Triballes, les Illyriens, les Thraces, les Gètes, & d'autres barbares, furent punis de leur audacieuse imprudence. Le vainqueur fondit sur la Grèce, après cet essai de fermeté & de courage.

Avant J. C. 336.

On le méprise, & il se rend redoutable.

Thèbes avoit massacré une partie de la garnison macédonienne. Il se présente devant ses murs; il offre le pardon, pourvu qu'on lui livre les coupables; il défait les Thébains malheureusement obstinés, prend la ville, l'abandonne au pillage & la

Il détruit Thèbes.

détruit. Il conserva la liberté aux prêtres, & aux descendans du fameux poëte Pindare; mais environ trente mille citoyens furent vendus. Terrible punition de la révolte!

Courage d'une femme de Thèbes.

Timoclée, dame de Thèbes, ayant été violée par un capitaine, voulant venger son honneur, conduisit ce brutal à un puits, où elle avoit, disoit-elle, jeté son argent & ses joyaux. Il s'approche du puits; la courageuse femme l'y précipite, & l'accable de pierres. Alexandre, loin de la punir, lui accorda la liberté.

Il pardonne à Athènes.

Athènes, tremblante à la nouvelle des malheurs de Thèbes, envoya demander la paix. Démosthène étoit de l'ambassade. La peur le saisit en chemin: il se sépara de ses collègues. Quel contraste de ses sentimens avec ses discours! Alexandre, qui vouloit d'abord qu'on remît entre ses mains dix orateurs, des plus ardens contre lui, se contenta du bannissement de Caridème: il signala sa clémence envers Athènes, comme il avoit signalé sur Thèbes sa vengeance.

Maître de la Grèce en une seule campagne, il assemble à Corinthe les députés de toutes les villes, leur propose le grand dessein de subjuguer l'empire des Perses, & se fait nommer généralissime de cette expédition. Philippe étoit à peine parvenu jusques-là dans tout son règne. Les principaux citoyens, & même les philosophes, vinrent alors le féliciter. Diogène le cynique ne paroissant point, il fut curieux d'aller voir un homme si singulier, qui affectoit le mépris de tout ce que les autres recherchent. Il fut témoin de son altière indépendance au sein de la pauvreté, & ne put s'empêcher de dire : *Si je n'étois Alexandre, je voudrois être Diogène.*

Il se fait déclarer généralissime contre les Perses.

Il visite Diogène.

De retour en Macédoine, il hâta les préparatifs & le départ. Il refusa de se marier, pour ne pas perdre le temps à des noces. Il prodigua les largesses aux officiers, dont l'attachement lui étoit si nécessaire. Un d'eux lui demanda ce qu'il se réservoit donc : *L'espérance*, répondit-il. Antipater fut chargé de

Préparatifs de l'expédition de Perse.

garder la Macédoine avec environ treize mille hommes. L'armée du roi étoit de trente-cinq mille seulement, mais excellentes troupes, sous les ordres de vieux capitaines. Il partit, sans autres fonds pour la guerre, que soixante & dix talens, avec des vivres pour un mois.

Témérité de cette entreprise.

Selon toutes les règles de la prudence, c'étoit une folle témérité que d'entreprendre ainsi la conquête de l'Asie. Un revers pouvoit causer la perte de la Macédoine. Mais Alexandre comptoit sur sa fortune, & sur la foiblesse du monarque dont il vouloit envahir le trône, sous prétexte de venger la Grèce tant de fois insultée par les Perses.

État de l'empire de Perse.

Depuis long-temps l'empire de Cyrus menaçoit ruine. Aux inconvéniens inséparables d'une excessive étendue, se joignoient tous les vices du gouvernement, l'esclavage des peuples & la dépravation des princes. Les satrapes, trop éloignés de la cour, étoient presque autant de rois indépendans. Une multitude de peuples, qui n'avoient de commun que la servitude, formoient un

corps sans harmonie, toujours prêt à se dissoudre. Le grand-roi n'étoit qu'un despote amolli, dans une cour pleine de crimes, où les intrigues des femmes & des eunuques préparoient sans cesse des révolutions, & devenoient les grandes affaires d'état.

Ochus, tyran assassiné.

Après la mort d'Artaxerxès Mnémon, Ochus, un de ses fils, lui succéda pour déployer toutes les fureurs de la tyrannie. Souillé du sang de ses frères, meurtrier d'une sœur qu'il fit enterrer vivante, il n'épargna rien, il fut un tigre sur le trône. La Phénicie & l'Egypte se révoltèrent. Sidon fut brûlée par ses propres citoyens; l'Egypte vaincue essuya d'horribles barbaries: elle vit ses dieux insultés & ses archives enlevées des temples. Bagoas, eunuque égyptien, devenu le confident & le ministre d'Ochus, vengea quelque temps après sa patrie, par le meurtre de ce tyran. Il lui donna pour successeur Arsès, un des fils du roi, & l'assassina bientôt.

Darius-Codoman.

A la place d'Arsès, il mit Da-

rius-Codoman, prince de la maison royale, qu'il auroit de même assassiné, si Darius n'avoit prévenu son dessein en le punissant à propos. Ce prince, avec de bonnes qualités, manquoit de politique & du vrai courage, qui se soutient dans les revers. Ses fautes contribuèrent au succès du roi de Macédoine; mais il est de fatales circonstances, où les fautes paroissent inévitables même pour des hommes supérieurs.

Avant J. C. 334. Alexandre en Asie.

Bientôt Alexandre passe l'Hellespont. Arrivé en Phrygie, il honore le tombeau d'Achille; il témoigne envier le double bonheur de ce héros, d'avoir eu pendant sa vie un ami fidèle, & après sa mort un chantre admirable, un Homère. Plein de l'enthousiasme qu'inspire la gloire des grands hommes, il passe le Granique en présence de l'armée ennemie & la met en fuite. Cette action hasardeuse, outre qu'elle convenoit à l'impétuosité de son courage, lui parut nécessaire pour inspirer la terreur aux Perses. Il savoit que l'opinion décide souvent du succès, & que tout dépend quel-

quefois du premier pas. Mais peu s'en fallut que ſon audace ne lui coutât la vie. Déja ſon caſque avoit été fendu d'un coup de ſabre. On ſe préparoit à lui fendre la tête d'un autre coup. Clitus le ſauva en coupant le bras qui l'alloit tuer ; & Clitus devoit un jour mourir de ſa main.

Si l'on s'étoit réglé ſur l'avis de Memnon de Rhodes, le meilleur général de Darius, on auroit évité le combat ; en ruinant le pays, on auroit affamé les Grecs, dont l'armée manquoit de proviſions. Le ſatrape de Phrygie s'y oppoſa, pour épargner les terres de ſa province. Sans lui, Alexandre échouoit infailliblement. A quoi tient le ſort des empires ! un conſeil peut les perdre ou les ſauver. Memnon conſeilla enſuite à ſon maître de porter la guerre en Macédoine, pour obliger le vainqueur d'aller défendre ſes propres états : projet d'autant plus judicieux, que Sparte, & d'autres peuples de la Grèce, deſiroient la ruine du Macédonien. Darius l'approuva, & chargea de l'exécution

Sages conſeils de Memnon, qui ne ſont point ſuivis par les Perſes.

Memnon lui-même. Mais ce général ayant péri au siège de Mitylène, sa mort fit abandonner le seul moyen qui restât d'éloigner l'orage.

Alexandre prend Tarse.

Déja l'Asie-mineure étoit soumise, quoique Memnon eût défendu en personne Milet & Halicarnasse. Alexandre avoit renvoyé la plus grande partie de la flotte, soit que la dépense en fût trop considérable, soit pour mettre ses soldats dans la nécessité de vaincre ou de périr. Ses rapides succès justifièrent cette hardiesse. Revenant de la Cappadoce vers Tarse, il franchit les défilés étroits de la Cilicie, que l'ennemi abandonna sans oser l'attendre, quoiqu'on pût l'y accabler à coups de pierres. Il s'empara de toutes les richesses de Tarse. Les Perses avoient mis le feu à cette ville; mais on vint à bout de l'éteindre.

Sa maladie & sa force d'ame.

C'est-là qu'après s'être baigné, couvert de sueur, dans le Cydnus, il eut une maladie mortelle, dont le médecin Philippe le guérit. Parménion, un de ses principaux capitaines, trompé par des rapports infidèles, lui avoit écrit que ce

médecin étoit corrompu, & devoit l'empoisonner. L'avis, quoique faux, pouvoit l'agiter cruellement. Il montra la lettre à Philippe, & avala en même temps une potion qu'il lui présentoit. *La seule grace que je vous demande*, lui dit le médecin, *est de calmer votre esprit : votre guérison me justifiera.* Alexandre étoit perdu, s'il avoit eu l'ame moins ferme. La crainte ou la défiance l'auroit tué : son courage d'esprit le sauva.

Avant J. C. 332.

Imprudence de Darius.

Darius s'avançoit imprudemment pour combattre. Au lieu d'attendre les Grecs, comme on le lui conseilloit, dans les vastes plaines d'Assyrie, où il auroit pu déployer contre eux toutes ses troupes, il entra en Cilicie par le pas d'Amanus, & s'engagea dans un défilé, où la plus grande partie de son armée ne pouvoit agir. Les despotes souffrent impatiemment tout conseil qui mortifie leur orgueil. Charidème, athénien réfugié en Perse, avoit été mis à mort pour en avoir donné un, qu'on auroit dû suivre. La bataille d'Issus confondit bientôt la présomption du grand-roi. Il ap-

Bataille d'Issus.

prit, à ſes dépens, qu'une armée innombrable, mal diſciplinée & plus mal conduite, n'eſt rien contre d'excellens ſoldats commandés par un héros. Trente mille Grecs, qu'il avoit à ſa ſolde, pouvoient ſeuls diſputer la victoire. Alexandre les enfonça, après avoir diſſipé le reſte. Darius montra du moins de la valeur; il ne prit la fuite qu'après avoir vu les chevaux de ſon char percés de coups. On fait monter ſa perte à cent dix mille hommes. Quinte-Curce réduit celle des Macédoniens à quatre cents cinquante.

Obſervations ſur les hiſtoriens d'Alexandre.

Nous devons obſerver ici combien cet auteur élégant eſt peu digne de foi. Ses deſcriptions & ſes harangues étudiées ſuffiroient pour inſpirer quelque défiance; elles tiennent plus du roman que de l'hiſtoire. Outre ce défaut eſſentiel, on trouve dans ſon livre des erreurs palpables. En décrivant, par exemple, la marche pompeuſe de Darius, qu'on prendroit pour une fête, il fait paroître un char conſacré à Jupiter, & il orne le char du roi de

Quinte-Curce peu croyable.

de ſtatues qui repréſentent les dieux; comme ſi les Perſes avoient connu Jupiter; comme s'ils n'avoient pas eu en horreur l'idolâtrie. Il eſt étrange que Rollin ait copié Quinte-Curce, dans un ſiècle éclairé par la critique, & dans un ouvrage deſtiné à de ſolides inſtructions.

Arrien plus judicieux.

Parmi les contradictions fréquentes des hiſtoriens d'Alexandre, le bon-ſens d'Arrien devroit toujours prévaloir, quand on ne ſauroit pas d'ailleurs qu'il a écrit d'après Ptolémée & Ariſtobule, capitaines d'Alexandre même. Il rapporte la viſite que fit le vainqueur aux princeſſes, ſes priſonnières; la mépriſe de Syſigambis, en ſe jetant aux pieds d'Héphеſtion, qu'elle prit pour le roi de Macédoine, dont il étoit le favori; les belles paroles de ce roi : *Non, ma mere, vous ne vous êtes point trompée; car il eſt auſſi Alexandre.* Mais, loin d'aſſurer le fait, comme les autres hiſtoriens, il ſe contente de dire que, ſi le récit eſt vrai, Alexandre mérite des éloges par cette conduite envers les princeſſes & à l'égard de ſon ami;

que même, si les historiens l'ont cru capable d'agir & de parler de la sorte, c'est encore une raison pour le louer.

Aventure d'Abdolonyme, probablement fabuleuse.

Arrien ne parle point d'Abdolonyme, qu'on tira de son jardin pour le faire roi de Sidon. Un fait si remarquable lui auroit-il pu échapper ? Son silence est une preuve négative, d'autant plus forte, que les auteurs qui en parlent se contredisent entre eux. Les paroles que Quinte-Curce met dans la bouche d'Abdolonyme, n'en sont pas moins instructives. Alexandre lui demandant avec quelle patience il a supporté la misère : *Plaise aux dieux*, répond-il, *que je puisse soutenir la royauté avec la même force ! Ces mains ont fourni à tous mes desirs : sans rien avoir, rien ne m'a manqué.*

Trésors de Darius, pris à Damas.

Je reviens à la suite de l'histoire, dont il falloit s'écarter quelques momens pour éviter les écueils où nous exposent d'infidèles historiens. Alexandre, après la bataille d'Issus, passe en Syrie. Parménion s'empare de Damas, où les trésors de Darius

étoient renfermés. On raconte qu'il s'y trouva de quoi charger de butin sept mille bêtes de somme ; qu'il y avoit trois cents vingt-neuf concubines du roi de Perse, & quatre cents quatre-vingt-douze officiers destinés à son luxe & à ses plaisirs : équipage de guerre, qui seul pouvoit annoncer une défaite. Darius écrivit au vainqueur avec fierté, pour lui redemander sa mère, sa femme & ses enfans, & pour l'exhorter à finir une guerre injuste. La réponse, fort différente dans Arrien & dans Quinte-Curce, respire l'orgueil de la victoire : Alexandre y parle en souverain de l'Asie, & veut être reconnu pour tel.

Alexandre marche vers Tyr, au lieu de poursuivre Darius.

Il auroit dû peut-être poursuivre l'ennemi, sans lui donner le temps de respirer. Au lieu de prendre ce parti, il marche vers Tyr ; il demande à y entrer pour faire un sacrifice à Hercule. Les Tyriens soupçonneux lui ferment leurs portes ; la colère lui inspire le dessein de les forcer. D'autres raisons l'invitoient à cette grande entreprise. Il vouloit

se rendre maître de la mer, soit pour conquérir l'Égypte, soit pour contenir les Grecs, dont il avoit sujet de se défier ; car on avoit trouvé à Damas des ambassadeurs de Sparte, d'Athènes & de Thèbes, chargés d'une négociation avec les Perses. Ce conquérant leur donnoit alors plus d'inquiétude que le grand-roi.

Siège & prise de Tyr.

La nouvelle Tyr, bâtie dans une île vis-à-vis de l'ancienne, paroissoit imprenable sans flotte. Alexandre, qu'aucun obstacle ne rebutoit, entreprend de joindre l'île au continent par une chaussée. Des travaux infinis avancent l'ouvrage; mais les Tyriens & les flots le détruisent. On recommence avec ardeur. Les Sidoniens & d'autres peuples, qu'Alexandre avoit traités favorablement, lui procurent enfin des vaisseaux. Il presse le siège. Toutes sortes de machines de guerre sont employées de part & d'autre. Assiégeans & assiégés signalent également leur habileté & leur courage. Après sept mois de résistance, la ville fut prise d'assaut. Environ huit mille Tyriens furent égorgés; les prisonniers au nombre

de trente mille furent vendus, & le conquérant fit son sacrifice à Hercule sur les ruines de Tyr.

Selon Josèphe, l'historien des Juifs, il marcha ensuite à Jérusalem, résolu de la traiter de même; parce qu'elle lui avoit refusé des vivres, sous prétexte du serment qu'on avoit prêté au roi de Perse. Le grand-prêtre Jaddus s'avança vers lui en habits pontificaux. Alexandre, frappé à sa vue, se prosterna pour adorer le nom de dieu, qu'il portoit écrit sur une lame d'or; il assura que ce même pontife lui étoit autrefois apparu en songe, & lui avoit promis la conquête de l'Asie. Un fait si merveilleux devroit être confirmé par quelque autre témoignage. L'écriture n'en parle point, non plus que les historiens profanes, qui cependant ont débité bien d'autres prodiges. Récit de Josèphe sur le voyage d'Alexandre à Jérusalem.

La ville de Gaza, vaillamment défendue par Bétis, ayant succombé sous les efforts d'Alexandre, il y donna un spectacle de barbarie, qui suppose des mœurs étrangement dénaturées par la fortune. Dix mille Prise de Gaza.

hommes passés au fil de l'épée, tout le reste vendu, même les femmes & les enfans ; le brave Bétis attaché par les talons à un char, & traîné autour de la ville jusqu'à ce qu'il expire dans ce tourment : voilà, si l'on en croit Quinte-Curce, les atrocités dont le vainqueur souille son triomphe, en se glorifiant d'imiter Achille.

Alexandre en Egypte.

Après cette expédition, il passa en Egypte, & y fut reçu avec joie. Les Perses s'y étoient rendus odieux, sur-tout en méprisant la religion du pays. Il permit aux Egyptiens de vivre selon leurs coutumes & leurs lois : c'étoit le moyen de leur faire aimer son empire.

Il va au temple de Jupiter Ammon.

Une folle vanité le conduisit au temple de Jupiter Ammon, à travers des sables brûlans, où cinquante mille hommes de l'armée de Cambyse avoient été ensevelis. Tous les historiens assurent qu'il s'en tira par une espèce de miracle. Il vouloit, dit-on, être reconnu pour fils de Jupiter ; l'oracle lui en donna le titre ; car qui pouvoit lui résister ? Mais sa mère Olympias lui écrivit en plai-

sant, de *ne la point brouiller avec Junon*. Il fonda en Egypte la ville d'Alexandrie, qui devint célèbre de jour en jour; entreprise digne d'un grand homme, & plus glorieuse sans doute que la sacrilège flatterie du prêtre de Jupiter.

Alexandrie bâtie par son ordre.

CHAPITRE IV.

Bataille d'Arbelles. — Fin du règne d'Alexandre. -- Mort de ce prince.

Alexandre rejete les offres de Darius.

LA fortune eſt un poiſon terrible pour les ames : on en vit d'étranges effets dans un héros, qui ſembloit deſtiné à faire l'admiration de l'univers. Darius, par une ſeconde ambaſſade, avoit offert à Alexandre dix mille talens, ſa fille en mariage, avec tous les pays ſitués entre l'Euphrate & l'Helleſpont. La ſageſſe ne permettoit pas de balancer. Parménion dit qu'il accepteroit ces offres s'il étoit Alexandre. *Et moi auſſi*, répliqua le roi, *ſi j'étois Parménion.* Il les rejeta avec dédain; voulant tout avoir, & s'expoſant ainſi à tout perdre. Quinte-Curce lui fait dire que *le monde ne peut ſouffrir deux ſoleils, ni deux maîtres.* Mais ce ſont les paroles d'un déclamateur, qui enfle tout pour briller.

Darius eut le temps de rassembler sept ou huit cents mille hommes. Alexandre, toujours accompagné de la fortune, passa l'Euphrate & le Tigre sans obstacle, & se présenta devant l'ennemi. Il mettoit sa confiance en la valeur de ses troupes. Le conseil que lui donna Parménion, d'attaquer pendant la nuit, lui auroit fait perdre cet avantage. Il répondit avec autant de prudence que de grandeur d'ame, qu'il ne lui convenoit pas de dérober la victoire. La fameuse bataille d'Arbelles mit le comble à ses succès. L'aîle gauche que commandoit Parménion fut en danger; la cavalerie de Darius pilloit déja le camp: Alexandre, vainqueur de l'autre côté, envoya ordre à Parménion de ne point s'inquiéter du bagage, & de ne penser qu'à vaincre. Cet ordre produisit le meilleur effet; bientôt la victoire fut complette. Arrien compte près de trois cents mille morts de l'armée ennemie, & moins de douze cents dans celle des Macédoniens. Parmi une infinité d'hommes, Darius avoit très-peu

Avant J. C. 331.

Bataille d'Arbelles.

de soldats. Ce fut la cause de ses malheurs. Le courage ne lui manqua point dans l'action ; mais il fut entraîné par la fuite de l'armée.

Mort de Darius.

Qualités de ce prince.

On ne peut refuser des louanges, non plus que de la pitié, à ce prince malheureux, victime de l'ambition d'autrui, généreux, pacifique, & réduit au sort que méritent les tyrans. Après avoir passé une rivière, il refuse d'en rompre le pont, de conserver sa vie aux dépens de celle de ses sujets, qu'il laisseroit exposés au fer des ennemis. Trahi ensuite par Bessus, un de ses satrapes, il refuse de confier la garde de sa personne aux Grecs qui lui étoient attachés, de peur de déshonorer les Perses. Toujours poursuivi par Alexandre, assassiné par Bessus, il meurt, en chargeant un Macédonien, (s'il faut en croire Plutarque,) de remercier son ennemi des bontés qu'il avoit eues pour sa mère, sa femme & ses enfans.

Parmi les dépouilles de Darius se trouva une cassette d'or, enrichie de pierres précieuses : ses parfums

y étoient renfermés : Alexandre en fit un usage bien différent ; il y renferma son Homère. Il en avoit une édition corrigée par Aristote, & qui fut appelée l'*édition de la cassette*. Toutes les nuits, il la tenoit sous son chevet avec son épée. Malheureusement Homère n'étoit pour lui que le chantre des combats : le goût des lettres ne faisoit dès-lors qu'enflammer la passion des armes.

Babylone, Suse, Persépolis, Ecbatane, étoient déja entre les mains du conquérant. Les richesses immenses qu'il y trouva corrompirent bientôt ses troupes. L'incendie du palais de Xerxès, à Persépolis, doit être regardé comme un prélude des excès où il alloit se plonger lui-même. Arrien ne dit mot de la courtisane Thaïs, qui, selon d'autres écrivains, lui inspira cette barbarie dans une partie de débauche, pour venger la Grèce des maux que les Perses lui avoient causés. Les Macédoniens corrompus par leurs conquêtes.

A peine désormais trouvera-t-on quelques vestiges des sentimens vertueux, dont il avoit donné tant de Excès d'Alexandre.

preuves. La débauche, la cruauté, l'ingratitude, ternissent toute sa gloire. Il passe les jours & les nuits dans les festins, lui qu'on avoit vu auparavant ne vouloir d'autres *cuisiniers que l'exercice & la sobriété.* Il affecte le luxe, les ornemens de ces rois de Perse, si mépriſables à ses yeux. Il dédaigne l'habillement & les mœurs des braves Macédoniens, instrumens de ses victoires. Il veut se faire adorer; & il s'expose aux murmures & à la révolte.

Conspiration dans le camp.

Une conspiration se trame dans son camp. Philotas, fils de Parménion, en est averti, mais néglige d'en parler, parce qu'il la croit fausse : Philotas est livré au supplice comme un traître. Son véritable crime étoit d'avoir blessé l'orgueil du roi par une fierté imprudente. L'illustre Parménion, si estimé de Philippe, & sans lequel Alexandre n'avoit rien exécuté de considérable, est assassiné par ses ordres, apparemment de peur qu'il ne venge Philotas. Telle étoit cependant l'admiration des soldats pour Alexandre, qu'il désarmoit d'une parole les séditieux.

Mort de Parménion & de son fils.

Il pouſſa ſes conquêtes dans la Bactriane & dans la Sogdiane. Beſſus y avoit pris le titre de Roi : il fut puni de ſes crimes. On pénétra dans le déſert des Scythes ; on les battit malgré leur réputation d'invincibles. Je ſupprime une infinité de détails, en obſervant que les fleurs, dont Quinte-Curce les a chargés, dégradent la dignité de l'hiſtoire. Il raconte que Thaleſtris, Reine des Amazones, fit un long voyage par le deſir de connoître le conquérant, & d'avoir de ſa poſtérité ; ſe croyant digne, lui dit-elle, de lui donner des héritiers. L'exiſtence des Amazones eſt plus que douteuſe, & le récit de l'hiſtorien n'eſt qu'une fable.

Nouveaux exploits.

Fable des Amazones.

Ce qui nous intéreſſe davantage, ce qui eſt une grande leçon pour tous les hommes, c'eſt l'affreux ſpectacle que préſente le meurtre de Clitus. Ce vieux officier, chéri du Roi qu'il avoit ſauvé dans un combat, conſervoit la fière liberté des anciennes mœurs. Un feſtin où il la pouſſa trop loin, fut l'occaſion de ſa mort. Alexandre dans la chaleur du vin,

Meurtre de Clitus.

s'étant mis à vanter ſes exploits, & à déprimer ceux de Philippe ſon père, Clitus s'oublia juſqu'à l'offenſer par des traits d'indignation & de mépris. L'orgueilleux Monarque le tua d'un coup de javeline. Les remords, le déſeſpoir ſuivirent de près cette action; mais les courtiſans vinrent à bout de les diſſiper. On décida, par un décret, que le meurtre de Clitus étoit un acte de juſtice; & dès-lors la liberté fut preſque anéantie dans tous les cœurs.

Calliſthène puni pour avoir dit la vérité.

Les Macédoniens cependant ne s'abaiſſoient pas, comme d'autres Grecs rempans, juſqu'à proſtituer au Roi les honneurs divins. Un courtiſan leur ayant propoſé de le faire, Calliſthène, philoſophe courageux & inflexible, le réfuta par un diſcours plein de vérité, dans lequel Alexandre ne trouva qu'un eſprit de révolte. Calliſthène éprouva bientôt ſa vengeance. On le ſuppoſa complice d'une conſpiration, dont l'auteur, Hermolaüs, avoit eu des liaiſons avec lui. On le jeta dans un cachot ſans aucune preuve; il mourut pour ce crime imaginaire, & laiſſa

au Roi la honte éternelle d'une injuſtice méditée. *

Si Alexandre avoit eu la politique & la prudence de ſon père, il auroit cherché moins à étendre ſes conquêtes qu'à les affermir ; il n'auroit embraſſé que ce qui peut être retenu par la force humaine. Mais, plus la fortune le favoriſoit, plus il ſe livra au délire de l'orgueil. Les bornes de la Monarchie de Cyrus lui parurent trop étroites : il s'imagina devoir marcher ſur les pas d'Hercule & de Bacchus ; il entreprit de ſubjuguer l'Inde. Nous ne le ſuivrons point dans ſa marche. Les dangers qu'il eſſuya, ajouteroient peu de choſe à l'idée que nous avons priſe de ſa valeur. Taxile, un des Rois du pays, vint le trouver de lui-même, & lui tint, ſelon Plutarque, ce diſcours très-ſingulier : « Qu'avons-nous beſoin » de nous battre, Alexandre, ſi

Avant J. C. 327.

Ambition exceſſive d'Alexandre.

Il veut conquérir l'Inde.

Diſcours de Taxile.

* Arrien obſerve qu'Ariſtobule & Ptolémée ne s'accordent pas ſur le récit de ſa mort ; que l'un le fait mourir de maladie, l'autre dans les tourmens. Ces deux écrivains, capitaines d'Alexandre, étoient néanmoins les plus dignes de foi.

» vous ne prétendez pas nous ravir
» notre eau & notre nourriture, les
» seules choses pour lesquelles des
» hommes sensés doivent en venir
» aux armes ? Quant à ce qu'on
» nomme richesses, si j'en ai plus
» que vous, je suis prêt à vous en
» faire part : si j'en ai moins, je
» consens à vous avoir obligation. »
Alexandre reçut ses présens, le combla de largesses, & lui accorda son amitié.

Porus, vaincu.

Mais Porus, autre Roi indien, plus fier & plus courageux, se disposoit à repousser le conquérant. Celui-ci passe l'Indus, arrive au bord de l'Hydaspe, au-delà duquel l'attendoit Porus avec une nombreuse armée. Il trompe l'ennemi par un stratagême, en détournant son attention de l'endroit où il veut passer, il traverse heureusement ce grand fleuve ; il défait les indiens, malgré leurs éléphans & le courage de leur Roi. Vainqueur, il ordonne d'épargner ce Prince, qui se défendoit en héros. On le lui amène; il lui demande comment il veut être traité ? *en Roi*, répond Porus. *J'y consens pour l'a-*

mour de moi-même, réplique Alexandre. Il tint parole, & y gagna un fidèle allié. Sur les bords de l'Hydaſpe, il jeta les fondemens de deux villes, dont l'une eut le nom de Bucéphalie, en l'honneur de ſon fameux cheval Bucéphale, qui mourut alors de vieilleſſe & de fatigue. Ce cheval avoit environ trente ans; & ne s'étoit jamais laiſſé monter que par Alexandre.

Alexandre, obligé de revenir, viſite l'Océan.

Après des fatigues & des exploits incroyables, obligé de revenir ſur ſes pas, les troupes refuſant de le ſuivre dans ces pays inconnus, il s'embarqua ſur l'Indus pour voir l'Océan. Le flux & le reflux épouvanta les pilotes, qui ignoroient ce phénomène. Il viſita deux petites îles, afin de pouvoir ſe vanter d'une expédition inouie. C'eſt tout ce qu'il remporta de cette entrepriſe ſur l'Inde.

Réflexions ſur ſes conquêtes.

S'il eſt vrai, comme on le dit, qu'Alexandre s'écria en paſſant l'Hydaſpe: *O Athéniens, croiriez-vous que je m'expoſaſſe à tant de périls pour mériter vos louanges ?*

s'il désiroit de se survivre quelque tems à lui-même, pour être témoin de l'impression que feroit la lecture de son histoire ; la raison devoit lui apprendre à s'immortaliser par d'utiles monumens, & à préférer une gloire solide au vain bruit d'une renommée, qui éterniſe le blâme comme les éloges. Erostrate avoit brûlé le Temple d'Ephèse, pour rendre son nom immortel : un conquérant destructeur n'étoit-il pas un autre Erostrate ?

Ce qu'il fit en Perse à son retour.

De retour en Perse, il s'efforça de remédier aux désordres, que son absence avoit occasionnés. Il punit des gouverneurs corrompus ; il réprima des séditions de troupes ; il épousa deux Princesses du sang royal, & pour unir les deux peuples, il engagea les Macédoniens à de semblables alliances. On le vit descendre encore jusqu'à l'Océan par le fleuve Eulée ; il forma de nouveaux projets de conquêtes, entreprit de nouvelles courses ; mais il touchoit au terme fatal. La mort d'Héphestion son

favori *, causée par un excès de vin, ne l'avoit pas rendu plus tempérant & plus sage : il mourut de la même manière, à Babylone, âgé de trente-trois ans. On dit que ses capitaines lui demandant à qui il laissoit l'empire, il répondit, *au plus digne*; & ajouta qu'il prévoyoit qu'on lui feroit de sanglantes funérailles. Tant de conquêtes n'aboutirent, en effet, qu'à des guerres civiles, & qu'au déchirement inévitable d'un empire, beaucoup trop vaste pour rester entre les mains d'un seul homme. Avant J. C. 323. Sa mort.

Les bruits de poison, répandus quelques années après la mort d'Alexandre, étoient, comme l'observe Plutarque, des fictions de gens qui s'imaginoient devoir ajuster *un dénouement tragique à ce* Faux bruits de poison.

* *Hephestion aime Alexandre*, disoit ce prince; *& Cratère aime le roi.* Cratère étoit un courtisan vertueux, qui conserva les mœurs macédoniennes, & qui avoit à cœur la véritable gloire de son maître. Aussi l'employoit-on à traiter avec les Macédoniens, tandis qu'Hephestion traitoit avec les Perses.

grand drame. Sa maladie avoit duré trente jours ; le journal en exiſtoit. Le même auteur obſerve qu'il étoit entré à Babylone, en bravant les prédictions ſiniſtres des Chaldéens ; & que néanmoins les terreurs de la ſuperſtition le ſaiſirent dans la maladie, au point que le palais fut bientôt rempli de prêtres & de devins. Tant les eſprits forts ſont quelquefois abattus par le danger.

Foibleſſe ſuperſtitieuſe.

Alexandre eſt une grande leçon pour les hommes & pour les rois. Ils y voient tout ce que peut l'ivreſſe de la fortune ſur une ame généreuſe, magnanime, qui auroit ſervi de modèle aux héros, ſi le vice ne l'avoit pas infectée. Ce paſſage rapide du bien au mal, de la ſageſſe à la folie, de la modération à la fureur, de la gloire à l'opprobre, fera trembler l'homme raiſonnable, au bord de l'abîme que creuſent les paſſions. Le héros macédonien méritoit en partie la réponſe de ce pirate, auquel il demanda quel droit il avoit d'infeſter les mers : *le même que toi d'infeſter le*

Les paſſions avoient corrompu Alexandre.

monde. Mais on m'appelle brigand, parce que je le fais avec un petit navire ; & l'on te nomme conquérant, parce que tu le fais avec une flotte.

Éloge de ce prince, par Montesquieu

Je ne dois pas dissimuler que le célèbre Montesquieu est le panégyriste d'Alexandre. « S'il est vrai, » dit-il, que la victoire lui donna » tout, il fit aussi tout pour se pro- » curer la victoire. Dans le com- » mencement de son entreprise, il » mit peu de chose au hasard : » quand la fortune le mit au-dessus » des événemens, la témérité fut » quelquefois un de ses moyens.... » Il résista à ceux qui vouloient » qu'il traitât les Grecs comme » maîtres, & les Perses comme » esclaves : il ne songea qu'à unir » les deux nations, & à faire per- » dre les distinctions du peuple » conquérant & du peuple vaincu. » Il prit les mœurs des Perses, » pour ne pas désoler les Perses » en leur faisant prendre les mœurs » des Grecs.... Il sembloit qu'il » n'eût conquis que pour être le » monarque particulier de chaque

» nation, & le premier citoyen » de chaque ville..... Sa main » se fermoit pour les dépenses privées; elle s'ouvroit pour les dépenses publiques. Falloit-il régler » sa maison ? c'étoit un Macédonien. Falloit-il payer les dettes » de ses soldats, faire part de sa » conquête aux Grecs, faire la fortune de chaque homme de son » armée ? il étoit Alexandre. Il fit » deux mauvaises actions : il brûla » Persépolis, & tua Clitus. Il les » rendit célèbres par son repentir, » de sorte qu'on oublia ses actions » criminelles, pour se souvenir de » son respect pour la vertu. * »

Il mérite plus de blâme que d'éloges.

Quelque imposant que soit le nom de Montesquieu, la plupart de ces idées paroissent plus ingénieuses que solides. Le génie d'Alexandre étoit vaste sans doute; mais la fougue de son ambition étoit peu capable d'un système de prudence. Il réussit toujours; mais il eut souvent besoin d'un bonheur qu'on ne peut se promettre sans

* Esprit des Lois, *liv.* 10, *chap.* 14.

témérité. Il ſubjugue les Perſes, que le deſpotiſme de leurs rois avoit préparés à un autre joug ; mais il laſſa la patience des Macédoniens, malgré l'enthouſiaſme que leur inſpiroient ſes victoires. La fondation de pluſieurs villes en différens pays, ſur-tout d'Alexandrie en Egypte, prouve qu'il avoit de grandes vues ; mais ces villes, dit M. l'Abbé de Mably, « il ne les » regardoit que comme les tro- » phées que les Grecs avoient cou- » tume d'élever dans les lieux où » ils avoient gagné une bataille ». Sa continence, ſon reſpect pour la famille de Darius, lui font beaucoup d'honneur ; mais peut-on douter que la ſuite de ſa vie n'ait terni entièrement l'éclat de ſes premières vertus ? Enfin, s'il méditoit de porter la guerre en Afrique, en Sicile, en Eſpagne, après avoir conquis l'Inde juſques près du Gange ; n'eſt-ce pas une preuve qu'il ne connut point les bornes où doivent ſe renfermer les entrepriſes humaines ?

Eſtimons les choſes par leur uti- Il fit plus de

mal que de bien.

lité réelle. Louons Alexandre d'avoir voulu dessécher les marais de la Babylonie, & creuser à Babylone un bassin pour une flotte nombreuse; louons ses projets de marine & de commerce; mais avouons qu'il fit beaucoup plus de mal que de bien, non-seulement aux peuples vaincus, mais à ses propres sujets qu'il laissa en proie à la discorde. Son empire fut bientôt divisé, sa famille dépouillée & éteinte: il sembla n'avoir travaillé que pour la fortune de ses généraux.

Leçon qu'il reçut des Brachmanes.

Tandis qu'il parcouroit l'Inde, des Brachmanes, dit-on, le voyant passer à la tête de son armée, frappèrent tous la terre du pied. Il voulut savoir la raison de ce mouvement, concerté sans doute entre eux. Ils lui firent entendre que chaque homme ne possédoit de la terre que ce qu'il en pouvoit occuper; que sa nature n'étoit pas différente des autres, quoique l'ambition le transportât aux extrémités du monde, pour faire du mal à autrui & à lui-même; qu'enfin il mourroit

roit & n'auroit plus que l'espace nécessaire à sa sépulture. Il prit en bonne part cette leçon de philosophie ; mais toutes les moralités sur le néant des grandeurs humaines, échouent contre la force des passions : l'ambitieux poursuivra toujours sa chimère, tant que ses desirs lui en feront une réalité.

Mort de Calanus.

Calanus, un de ces philosophes Indiens, consentit à suivre Alexandre. Arrivé en Perse, il tomba malade. C'étoit sa première maladie, quoiqu'il eût plus de quatre-vingts ans. Il refusa opiniâtrément toute espece de remède ; il se félicita de pouvoir mourir avant de rien changer à sa manière de vivre ; il obtint du Roi à force d'instances, la permission de se brûler vif ; il se plaça gravement sur un bûcher, demeura immobile au milieu des flammes, & fit en mourant l'admiration de toute l'armée. Alexandre, comme ami de Calanus, crut devoir s'abstenir de cet étrange spectacle, qui fait connoître, selon la pensée d'Arrien, quelle est la force

invincible de l'ame quand elle s'affermit dans ſes réſolutions.

Projet de tailler en ſtatue le mont Athos.

On raconte que Staſicrate, ou Dinocrate, architecte du héros Macédonien, lui propoſa un jour de tailler le mont Athos en ſtatue, qui le repréſenteroit tenant de la main droite une ville, où il y auroit dix mille habitans, & verſant de la gauche, une rivière dans la mer. Alexandre répondit que c'étoit bien aſſez d'un Prince dont le mont Athos éternisât la folie. (Il parloit de Xerxès.) L'idée giganteſque de l'artiſte ſemble néanmoins répondre aux projets immenſes du conquérant. Selon quelques écrivains, il approuva l'idée, & n'y renonça que par la difficulté de fournir des ſubſiſtances à la ville.

CHAPITRE V.

Troubles à Athènes. — Fin de Démosthène & de Phocion. — Démétrius de Phalère.

PENDANT les conquêtes d'Alexandre, la Grèce, quoique dans une espèce de léthargie, se donna quelques mouvemens pour la liberté. Sparte souleva le Péloponnèse; mais Antipater, qui commandoit en Macédoine, étouffa cette ligue par une grande victoire, & ôta aux alliés toute espérance de secouer le joug.

Ligue du Péloponnèse contre les Macédoniens.

Quelques années après, Harpale gouverneur de Babylone, craignant qu'Alexandre, au retour de l'expédition de l'Inde, ne le punît de ses injustices & de ses concussions, passa la mer avec cinq mille talens, se retira d'abord à Athènes, & y employa ses trésors à gagner les orateurs, dont l'ame vénale n'avoit

Harpale veut corrompre les Athéniens.

plus guère pour mobile que l'intérêt. Il trouva Phocion incorruptible.

Phocion incorruptible.

Ce grand homme au sein de la pauvreté, faisant lui-même dans sa maison, avec sa femme, les fonctions ordinaires des domestiques, avoit déja refusé cent talens d'Alexandre. *Il vous chérit comme le seul homme de bien*, lui disoient les envoyés du monarque. *Qu'il me laisse donc être tel & le paroître*, répondit Phocion; plus riche, selon la pensée du judicieux Plutarque, en pouvant se passer d'argent, que le prince qui lui donnoit une telle somme.

Démosthène corrompu.

Démosthène, dont l'ame foible & mercenaire dégradoit les talens, ne résista point à l'argent d'Harpale. Sa prévarication indigna le peuple; l'aréopage le condamna. Mis en prison pour le paiement de l'amende, il s'évada, & fit paroître dans son exil une pusillanimité méprisable. Les Athéniens chassèrent Harpale, lorsqu'Alexandre se préparoit à venir en personne les châtier.

Athènes conservoit encore, malgré son abaissement, l'inquiétude, la pétulance & la fougue qui lui avoient attiré tant de malheurs. Elle vouloit toujours être libre, sans avoir la vertu ni le courage que demande la liberté. Il ne falloit qu'un transport de passion, pour lui faire prendre les armes, & qu'un revers, pour l'accabler de terreur. L'imprudence de ses démarches devoit achever sa ruine. Au premier bruit qu'Alexandre est mort, les Athéniens font éclater leur joie, ils se croient affranchis du joug de la Macédoine, ils ne respirent que la guerre & la vengeance. Les harangueurs soufflent sans cesse le feu. Le sage Phocion s'efforce en vain d'arrêter la violence de l'incendie. Il a beau dire : *Si Alexandre est mort aujourd'hui, il le sera demain, & encore après demain ; nous avons le tems de délibérer avec prudence.* On ne l'écoute point, on députe à tous les peuples de la Grèce pour les engager à faire une ligue. Démosthéne, encore exilé, se met en campagne,

Avant J. C. 323. Conduite sedelle des Athéniens, après la mort d'Alexandre.

Phocion ne peut les détourner de la guerre.

& soulève le Péloponnèse ; on le rappelle glorieusement de son exil, on le comble d'honneurs, on lève l'étendard de la guerre.

Antipater les subjugue.

Il ne restoit à Antipater qu'environ treize mille combattans, tant la Macédoine étoit épuisée par les recrues qu'en avoit tirées Alexandre. Il s'avança néanmoins contre les Grecs. Il fut battu, & se renferma dans la ville de Lamia en Thessalie * pour y attendre que les généraux d'Asie vinssent à son secours. Léonatus, qui arriva le premier, fut tué dans une bataille. Le général athénien, Léosthène, étoit triomphant. On railloit Phocion ; on lui demandoit s'il ne voudroit pas avoir exécuté de si belles entreprises ? *Oui*, répondit-il, *& avoir conseillé le contraire.* Il prévoyoit les suites d'une confiance présomptueuse ; il disoit, *quand cesserons-nous de vaincre ?* En effet, ces commencemens de bonheur ne servirent qu'à émousser la discipline. Cratère

* C'est de là que vient le nom de guerre *Lamiaque.*

ſe joignit à Antipater. Un échec atterra les alliés ; ils abandonnèrent les Athéniens, & traitèrent ſéparément. Bientôt Athènes reçut la loi. Antipater y abolit la démocratie, rétablit le gouvernement ariſtocratique, mit garniſon dans le port de Munychia, & exigea tous les frais de la guerre.

Démoſthène, qui lui devoit être livré, avoit pris la fuite ; il s'empoiſonna par la crainte de tomber entre ſes mains. Cet orateur avoit vaincu la nature, pour acquérir la perfection de l'éloquence. Il gouverna long-temps ſa patrie par le talent de la parole ; mais l'enthouſiaſme funeſte qu'il y alluma, peut-il être mis en parallèle avec la prudente politique de Phocion ? & quand Rollin lui attribue *une ſagacité merveilleuſe qui lui montroit les événemens futurs & éloignés, comme s'ils euſſent été préſens* ; ne diroit-on pas que la défaite de Philippe & d'Alexandre avoit vérifié ſes prédictions ? Les Athéniens lui érigèrent une ſtatue avec cette inſcription : *Démoſthène, ſi tu avois eu autant de force*

Mort de Démoſthène.

que de jugement, jamais le Mars macédonien n'auroit dominé la Grèce. Ils auroient mieux fait d'y mettre, *si tu avois eu autant de jugement que de génie & d'éloquence.*

La précipitation funeste aux Grecs.

Trop de précipitation fit le malheur de cette république. C'étoit une folie de s'attirer sur les bras les généraux d'Alexandre, encore unis, & accoutumés à la victoire. En attendant que la discorde les eût armés les uns contre les autres, on auroit trouvé l'occasion de combattre avec avantage ; la Grèce, liguée contre des ennemis qui travailloient à s'entre-détruire, auroit pu recouvrer son indépendance. Elle se trouva sans force, quand le moment d'agir arriva.

Divisions entre les capitaines d'Alexandre.

L'empire d'Alexandre devint un vaste théâtre de guerre & de révolutions. Aridée, son frère naturel, avoit été reconnu pour son successeur, conjointement avec un fils qui venoit de naître à Roxane une des femmes du conquérant. Le premier étoit incapable de soutenir la couronne ; & l'ambition ne pouvoit pas respecter les droits d'un

enfant. Perdiccas, chargé de l'anneau royal & de la régence, excita la jalousie des autres capitaines, auparavant ses égaux, tous occupés de leurs projets de grandeur. Chacun, dans son Gouvernement, vouloit devenir maître absolu; chacun pouvoit se former un état. Antigone, Gouverneur de Lycie, de la Pamphylie & de la grande Phrygie, plus ambitieux que les autres, fut le premier à remuer contre Perdiccas. Il engagea dans son parti Antipater, Cratère, & Ptolémée, gouverneur d'Egypte. La guerre s'alluma. Perdiccas fut assassiné en Egypte par ses propres officiers. L'habile Ptolémée refusa la régence, qui l'auroit exposé à l'envie sans lui donner du pouvoir; elle passa entre les mains d'Antipater, dont la mort excita de nouveaux orages.

Perdiccas, régent; ensuite Antipater.

Cassandre fils d'Antipater, Général de la cavalerie, furieux de ce que son père en mourant lui avoit préféré Polysperchon pour la régence, & l'avoit seulement associé à cet ancien Capitaine; voulant s'emparer par force d'une autorité qu'il regar-

Polysperchon, nouveau régent, s'efforce de gagner les Grecs.

doit injuſtement comme ſon patrimoine, forma un parti avec Ptolémée, Antigone & Séleucus. Polyſperchon crut s'attacher les Grecs, en rappelant par un décret tous les exilés, en ordonnant que les villes repriſſent leur ancien gouvernement, & en rétabliſſant la démocratie dans Athènes. Ce décret réveilla l'inquiétude des Athèniens. Ils mirent le comble à leurs anciennes injuſtices.

Phocion injuſtement accuſé.

Tout devoit rendre Phocion auſſi cher que reſpectable : ſa vertu, ſa vieilleſſe, ſa gloire, ſes ſervices. Mais il étoit partiſan de l'ariſtocratie, qui ſeule pouvoit mettre un frein à la rage populaire. Il n'en falloit pas tant pour lui ſuppoſer des crimes. Les déclamateurs ſe déchaînent. On le ſoupçonne d'intelligence avec Nicanor qui s'étoit rendu maître du Pirée ; on lui ôte le commandement des troupes, on l'accuſe de trahiſon, on le condamne dans une aſſemblée tumultueuſe. Interrogé, ſelon la coutume, de quelle peine il ſe juge digne, il demande la mort, pourvu qu'on épargne d'autres accuſés, ſuſpects & innocens

Sa mort.

comme lui. Tous ſont condamnés à la ciguë. Avant que de la boire, le ſeul ordre que Phocion donne pour ſon fils, c'eſt d'oublier l'injuſtice des Athéniens. Telle fut la fin d'un héros philoſophe, qui réuniſſoit au plus haut dégré la politique, la ſcience de la guerre, le courage & la vertu; qui, juſqu'à l'âge de plus de quatre-vingts ans, avoit ſervi ſa patrie dans les armées & dans les conſeils; & qui, égalant Socrate en ſageſſe, le ſurpaſſoit par l'importance des fonctions publiques.

Traits de probité de Phocion.

Citons encore deux traits de ſa probité, puiſque le mérite de l'hiſtoire conſiſte ſur-tout à propoſer de grands modèles. Son gendre Chariclès ayant été appelé en juſtice, pour avoir reçu des ſommes d'Harpale, il refuſa de ſolliciter en ſa faveur: *Je t'ai fait mon gendre*, lui dit-il, *mais pour les choſes honnêtes.* Antipater qui l'aimoit & le reſpectoit, lui faiſoit un jour quelque demande peu juſte; il lui répondit courageuſement: *Antipater ne peut avoir en moi un ami & un flatteur.* Les Athéniens érigèrent une ſtatue à Phocion.

Ces ſtatues leur reprochoient ſans ceſſe leurs attentats contre la vertu, & ne les corrigeoient point.

Avant J. C. 317. Caſſandre impoſe la loi aux Athéniens.

Pendant qu'ils ſe livrent ainſi aux diſſenſions inteſtines, ſans rien prévoir, ſans mettre ordre à rien, Caſſandre arrive & leur impoſe des conditions de paix. Il met garniſon dans la citadelle; il rétablit l'ariſtocratie; il fait élire un citoyen pour préſider au gouvernement. On choiſit Démétrius de Phalère, diſciple de Théophraſte, génie cultivé par les ſciences. Sa probité & ſes lumières concoururent également au bien public. Il gouverna dix ans avec autant de modération que de juſtice, s'inſinuant dans l'eſprit du peuple ſans le flatter, & réformant les abus ſans l'aigrir. Il diſoit que *le diſcours a autant de force dans le Gouvernement, que les armes dans la guerre.* Les finances furent augmentées, la ville fut ornée d'édifices, pour l'avantage des citoyens; car Démétrius n'approuvoit point les dépenſes faſtueuſes de Périclès: il cherchoit l'utile en tout; il réprima le luxe, qui ne ſervoit qu'à la vanité & à la molleſſe.

Sage gouvernement de Démétrius de Phalère.

Son attention se tourna sur les mœurs, parce que le bonheur de la société en dépend. Il vouloit que les jeunes gens fussent formés à la vertu, plus qu'à toute autre espèce de mérite; qu'ils respectassent leurs parens dans la maison, & qu'ils se respectassent eux-mêmes étant seuls. Contenus par l'autorité paternelle, dominés par ces sentimens d'honneur, qui ne permettent pas de faire en secret ce dont on rougiroit en public, ils seroient devenus dignes de leurs ancêtres, si la législation pouvoit extirper en peu de temps les vices d'une nation corrompue.

Son attention à réformer les mœurs.

Mais tout changea bientôt de face. Démétrius Poliorcète, fils d'Antigone, se présenta quelques années après au port d'Athènes, annonçant que son père l'envoyoit délivrer les Athéniens, & leur rendre la démocratie. On le reçut avec transport; on lui prodigua les flatteries, jusqu'au titre de *Dieu Sauveur*. Démétrius de Phalère devint l'objet de la haine, comme s'il eût été un traître ou un tyran. On lui faisoit un crime d'avoir souffert garnison macédo-

Avant J. C. 306.

Démétrius Poliorcète rétablit la démocratie à Athènes.

Démétrius de Phalère est traité indignement.

nienne dans la citadelle pendant dix ans. C'étoit auſſi le crime de Phocion. L'un & l'autre avoient cédé à la force; jugeant d'ailleurs ce frein néceſſaire pour arrêter la fougue du peuple. Les ſtatues de Démétrius de Phalère furent renverſées. Les hiſtoriens rapportent qu'on lui en avoit élevé trois cents ſoixante.

Sa retraite.

Il s'étoit retiré ſous la ſauve-garde de Poliorcète. En apprenant l'outrage fait à ſes ſtatues : *Au moins ils ne pourront pas*, dit-il, *détruire les vertus qui me les ont procurées.* Condamné à mort par contumace, il paſſa en Egypte, où Ptolémée lui accorda ſon amitié. Là, ſes travaux littéraires ſur des objets de politique & de morale, augmentèrent ſa gloire en le conſolant de ſes diſgraces.

Baſſeſſe des Athéniens.

Cependant Poliorcète ſe comportoit avec autant d'indignité, que les Athéniens montroient de baſſeſſe. On l'avoit logé dans un temple de Minerve : il en fit un lieu de débauche. Pour lui complaire, on dreſſa même des autels à ſes courtiſanes. On porta l'eſprit de ſervitude, juſqu'à ſtatuer par un décret, Que *tout*

ce que commanderoit le Roi Démétrius, seroit tenu pour saint envers les dieux, & pour juste envers les hommes. Est-ce là ce peuple qui avoit paru si grand du temps des Thémistocles & des Aristides ? Les disgraces l'avoient donc fait dégénérer, jusqu'à l'infamie ! Démétrius lui-même témoigna le mépris que tant d'adulation devoit inspirer : il appela les Athéniens *des lâches nés pour l'esclavage.*

CHAPITRE VI.

Guerres entre les capitaines d'Alexandre. — Partage de son empire. — Irruption des Gaulois.

Guerres entre les capitaines d'Alexandre.

LES divisions, les guerres des capitaines ou des successeurs d'Alexandre, forment un long tissu d'événemens, dont le tableau ne présente qu'intrigues, batailles, meurtres, objets uniformes, qu'on retrouve sans cesse dans l'histoire. Parcourons d'un coup-d'œil les faits principaux. Polysperchon avoit rappelé Olympias, mère d'Alexandre, qui s'étoit retirée en Epire. Il vouloit s'en faire un appui. Cette Princesse impitoyable se venge du divorce de Philippe, par le meurtre du Roi Aridée, de sa femme, & d'une foule de citoyens. Cassandre accourt, l'assiège, la prend prisonnière, la fait assassiner. Eumène, Gouverneur de la Cappadoce & de la Paphlagonie, fidèle au parti royal, livré par des traîtres à An-

Toute sa famille exterminée par des meurtres.

tigone, est mis à mort en prison. Le jeune roi Alexandre, fils du conquérant, Roxane sa mère, Hercule son frère, périssent par des assassinats. Ainsi les conquêtes du héros le plus célèbre aboutissent au meurtre de toute sa famille, & à l'usurpation de tout son empire.

Avant J. C. 301.

Le bataille d'Ipsus en Phrygie décide le sort des compétiteurs. Antigone y perd la vie ; son fils Démétrius prend la fuite avec les débris de l'armée. L'empire est partagé entre les vainqueurs. Ptolémée a l'Egypte, la Libye, l'Arabie, la Palestine, la Célé-Syrie ; Cassandre, la Macédoine & la Grèce ; Lysimaque, la Thrace, la Bithynie, & quelques autres provinces ; Séleucus, le reste de l'Asie, jusqu'au fleuve Indus. Ce dernier royaume, le plus puissant des quatre, est appelé le royaume de Syrie, parce qu'Antioche, bâtie dans ce pays par Séleucus, devint la résidence des Séleucides.

Bataille d'Ipsus.

Partage entre Ptolémée, Cassandre, Lysimaque & Séleucus.

Démétrius Poliorcète, guerrier imprudent, dépouillé de presque tous ses états, après la défaite de

Conduite des Athéniens à l'égard de Poliorcète.

ſon père Antigone, ſe flatta de trouver une reſſource dans la reconnoiſſance des Athéniens. Mais ils fermèrent leurs portes à ce *dieu ſauveur*, qu'ils adoroient auparavant. Ses affaires commençant à ſe rétablir, Athènes fut obligée de le recevoir, quoiqu'elle eût défendu, ſous peine de mort, de propoſer même la paix. La modération avec laquelle il traita ce peuple infidèle, mérite plus d'éloge que tous ſes exploits.

Il uſurpe la Macédoine; il eſt détrôné.

Caſſandre qui régnoit en Macédoine laiſſa en mourant des ſemences de crime dans ſa famille. Philippe un de ſes fils & ſon ſucceſſeur, le ſuivit de près au tombeau. Ses deux autres fils, Antipater & Alexandre, ſe diſputent la ſucceſſion. Leur mère Theſſalonice, ſœur d'Alexandre le Grand, favoriſe le cadet. Antipater ſe venge par un parricide. Alexandre pour ſe venger à ſon tour d'un frère inhumain, appelle en Macédoine le roi d'Epire & Démétrius Poliorcète; celui ci le tue, & ſe fait proclamer roi, d'autant plus facilement qu'An-

tipater étoit abhorré. Démétrius fut détrôné ensuite par Pyrrhus * & Lysimaque, & mourut prisonnier de Séleucus.

Il s'étoit signalé sur-tout au siège de Rhodes, qui dura un an, & qui finit par un traité avec les Rhodiens. On raconte que ce peuple tira trois cents talens des machines de guerre, dont il leur fit présent à la paix. Cet argent fut employé à faire le fameux colosse du soleil, haut de cent cinquante pieds, qu'un tremblement de terre renversa soixante six ans après. Le peintre Protogène logé dans un faubourg de Rhodes, travailla pendant le siège sans inquiétude. Démétrius paroissant surpris de sa hardiesse, *Je sais*, lui dit-il, *que vous avez déclaré la guerre aux Rhodiens, & non aux arts.* En effet, Démétrius l'admira & le protégea. Il auroit pris la ville, selon Pline, s'il n'avoit craint de l'attaquer par un

Fameux siège de Rhodes.

Le peintre Protogène.

* C'est le fameux Pyrrhus, roi d'Epire, qui fut en guerre avec les Romains, & dont nous devons parler ailleurs.

endroit où étoit le chef-d'œuvre de cet artiſte, & de le faire périr dans les flammes. Croira-t-on qu'un tel motif l'ait emporté ſur le déſir de la victoire ?

Ptolemée fait fleurir l'Egypte.

C'eſt un ſpectacle touchant, au milieu des crimes de l'ambition, & des horreurs de la guerre, que de voir les beaux-arts, les lettres, les ſciences, exercer leur doux empire ſur ceux qui font trembler le genre humain. Dans le même temps, Ptolémée Soter, le plus eſtimable des ſucceſſeurs d'Alexandre, bon hiſtorien, Prince affable, populaire, bienfaiſant, ennemi du luxe, animoit les talens & faiſoit régner la raiſon en Egypte. Alexandrie lui étoit redevable du *Muſæon*, eſpèce d'académie ſavante, dont la célébrité augmenta de jour en jour. Il fonda cette fameuſe bibliothèque, ce tréſor immenſe de littérature, où ſon ſucceſſeur laiſſa cent mille volumes, & où l'on en comptoit à la fin ſept cents mille. L'Egypte, ainſi éclairée par la Grèce qu'elle avoit tirée de la barbarie, acquit le goût du vrai beau, & des lumieres ſupé-

Académie & bibliothèque d'Alexandrie.

rieures à celles dont elle s'enorgueillissoit depuis tant de siècles. La seule tour de Pharos, construite alors pour la sûreté de la navigation, méritoit plus d'être admirée que les inutiles & énormes pyramides. Ce phare, regardé comme une des merveilles du monde, étoit de marbre blanc : le feu qu'on avoit soin d'y entretenir, éclairoit la route des vaisseaux & prévenoit les naufrages.

Tour de Pharos.

Deux ans avant sa mort, Ptolémée céda la couronne à son fils Ptolémée Philadelphe, qui marchant sur ses traces, hâta les progrès du commerce & des sciences. Mais le commencement de son règne fut souillé par une injustice. Il fit mourir Démétrius de Phalère, parce qu'il avoit conseillé à son père de ne pas descendre du trône.

Ptolémée abdique la couronne en faveur de son fils.

Le nouveau roi fait mourir Démétrius de Phalère.

Avant J. C. 281.

La fin tragique de Lysimaque & de Séleucus, tous deux dans une extrême vieillesse, mit le comble aux horreurs que nous avons rapportées. Le premier, trompé par sa seconde femme Arsinoé, marâtre

Fin tragique de Lysimaque & de Séleucus.

furieuſe, avoit fait mourir ſon fils Agathocle, beau-frère d'Arſinoé; il s'étoit rendu ſi exécrable que ſes principaux officiers, s'étant retirés auprès de Séleucus, l'engagèrent à prendre les armes contre lui. Lyſimaque fut tué dans une bataille. Séleucus, maître de ſes états, fut lui-même aſſaſſiné par Céraunus, frère du Roi d'Egypte, qu'il avoit comblé de bienfaits. Ses bienfaits ne le garantirent pas mieux de la perfidie que ſon ſurnom de Victorieux. (*Nicator.*) On le célèbre comme un protecteur des lettres. Il renvoya aux Athéniens leur bibliothèque, dont Xerxès les avoit dépouillés.

Céraunus uſurpe leurs couronnes.

Pour s'aſſurer la ſucceſſion de Lyſimaque, le perfide Céraunus épouſe Arſinoé, fait égorger ſes enfans entre ſes bras, & la confine enſuite dans la Samothrace. Il périt par les mains des Gaulois, qui inondèrent bientôt la Grèce. Antigone Gonatas, fils de Démétrius Poliorcète, devint roi de Macédoine. Des crimes atroces causèrent preſque toutes ces révolu-

Antigone Gonatas.

tions ; & quand les coupables n'auroient pas été punis, leur mémoire en seroit-elle moins odieuse? Voilà donc le fruit des conquêtes d'Alexandre.

Dans l'état de langueur où étoit la Grèce, elle devoit naturellement succomber sous un déluge de Gaulois, qu'on vit tout-à-coup fondre sur elle avec fureur. Ce peuple belliqueux, entraîné par son inquiétude naturelle, ou par d'autres causes peu connues, cherchoit au loin des établissemens. Depuis plus d'un siècle, Brennus, un de ses chefs, avoit porté la terreur jusques dans Rome. Un autre Brennus pénétra en Grèce, passa les Thermopyles, & marcha vers Delphes pour piller le fameux temple d'Apollon. *Il est juste*, disoit-il, *que les dieux fassent part de leurs richesses aux hommes, qui en ont plus besoin qu'eux, & en font un meilleur usage.*

Avant J. C. 278. Irruption des Gaulois.

Quoique les Grecs eussent fait contre lui quelques efforts, un échec les eût bientôt dispersés. Mais le ciel parut combattre pour le temple, & cet heureux hasard les

Brennus veut piller le temple de Delphes.

sauva. Un grand orage, accompagné de tremblement de terre, épouvanta si fort les Gaulois, que frappés d'une terreur panique dans les ténèbres de la nuit, ils se tuoient les uns les autres. Le péril du temple avoit rassemblé les Grecs ; ils saisirent l'occasion, attaquèrent les ennemis, les taillèrent en pièces. Brennus blessé, désespéré, se perça d'un coup de poignard. S'il faut en croire les historiens, de cent soixante-cinq mille hommes il n'en échappa aucun. L'intérêt des prêtres, & l'amour du merveilleux ont évidemment altéré & grossi les objets ; & Rollin montre plus de piété que de jugement, quand il insinue que la vengeance divine a pu éclater en pareille occasion, d'une manière miraculeuse. Le vrai dieu auroit donc puni par des miracles le mépris de Brennus pour les dieux du paganisme !

Défaite des Gaulois, chargée de merveilleux.

Une autre armée de Gaulois passa l'Hellespont, & s'engagea au service de Nicomède, roi de Bythinie, qui après avoir profité de leurs

Gaulois établis en Asie.

leurs services, leur donna le pays qu'on a depuis appelé Galatie ou Gallo-Grèce dans l'Asie-mineure.

CHAPITRE VII.

Ligue des Achéens. -- Aratus. Agis. Cléomène. -- La Grèce subjuguée par les Romains.

LA Grèce, avant de tomber sous la domination de Rome, nous offre encore un grand spectacle dans la ligue des Achéens, & dans les efforts d'Agis & de Cléomène pour rétablir à Sparte les anciennes mœurs.

Ancienne ligue des Achéens, rompue sous les rois de Macédoine.

Quand l'Achaïe secoua le joug de la royauté, à l'exemple des autres Grecs, ses villes formèrent une confédération, d'autant plus avantageuse, qu'une parfaite égalité en bannit la jalousie & la discorde. Un sénat commun régloit les affaires publiques. Deux préteurs, qu'on changeoit tous les ans, y présidoient, & commandoient les armées: ils avoient un conseil de dix personnes, sans lequel ils ne pouvoient rien entreprendre. La justice étoit l'ame de cette ligue. Comme elle

tendoit uniquement à la sûreté des citoyens, l'ambition n'y porta jamais le trouble. Mais sous les rois de Macédoine, successeurs d'Alexandre, les Achéens perdirent leur liberté, ainsi que la plupart de leurs voisins. Chaque ville eut son tyran, ou une garnison étrangère; & la ligue fut entièrement rompue. Elle n'avoit été composée jusqu'alors que de douze petites villes obscures du Péloponnèse.

L'amour de la liberté se réveilla. Quelques-unes de ces villes chassèrent les tyrans, renouvelèrent l'alliance. La république reprit sa première forme, & s'accrut bientôt par l'association de plusieurs peuples, qui en partagèrent les avantages. Un chef habile & vertueux la rendit aussi célèbre que puissante. Aratus, jeune homme plein de courage, animé du zèle patriotique, ayant délivré Sicyone, sa patrie, du tyran Nicoclès qui l'opprimoit, & craignant qu'elle ne restât en proie aux factions, la fit entrer dans la ligue des Achéens. Il se montra digne du gouvernement. On l'élut pré-

Avant J. C. 280.

Aratus relève la ligue.

teur. Cette dignité ne se partageoit plus sur deux tetes ; & quoiqu'elle fût annuelle, l'autorité resta toujours entre ses mains.

Caractère d'Aratus.

Génie élevé, magnanime, vif, admirable pour un coup de main, Aratus avoit le défaut d'etre lent & timide à la tête d'une armée, lorsqu'il enviſageoit de sang froid le péril & les difficultés d'une entrepriſe. Il réuniſſoit en lui, ſelon le ſentiment de Polybe, des qualités toutes contraires, n'étant plus le même homme, dès que les circonſtances changeoient.

Avant J. C. 244.

Il veut chaſſer les Macédoniens de la citadelle de Corinthe.

Sa haine pour la tyrannie lui fit entreprendre d'affranchir le Péloponnèſe, & de faire de la ligue des Achéens une barrière inſurmontable contre les invaſions. Le roi de Macédoine étoit maître de la citadelle de Corinthe, d'où il menaçoit la Grèce entière. Aratus forme le projet hardi d'en chaſſer les Macédoniens. Un homme s'engage à le conduire, par un ſentier détourné, aux pieds de la place. Soixante talens devoient être le prix du ſuccès : il falloit auparavant les dépoſer

dans une maiſon de commerce. Aratus ne les avoit pas. Pour ſuppléer à cette ſomme, il engage ſa vaiſſelle, les joyaux de ſa femme, tout ce qu'il a de précieux. Il achète, dit Plutarque, le plus grand péril aux dépens de toute ſa fortune, ſans que perſonne ſache le ſecret, ſans autre gage que l'eſpérance de rendre ſervice à ſa patrie: généroſité qui ſurpaſſe tous les exploits héroïques. Des obſtacles infinis ſe préſentent; la citadelle ſituée ſur un roc eſcarpé, paroiſſoit inacceſſible; Aratus y pénètre, diſſipe la garniſon. Les Corinthiens l'honorent comme leur libérateur, & fortifient la ligue en s'y joignant.

Sa généroſité héroïque.

Il réuſſit dans ſon entrepriſe.

Il ne réuſſit pas de même dans ſes tentatives en faveur d'Argos. Ariſtippe la tenoit dans l'eſclavage; tyran cruel, ſoupçonneux, toujours environné de gardes, & toujours tremblant. Ce monſtre lâcha pluſieurs aſſaſſins contre Aratus, mais inutilement, parce que l'amour des citoyens veilloit à ſa ſûreté. Le préteur l'attaqua, & perdit une bataille. Il en gagna une ſeconde, où Ariſ-

Argos n'entre point dans la ligue.

tippe périt. Argos demeura néanmoins sous le joug d'un autre tyran.

Le tyran de Mégalopolis se dépose volontairement.

Celui de Mégalopolis, nommé Lysiade, dont l'ame n'avoit rien de tyrannique, se laissa vaincre par les exhortations d'Aratus. Il déposa volontairement son pouvoir, & engagea sa ville dans la ligue des Achéens. Le roi d'Egypte les protégeoit contre la Macédoine.

Sparte corrompue par l'avarice.

Une grande révolution, arrivée à Sparte, changea les affaires du Péloponnèse. Cette république, en perdant ses mœurs, avoit perdu toute sa gloire & toute sa force. Lysandre y avoit introduit avec l'or une corruption fatale, à laquelle, comme nous l'avons observé, les voies sembloient ouvertes depuis long-temps. L'éphore Epilade avoit achevé de tout corrompre, en faisant passer une loi, par laquelle il étoit permis à chacun de disposer de ses biens. Cet éphore ne cherchoit qu'à déshériter un fils dont il étoit mécontent, & il bouleversa réellement sa patrie. Le partage des terres ne subsistant plus, les riches envahirent bientôt l'héritage des pauvres; la

misère du peuple augmenta de jour en jour; les arts mécaniques, devenus néceſſaires pour la ſubſiſtance, firent abandonner tous les anciens exercices; l'avarice effaça tous les principes d'honneur & de probité; les dettes & les vexations écrasèrent la plupart des citoyens : Sparte n'en compta plus que ſept cents, dont ſix cents ne poſſédoient aucun fonds de terre.

Agis entreprend de rétablir les lois de Lycurgue.

Le roi Agis, deſcendant du fameux Agéſilas, jeune prince élevé dans la molleſſe, conçut le deſſein de remédier à ces déſordres. Un enthouſiaſme de vertu lui ferma les yeux ſur les obſtacles. Il crut pouvoir rétablir les lois de Lycurgue, & il commença par les pratiquer. Mais les mœurs groſſières, au temps de Lycurgue, étoient plus propres à ſe plier à une rigide légiſlation, que des mœurs infectées par les rafinemens du vice. Les circonſtances exigeoient un autre plan de réforme: il eſt même vraiſemblable que l'ancien légiſlateur eût échoué dans celui-ci. La jeuneſſe, ardente pour le bien ou pour le mal, ſe livra aux

Impoſſibilité de cette réforme.

impressions du jeune roi, dont les sentimens héroïques avoient de quoi transporter les cœurs ; tandis que ceux qu'une longue habitude avoit corrompus, frémissoient au nom de Lycurgue, suivant l'expression de Plutarque, *comme des esclaves fugitifs qu'on ramèneroit à leurs maîtres.*

On abolit les dettes, mais le partage des terre ne se fait point.

Cependant Agis gagne sa mère, & quelques-uns des principaux citoyens. Il propose le partage des terres. Léonidas son collègue, excité par les femmes & par son propre intérêt, combat cette proposition. Un éphore s'élève contre Léonidas, & l'accuse d'avoir violé les lois. Ce prince n'osant pas comparoître, on donne la royauté à Cléombrote, son gendre, qui entre dans les vues d'Agis. Les difficultés s'applanissoient. Tous les pauvres souhaitoient la réforme; mais l'éphore Agésilas, accablé de dettes, trompa les deux rois, en leur persuadant d'abolir les dettes, avant de toucher aux terres. On saisit tous les contrats, toutes les créances, & on les brûla dans la place publique. Agésilas dit en riant, *qu'il n'avoit jamais vu de feu si beau.* Quant au

partage, il trouva des prétextes pour le retarder.

Sur ces entrefaites, les Achéens, alliés de Sparte, demandent du secours contre les Étoliens, peuple féroce & brigand, qui menaçoit le Péloponnèse, dont il étoit fort voisin. Agis part avec les troupes, & fait admirer l'ancienne discipline de sa patrie; mais Aratus n'ayant pas jugé à propos de combattre les ennemis, il revient sans avoir eu l'occasion de signaler sa valeur. A son retour, il trouve un changement déplorable. Léonidas est rétabli par les factieux; Cléombrote est chassé. Agis lui-même se réfugie dans un temple. Des amis perfides trouvent moyen de s'assurer de sa personne; & on le traîne en prison.

Tout change en l'absence d'Agis.

Les éphores viennent l'interroger. On lui demande s'il se repent d'avoir voulu faire des innovations dans l'état; il répond que l'appareil même de la mort ne le feroit jamais repentir d'une si belle entreprise. Alors, sans respect pour la royauté, qui avoit toujours paru infiniment respectable, on condamne

Il est condamné à mort & exécuté.

ce vertueux prince au supplice. Un des exécuteurs versant des larmes : *Cesse de me plaindre*, lui dit le roi ; *en souffrant une mort injuste, je suis plus heureux que mes meurtriers.* Sa mère, son aïeule, étoient venues pour le voir dans la prison. Les barbares les font entrer, & on les étrangle sur le cadavre d'Agis. Sparte souillée de telles horreurs est le plus terrible exemple de révolutions morales, causées par le vice & par le mépris des lois.

Avant J. C. 242. Cléomène suit le projet d'Agis.

Léonidas survécut peu à cette catastrophe. Son fils Cléomène, qu'il avoit forcé d'épouser la veuve d'Agis, étoit d'un caractère vif, entreprenant, ambitieux, capable des plus grands desseins. Il aimoit sa femme, & les entretiens de la princesse l'excitoient à exécuter la réforme. Soit vertu, soit ambition, (& ses démarches n'annoncent pas un homme bien vertueux) il saisit ce projet avec ardeur ; il en fit le fondement de sa politique. La guerre lui parut avec raison, un moyen nécessaire pour parvenir à son but. Comme les cœurs étoient mal dis-

posés, & qu'il avoit besoin d'employer la force, quelques hostilités des Achéens, qui vouloient obliger Sparte & l'Arcadie d'entrer dans leur ligue, lui fournirent un prétexte de les attaquer. Avec cinq mille hommes seulement, il leur présenta la bataille. Aratus en avoit vingt mille, & cependant se retira. Cléomène fier de ce premier succès, répétoit l'ancien mot d'un roi de Sparte : *Les Spartiates ne demandent point quel est le nombre des ennemis, mais où ils sont.*

Il fait la guerre aux Achéens.

Une victoire remportée ensuite sur les Achéens, redoubla sa confiance. De retour à Sparte, il rappelle Archidamus, frère d'Agis, réfugié à Messène. Selon Plutarque, il vouloit le mettre sur le trône, mais Archidamus fut assassiné par les meurtriers d'Agis. Polybe, presque contemporain, attribue au contraire l'assassinat à Cléomène, & en rapporte les circonstances. Tous conviennent que ce roi fit périr les éphores par la même voie. Etrange manière de remettre en vigueur les lois de Lucurgue ! Les éphores a-

Violences de Cléomène.

voient abusé criminellement de leur pouvoir ; ils faisoient trembler les princes. Mais un acte violent de despotisme, pour les abolir, ne devoit-il pas faire trembler le peuple ? Quatre-vingt citoyens furent bannis après cette exécution. Il étoit facile alors de dominer sur les suffrages.

Partage des terres.

Cléomène met le premier ses biens en commun ; ses amis l'imitent ; les terres se partagent comme autrefois. Il rétablit les exercices, les repas communs. Il prend pour collègue son frère Euclidas. Jusqu'alors les deux rois avoient été de deux branches différentes des Héraclides ; & cette innovation fut encore un coup de politique, pour se rendre maître de l'état. Je ne trouve point que Cléomène ait proscrit l'or & l'argent, comme Lycurgue. S'il n'avoit eu en vue que le rétablissement des mœurs antiques, il falloit extirper ce germe de corruption. L'exemple du prince pouvoit inspirer la pratique de la frugalité, de la simplicité, de la patience ; mais il étoit à craindre

Anciens usages rétablis.

qu'un exemple contraire ne renversât tout, à moins qu'on ne le rendît impossible par la proscription totale des richesses. D'un autre côté, quelle apparence qu'on pût se passer d'argent, dans un siècle où l'argent étoit devenu si nécessaire, & les hommes si intéressés ?

Cléomène veut dominer sur les Achéens.

Le roi de Sparte se proposoit sur-tout de reprendre la supériorité, dont sa république avoit joui pendant plusieurs siècles. Il demanda aux Achéens le commandement. Aratus craignoit de l'avoir pour maître ; & son empire auroit vraisemblablement été tyrannique. Ne se sentant pas la force de résister aux Spartiates, le préteur eut recours au roi de Macédoine, dont il s'étoit toujours montré le plus grand ennemi. Par-là, selon Plutarque, il ternit la gloire de trente années de sagesse ; car le joug de Sparte devoit être moins intolérable pour des Grecs que celui des Macédoniens. Cet écrivain ne laisse pas d'avouer qu'Aratus céda au temps, *qui commande à ceux qui paroissent commander.* En effet, la ligue étoit prête

Aratus appelle les Macédoniens dans le Péloponnèse.

à se dissoudre, si l'on eût pris un autre parti; tant elle haïssoit les Spartiates. Polybe le fait entendre, & son témoignage ne laisse aucun doute. Déja Cléomène s'étoit emparé de Corinthe, lorsqu'Antigone Doson, roi de Macédoine, fut appelé dans le Péloponnèse. On lui remit en gage la citadelle de Corinthe: on ne pouvoit lui en donner de plus précieux.

Ayant J. C. 223. Cléomène vaincu à Sélasie.

Quelque redoutable que fût ce nouvel ennemi, Cléomène s'empara, presque sous ses yeux, de Mégalopolis, & alla l'insulter sous les murs d'Argos. Mais réduit ensuite à défendre la Laconie, manquant de vivres & d'argent, il voulut hasarder une action décisive. La fameuse bataille de Sélasie, où il fut défait par Antigone, renversa ses projets & ses espérances. Philopémen de Mégalopolis, alors fort jeune, contribua beaucoup à la victoire, en attaquant un corps de Spartiates, contre l'avis des officiers supérieurs, & même contre l'ordre du roi. Antigone affecta d'en faire des reproches au chef de la troupe:

Action hardie de Philopémen.

celui-ci rejeta la faute sur Philopémen. *Ce jeune homme*, répliqua le roi, *s'est conduit en grand capitaine, parce qu'il a saisi l'occasion; & vous, capitaine, vous avez agi en jeune homme.* Saisir l'occasion de vaincre est ordinairement obéir au général, pourvu que le succès justifie ce qui paroît au premier coup-d'œil désobéissance.

Cléomène se retire en Egypte, se conservant pour la patrie.

Après sa défaite, Cléomène arrivé à Sparte, conseilla aux citoyens de recevoir Antigone, auquel on ne pouvoit résister. Ne voulant pas lui-même subir la loi du vainqueur, il s'embarqua pour aller en Egypte, auprès de Ptolémée Evergete, dont il espéroit du secours. Un de ses amis l'exhortoit à finir plutôt ses disgraces par une mort volontaire. Il répondit que c'étoit lâcheté de mourir par la crainte d'une fausse honte, ou par le désir d'une fausse gloire; que la mort devoit être une action, & non la suite des actions; qu'il se croyoit obligé de se réserver pour le service de la patrie; & qu'il seroit facile de mourir quand on auroit perdu toute espérance. Evergéte,

touché de sa grandeur d'ame, l'auroit secouru, si la mort ne l'en eût empêché.

Il excite les Egyptiens à la révolte.

Sous Ptolémée Philopater, nouveau roi d'Egypte, Cléomène, suspect à une cour voluptueuse, se vit bientôt sans ressources, & même gardé à vue. Alors avec treize amis qui lui restoient, il prend la résolution de finir ses jours par un coup de désespoir. Ayant trompé ses gardes, il court dans les rues d'Alexandrie, invitant les Egyptiens à la révolte. Personne ne remue.

Sa mort.

Les Spartiates se tuent les uns les autres, pour échapper au supplice. Le corps de Cléomène fut attaché à une croix, & sa mère & ses enfans massacrés. Tite-Live le nomme le premier tyran de Sparte. Peut-être mérita-t-il ce nom, plutôt que celui de réformateur.

Sparte tombe dans l'oubli.

Sparte, après la bataille de Sélasie, tomba entre les mains d'Antigone, qui la traita d'une manière plus glorieuse pour lui que la victoire : il lui permit de se gouverner selon ses lois, il n'exerça aucun acte de sévérité. On rétablit les éphores.

Les changemens faits par Cléomène ne pouvoient subsister, parce que le fond des mœurs restoit corrompu. Cette république, autrefois le rempart de la liberté des Grecs, eut des tyrans particuliers, & disparut en quelque sorte dans l'histoire des peuples célèbres. La race des Héraclides s'éteignit dans Agésipolis, successeur de Cléomène.

La ligue achéenne se soutint, au contraire, par la prudence d'Aratus. Il eut toute la confiance d'Antigone; il eut ensuite, au commencement, celle de Philippe, successeur de ce prince, & l'allié d'Annibal. Les flatteurs corrompirent bientôt Philippe. La probité d'Aratus lui étant devenue odieuse, il le fit empoisonner. *Voilà le fruit de l'amitié des rois*, dit l'illustre Grec en éprouvant l'effet du poison.

Avant J. C. 215.

Philippe, roi de Macédoine, fait empoisonner Aratus.

Les Achéens prirent les armes contre Philippe; & Philopémen donna un nouveau lustre à la république. Ce grand capitaine s'étoit formé à la guerre, non-seulement par l'étude, mais encore par les exercices du corps; béchant son

Philopémen soutient la ligue.

jar[illegible] que de rester oisif, ou de [illegible]ans le repos. Son génie [illegible]périence lui fournirent de nouveaux moyens de succès. Il changea en mieux les armes des Achéens : & comme ils aimoient un certain luxe extérieur, il imagina de l'appliquer à leur armure, afin de les rendre plus braves par un objet qui pouvoit produire un effet tout différent. Enfin, ils conservèrent l'amour de la liberté, même lorsque Rome commençoit à dominer dans le pays, comme nous le verrons ailleurs. La prise de Corinthe par Mummius annonça la ruine entière de cette liberté, qui avoit produit tant d'exemples d'héroïsme; & la Grèce devint bientôt une province romaine sous le nom d'Achaïe. Toutes les différentes histoires vont maintenant rentrer dans celle de Rome.

Prise de Corinthe par Mummius, en l'an 146 avant J. C.

» Écrasée sous le poids de ses » propres divisions & de la puissance » romaine, dit l'abbé de Mably, la » Grèce conserva une sorte d'em- » pire, mais bien honorable, sur » ses vainqueurs. Ses lumières &

La Grèce, subjuguée par les Romains, exerce sur eux l'empire des lettres.

» ſon goût pour les lettres, la phi-
» loſophie & les arts, la vengè-
» rent, pour ainſi dire, de ſa défaite,
» & ſoumirent à leur tour l'orgueil
» des Romains. Les vainqueurs de-
» vinrent les diſciples des vaincus,
» & apprirent une langue que les
» Homère, les Pindare, les Thu-
» cydide, les Xénophon, les Démoſ-
» thène, les Platon, les Euripide
» &c. avoient embellie de toutes
» les graces de leur eſprit. Des ora-
» teurs qui charmoient déja Rome,
» allèrent puiſer chez les Grecs ce
» goût fin & délicat, peut-être le
» plus rare des talens, & ces ſe-
» crets de l'art qui donnent au génie
» une nouvelle force ; ils allèrent
» en un mot ſe former au talent
» enchanteur de tout embellir. Dans
» les écoles de philoſophie, où
» les Romains les plus diſtingués
» ſe dépouilloient de leurs préjugés,
» ils apprenoient à reſpecter les
» Grecs ; ils rapportoient dans leur
» patrie leur reconnoiſſance & leur
» admiration, & Rome rendoit ſon
» joug plus léger : elle craignoit
» d'abuſer des droits de la victoire,

» & , par ſes bienfaits , diſtinguoit « la Grèce des autres provinces » qu'elle avoit ſoumiſes. Quelle » gloire pour les lettres , d'avoir » épargné au pays qui les a cultivées, » des maux dont ſes légiſlateurs , » ſes magiſtrats & ſes capitaines » n'avoient pu le garantir ! Elles » ſont vengées du mépris que leur » témoigne l'ignorance , & ſures » d'être reſpectées , quand il ſe » trouvera d'auſſi juſtes apprécia- » teurs du mérite queles Romains*.»

Il faut étudier ce qui intéreſſe l'eſprit humain.

Ces réflexions judicieuſes nous conduiſent à quelques détails ſur les arts , la littérature , la philoſophie & les ſciences. Ne pouvant approfondir des matières ſi intereſſantes tâchons d'en ſaiſir les premiers principes , & de nous en former une idée juſte. Elles ſont infiniment plus utiles que tous ces récits de guerre , de combats , d'intrigues , de petits changemens , qu'on tire de l'immenſité des choſes humaines , pour en former des bibliothèques où la raiſon ne trouve preſque aucun ali-

* Voyez les *Obſervations ſur les Grecs.*

ment ; que tous ces catalogues de noms & de dates entaſſés, dont on accable cruellement la mémoire, ſans donner à l'eſprit les notions les plus importantes. Savoir des mots n'eſt rien : ſavoir des faits indifférens eſt comme rien : ſavoir ce qui intéreſſe l'humanité, c'eſt la vraie ſcience de l'honnête homme.

RÉFLEXIONS

Sur les Arts, la Littérature & les Sciences des Grecs.

CHAPITRE PREMIER.

Les Arts de la Grèce.

§. I.

AGRICULTURE. COMMERCE. NAVIGATION.

Avantages de l'agriculture.

LES Grecs, en acquérant des lumières, connurent bientôt tous les avantages de l'agriculture, pour laquelle ils avoient montré tant d'averſion, lorſqu'ils goûtoient à peine les premiers fruits de la ſociété. C'eſt l'agriculture qui peuple, qui nourrit les états, qui procure les véritables richeſſes : c'eſt d'elle que dépend le bonheur des nations placées dans une terre fertile. L'a-

bondance des productions naturelles attire les autres biens, ou empêche d'en sentir le besoin. Les autres biens ne sont qu'un fardeau sans les fruits de la terre: on le voit dans la fable de Midas, quelquefois réalisée par de tristes expériences. Aussi des philosophes de l'antiquité, Xénophon en particulier, s'attachèrent-ils à cet objet, qu'ils auroient dû approfondir davantage. Leurs enseignemens se bornent à la pratique commune, peut-être la meilleure quand on y donne tous ses soins. Il n'est pas nécessaire de croire, sur le témoignage de Pline, qu'un grain de blé rendoit souvent cent épis en Béotie & en Egypte, pour être convaincu des ressources qu'on tire de la terre, bien cultivée. Le plus haut produit, en Sicile même, au rapport de Cicéron, étoit de dix pour un.

Prix des denrées.

Le sol de l'Attique étant mauvais, excepté pour l'olivier que les Athéniens cultivoient soigneusement, ils suppléèrent à ce défaut par leurs colonies. Byzance, selon Démosthène, leur fournissoit quatre cent

mille médimnes de blé par an. Le médimne, qu'on évalue à six boisseaux d'environ vingt livres pesant chacun, ne se vendoit que cinq drachmes. Il suit de là, & que les espèces étoient rares, & qu'on vivoit à très-bon marché. Un bœuf, du temps de Solon, se vendoit seulement cinq drachmes ; un cochon, trois drachmes, du temps de Socrate. Telle étoit la modicité du prix des choses nécessaires à la vie.

Commerce des Athéniens.

Cependant depuis l'expédition de Xerxès, Athènes s'adonnoit au commerce. La marine lui en avoit ouvert les canaux : mais il étoit fort borné. Xénophon, dans son *Traité des revenus*, exhorte les Athéniens à ne rien négliger pour le rendre florissant ; à favoriser ceux qui l'exercent, citoyens ou étrangers ; à leur faire même des avances avec les sûretés convenables, & à leur fournir des vaisseaux : il suppose (ce qui devroit être une règle de gouvernement,) que la richesse des particuliers fait la richesse de l'état : il commande sur-tout l'exploitation des mines du pays ; les matières que l'on trouve chez

chez soi, & l'industrie à les mettre en œuvre, étant le fonds de commerce le plus avantageux.

Si les richesses font le bonheur d'un état.

Je ne parle point de Corinthe, ni des colonies commerçantes, telles que Syracuse : nous savons, en général, qu'elles étoient riches & corrompues. Les modernes ont beaucoup perfectionné la théorie du commerce. On ne peut douter qu'il ne procure aux états de grandes ressources, quand il est dirigé sur de bons principes. Mais comment a-t-on dû s'imaginer que l'opulence étoit la base du bonheur des états ? comment a-t-on pu négliger les mœurs, l'éducation, les lois, & abandonner les citoyens à une funeste dépravation, pour concentrer la politique dans le cercle étroit des finances ? L'histoire fournit tant d'exemples de nations corrompues par les richesses, qui n'ont jamais été plus près de leur ruine, que lorsqu'elles sembloient disposer des trésors de l'univers ! Un sage gouvernement protégera le commerce, tâchera d'améliorer les finances, surtout en y appliquant l'économie,

mais il n'oubliera jamais que l'essentiel est d'avoir de bons citoyens.

Commerce d'Alexandrie.

Alexandrie, sous les Ptolémées, devint bientôt florissante par le commerce, jusqu'à faire oublier Tyr & Carthage. Un canal de communication, que Philadelphe fit creuser depuis Coptus à la mer Rouge, bordé d'hôtelleries pour la commodité des marchands, attira tout le commerce de l'Asie méridionale. L'Egypte, guérie de son ancienne superstition, aima la mer autant qu'elle l'avoit abhorrée. On fait monter la marine de Philadelphe à six-vingts vaisseaux d'une grandeur extraordinaire, & à quatre mille autres navires.

Canal de communication avec la mer Rouge.

Marine & navigation.

Depuis l'invasion des Perses, la marine s'étoit beaucoup perfectionnée. Les vaisseaux ou galères considérables avoient plusieurs rangs de rames, & portoient environ deux cents hommes. Je n'entreprends pas d'éclaircir ici les difficultés sur ces rangs de rames, placés obliquement, & quelquefois fort multipliés pour la parade. Je me contente seulement d'observer quelques faits

concernant la navigation. La flotte d'Alexandre, descendant l'Indus, arriva à Suse dix mois après, ayant navigué trois mois sur le fleuve & sept sur la mer de l'Inde, de Patale à Suse. Jusqu'alors les Grecs n'avoient point connu l'Océan, dont le flux & reflux devint pour eux un spectacle étrange. Dans la suite, le trajet de la côte de Malabar à la mer rouge se fit en quarante jours, selon Pline *. Alexandre & ses successeurs croyoient que le Pont-Euxin communiquoit à l'Océan. Cette ignorance doit moins nous étonner que les courses hardies des navigateurs, en un temps où l'on avoit si peu de secours parmi tant d'obstacles. Le globe étoit inconnu, & l'on manquoit de guide sur les mers.

Les Grecs en général, ces grands écrivains qui ont laissé tant de précieux monumens de poésie, d'histoire, d'éloquence, de philosophie même, ont trop négligé d'écrire sur des objets de pratique, dont la connoissance intéresse la société. Com-

* *Liv. 6. chap. 23.*

bien les modernes leur ſont ſupérieurs à cet égard ! Que de lumières n'a-t-on pas répandu depuis quelque temps ſur l'agriculture & les arts & le commerce, par des écrits d'autant plus eſtimables qu'ils ont pour but une utilité certaine !

§. II.

ARCHITECTURE. SCULPTURE. PEINTURE. MUSIQUE.

Architecture. Quand les richeſſes ont amené le goût du luxe chez un peuple induſtrieux, il ne faut qu'un génie puiſſant pour y faire briller les beaux-arts. Périclès les anima tous. Ils continuèrent pendant l'eſpace de deux ſiècles à produire des chefs-d'œuvre. L'architecture éleva ces monumens ſuperbes, dont les proportions enchantent les yeux, tandis que les maſſes égyptiennes ne pouvoient que les étonner. Les trois ordres d'architecture grecque, le Dorique, l'Ionique & le Corinthien, ſubſiſtent comme une règle immuable. L'ordre Toſcan eſt groſſier; le Compoſite, quoique

Les trois ordres grecs,

plus orné que le Corinthien, est moins parfait; les beautés gothiques ne sont que de brillans défauts. Il a fallu revenir à la noble simplicité des anciens, pour égaler ou pour surpasser leurs ouvrages. Quelles difficultés ne vainquoient-ils pas? On ignoroit encore l'usage des grues au temps de Thucydide. les plus parfaits.

De somptueux édifices sont une dépense ruineuse pour les états même, si l'on n'y procède pas avec une sage économie. Vitruve rapporte & loue une loi d'Ephèse, qui prévenoit de grands abus en ce genre. L'architecte, avant que d'entreprendre quelque ouvrage public, devoit en déclarer le prix, & engager tous ses biens. Si la dépense n'excédoit point le marché, on le récompensoit; si elle étoit plus forte d'un quart, le public payoit ce surplus; si elle montoit au-delà, c'étoit sur le compte de l'architecte. Loi d'Ephèse pour les architectes.

Avant Périclès, la sculpture n'avoit presque rien produit que d'informe. Les statues des Grecs, comme celles des Egyptiens, avoient les bras pendans collés sur le corps, les La sculpture perfectionée par Phidias.

jambes & les pieds joints l'un contre l'autre, sans geste, sans attitude & sans élégance. Phidias d'Athènes perfectionna ce bel art, parce qu'il unissoit beaucoup de connoissances à un talent supérieur. Une statue qu'il avoit faite pour être placée sur une colonne, parut hideuse; celle d'Alcamène, son concurrent, parut admirable: *Placez-les où elles doivent être*, dit Phidias. On vit alors quelle supériorité lui donnoit la science de l'optique. Sa Minerve d'or & d'ivoire, haute de vingt-six coudées, l'ayant exposé à l'ingratitude d'Athènes, il se vengea par son Jupiter Olympien, qu'il fit en Elide, & dont il avoit pris l'idée dans Homère.

Autres sculpteurs célèbres.

Miron d'Athènes, Polyclète & Lysippe de Sicione, Praxitèle, Scopas de Paros, furent aussi de très-célèbres sculpteurs. On comptoit plus

Lysippe.

de six cents ouvrages de Lysippe. Alexandre ne permettoit à aucun autre de faire sa statue, comme il ne permettoit qu'au seul Apelle de le peindre. Les deux Vénus de

Praxitèle.

Praxitèle excitoient l'admiration. Il

en donna le choix, pour le même prix, aux habitans de Cos, qui préférèrent la moins belle, parce qu'elle étoit voilée, & l'autre nue, exemple de pudeur qu'on loueroit même dans les Spartiates. Nos grands artiſtes modernes étudient la nature dans les ſtatues antiques, dont pluſieurs ont échappé aux injures du temps. Rien ne fait plus d'honneur au goût des anciens.

Peinture en Grèce.

Les miracles que Pline & d'autres auteurs racontent de la peinture grecque, ne peuvent ſe conſtater, & paroiſſent d'autant moins croyables que, de l'aveu même de Pline, les Grecs employoient ſeulement quatre couleurs, le blanc, le jaune, le rouge & le noir. Ils connoiſſoient à la vérité cette gradation imperceptible de lumières, ce clair-obſcur qui tient le milieu entre les jours & les ombres, qui fait ſortir les figures & fait paroître les enfoncemens; mais on a tout lieu de douter qu'ils en tiraſſent les mêmes effets qu'on admire de nos jours. Des fruits peints que les oiſeaux viennent becqueter, des chevaux

Merveilles plus que douteuſes.

peints qui font hennir les chevaux, tiennent peut-être de ce merveilleux dont Pline a trop chargé son ouvrage. Qu'auroit-il dit, s'il avoit vu les tableaux de Raphaël & de Rubens?

Différentes espèces de peinture.

La peinture *encaustique* consistoit à appliquer, par le moyen du feu, sur le bois ou sur l'ivoire, des cires de différentes couleurs. Le comte de Cailus en a retrouvé le secret. Les anciens ne connoissoient point la peinture à l'huile; Pline fait entendre qu'on ne commença que sous Néron à peindre sur la toile. Il assure que les grands maîtres peignoient rarement à fresque. Nous avons plusieurs morceaux de mosaïque de l'antiquité; on ne peut les admirer comme tableaux.

Peintres célèbres.

Polygnote.

Parmi les peintres célèbres, il suffit de nommer Polignote, que le conseil des Amphictyons remercia, par un décret, d'avoir peint gratuitement la guerre de Troie dans un portique d'Athènes, & qui, en vertu du même décret, devoit être défrayé par-tout où il passeroit; Apollodore, qui inventa l'usage du clair-obscur,

Apollodore.

& avant lequel, selon Pline, aucun tableau n'arrêtoit les spectateurs ; Zeuxis, qui, devenu fort riche, donnoit ses ouvrages, *parce que*, disoit-il orgueilleusement; *on ne pouvoit les payer*; Parrhasius, que Zeuxis, après avoir trompé des oiseaux par une peinture de raisins, reconnut, dit-on, pour son vainqueur, après avoir été trompé par un rideau qu'il avoit peint; Pamphile, qui le premier joignit les sciences à la peinture, & qui exigeoit de chacun de ses élèves un talent par an; Timanthe, célèbre par son tableau d'Iphigénie, où il avoit voilé la douleur inexprimable d'Agamemnon; Apelle, disciple de Pamphile & peintre d'Alexandre, qui exposoit ses ouvrages aux yeux des passans, pour profiter de leurs critiques; Protogène, rival d'Apelle, dont celui-ci faisoit l'éloge, mais en ajoutant qu'*il ne savoit pas quitter le pinceau*, c'est-à-dire, qu'il péchoit par un excès d'exactitude & de correction.

Zeuxis.

Parrhasius.

Pamphile.

Timanthe.

Apelle.

Protogène.

Les honneurs & les récompenses qu'on prodiguoit aux artistes étoient

Récompenses des artistes, portées à l'excès.

ſans doute le meilleur moyen d'aiguillonner & de perfectionner les talens. On ne peut reprocher que l'excès aux Athéniens. Plus ils ſentoient vivement le prix des beaux-arts, plus ils auroient dû ſentir la ſupériorité des vertus, des belles actions, & du mérite eſſentiel qui, au lieu d'amuſer les citoyens, les éclaire & les gouverne pour aſſurer leur bonheur. Quand les talens agréables ſont plus conſidérés que les autres, quand ils abſorbent les récompenſes dues aux ſervices, quand on épuiſe pour eux des richeſſes que réclame la patrie, quand on ſe pique de les apprécier en regardant tout le reſte avec dédain; alors les mœurs, les lois, les principes, le gouvernement, tout menace ruine.

Corruption qui en réſulte.

La ville d'Athènes l'éprouva. Tandis qu'elle s'occupoit ſérieuſement de ſtatues, de tableaux & de ſpectacles, la courtiſane Phryné, maîtreſſe de Praxitèle & de tant d'autres, eut l'effronterie de s'engager à rebâtir Thèbes, pourvu qu'une inſcription portât: *Alexandre a détruit Thèbes, & Phryné l'a ré-*

tablie. Zeuxis, couvert de pourpre & d'or, étaloit faſtueuſement ſon orgueil aux jeux olympiques. Parrhaſius ſe montroit avec inſolence, une couronne d'or ſur la tête, vers le même temps où Socrate & Phocion burent la cigue.

Importance attachée à la muſique.

Une choſe des plus remarquables dans les mœurs de l'ancienne Grèce, eſt l'importance qu'on attachoit à la muſique. Elle faiſoit en quelque ſorte partie de la conſtitution; elle tenoit aux lois mêmes. L'auſtère Sparte y donnoit ſes ſoins, comme à un objet de ſi grande conſéquence, que toute innovation en muſique étoit ſévèrement défendue. Platon ſoutient la néceſſité de cette loi, dont je n'imagine pas d'autre motif que l'extrême ſenſibilité des Grecs, & la vive impreſſion que faiſoit ſur eux l'harmonie.

Son utilité réelle.

On avoit éprouvé les avantages de cet art, ſoit pour civiliſer les peuples & adoucir les mœurs ſauvages, ſoit pour exciter le courage dans les combats, ſoit pour inſpirer l'amour de la vertu, & animer aux grandes actions par les louanges des grands

hommes; car le chant & la poëſie tendoient à ce but. En un mot, la muſique entroit eſſentiellement dans l'éducation de la jeuneſſe. Polybe, ce grave & judicieux auteur, obſerve qu'elle étoit ſi néceſſaire aux Arcadiens en particulier, qu'une de leurs villes (Cynèthe), l'ayant négligée, devint fameuſe par des excès de férocité & de barbarie, dont il y avoit ailleurs peu d'exemples. Plutarque, après les plus célèbres philoſophes, repréſente la muſique comme un admirable moyen de calmer les paſſions, de régler l'eſprit & le cœur. Mais il s'agit d'une muſique mâle, ſimple, majeſtueuſe, qui n'avoit rien de cette licencieuſe molleſſe, que Platon & Ariſtote reprochoient au théâtre de leur ſiècle. On doit appliquer leurs principes à la poëſie & à la danſe, compriſes l'une & l'autre dans l'idée générale de muſique. Les Romains laiſsèrent aux eſclaves un art ſi eſtimé des Grecs.

Muſique ancienne.

La lyre au commencement n'avoit que trois cordes. Timothée, ſous le règne de Philippe, les multiplia juſqu'à onze; on y en ajouta

d'autres par la suite. C'est un problème entre les savans, si les anciens connoissoient le *contre-point*, ou les concerts à plusieurs parties. Leur musique étoit divisée en dix-huit tons, qu'ils marquoient par des caractères particuliers. La gamme, inventée au onzième siècle par Gui d'Arezzo, a rendu l'art infiniment plus facile; & il paroît qu'en ce genre, comme en beaucoup d'autres, les modernes sont fort supérieurs aux anciens. On peut consulter l'ouvrage de M. Burette, dans les mémoires de l'academie des belles-lettres, tome V.

§. III.

ART MILITAIRE.

Art militaire.

Tous les beaux-arts, en se perfectionnant, n'empêchèrent pas les progrès de l'art militaire. C'est à la discipline des troupes, à l'habileté des généraux, qu'il faut attribuer tant de victoires des Grecs. J'entrerai encore dans quelques détails sur leur milice; car il importe d'avoir une

idée des reſſorts, qui ont produit les grands événemens, & décidé le deſtin des nations.

Citoyens ſoldats.

Les citoyens naiſſoient pour défendre la patrie, ils devoient être ſes ſoldats; & l'eſprit républicain, l'amour de la liberté & de la gloire, faiſoient naturellement des héros. Un Spartiate marchoit aux combats depuis trente ans juſqu'à ſoixante. Les jeunes gens & les vieillards gardoient la ville; ils y vivoient plus durement que les autres à l'armée. La guerre ſeule tempéroit un peu l'auſtérité de ce peuple, dont toutes les inſtitutions avoient la guerre pour fin. Lycurgue avoit trouvé le ſecret de leur en faire un plaiſir. Quant aux Athéniens, dès l'âge de dix-huit ans ils s'engageoient au ſervice de la république par un ſerment ſolemnel, & ils portoient les armes juſqu'à ſoixante ans. Des hommes qui combattent pour leurs biens, pour leurs femmes & leurs enfans, ſurtout pour leur liberté, doivent être ſupérieurs aux guerriers ordinaires; & cependant que ne font pas dans

les nations modernes la discipline & même l'honneur ?

Paye des troupes.

Quand les guerres devinrent longues, & se firent dans des pays éloignés, il fallut pourvoir à la subsistance des troupes. Périclès établit une paye pour les soldats. Le fantassin avoit quatre oboles, le cavalier une drachme, le matelot trois oboles. On a vu les Spartiates mêmes soudoyés en Asie par les Perses.

Armes des Grecs.

Les armes des Grecs étoient le casque, la cuirasse, le bouclier, l'épée, la lance & le javelot, l'arc & les flèches. Ces armes se perfectionnèrent avec le temps. Iphicrate, un des derniers généraux athéniens célèbres dans l'histoire, rendit les boucliers plus courts & plus légers, les épées & les piques plus longues; il fit faire des cuirasses de lin, trempé dans du vinaigre mêlé de sel, qui étoient, dit-on, meilleures que celles de fer: chose difficile à comprendre. Il exerçoit continuellement les troupes aux évolutions militaires, & cette partie importante acquit beaucoup de perfection.

Infanterie & cavalerie.

L'infanterie faisoit la force des

armées grecques. Ils avoient abandonné les chars, si communs autrefois & si inutiles, ou plutôt si dangereux. Leur cavalerie, très-peu nombreuse faute de chevaux, combattoit en bon ordre. On ne connoissoit ni étriers, ni selles, ni bottes, & l'on savoit s'en passer. Ce que l'histoire rapporte des Numides, est plus étonnant. Sans mords, sans brides, ils gouvernoient parfaitement leurs chevaux. Tant l'habitude & l'industrie peuvent suppléer à des secours que nous jugeons nécessaires.

Art des siéges.

Dans les guerres de Sparte contre les Messéniens, la ville d'Ithome, par sa seule position sur une montagne, avoit soutenu un siège de dix-neuf ans. L'art de la guerre étoit donc encore dans son berceau. Il fit des progrès rapides à mesure que la Grèce s'éclaira, & que les peuples réfléchirent sur leurs intérêts. Les campemens avantageux, les belles dispositions de bataille, les manœuvres savantes, les secrets de l'attaque & de la défense des places,

Machines.

ne furent plus des secrets. On employa toutes sortes de machines de

guerre, catapultes, baliſtes, tours mobiles, tortues, béliers, dont la deſcription ſe trouve par-tout. Il ne faut que lire les ſièges de Syracuſe & de Tyr, pour concevoir ce que le génie & le courage fourniſſoient de reſſources aux anciens.

Je n'ai pas beſoin de répéter que la vigueur de la diſcipline, les récompenſes & les peines, la paſſion de la gloire & la crainte de l'infamie, furent les principales cauſes qui donnèrent aux Grecs tant de ſupériorité ſur leurs ennemis. Ils ne négligeoient aucun moyen de former des hommes invincibles. Quoique les Spartiates fuſſent accoutumés dès l'enfance à braver la mort, ils portoient à la guerre des habits rouges afin que le ſang des bleſſés ne parût point. Dans tous les genres, on doit aider la nature ; & quelquefois de petites choſes en apparence produiſent de grands effets. Que ne peuvent donc pas produire les deux grands mobiles du cœur humain, l'eſpérance & la crainte, lorſque leur action eſt dirigée avec ſageſſe ?

Moyens d'exciter le courage.

CHAPITRE II.

Les Belles-Lettres.

§. I.

POÉSIE.

Avantages des Grecs pour la littérature.

UN goût délicat, une imagination vive, un génie facile & fécond, une langue riche & harmonieuse, des talens supérieurs excités par l'émulation la plus ardente : c'est ce qui a procuré aux Grecs l'avantage d'être, en fait de littérature, les maîtres & les modèles de tous les peuples éclairés.

Leur langue.

Leur langue incomparable se plioit à tout, embellissoit tout. Sous la plume d'Homère, elle réunissoit déja les graces, la force, la majesté ; elle étoit digne de Jupiter ou de Vénus. Ce qui prouve évidemment, si je ne me trompe, qu'avant Homère il y avoit eu de bons écrivains ; car les langues se forment avec lenteur, & ne peuvent se perfectionner que par les travaux littéraires.

La poésie a devancé presque toujours les autres genres de littérature; sans doute parce qu'elle est le fruit de l'imagination & du sentiment, & qu'on exerce ces deux facultés avant la raison. Une espèce d'instinct porte les hommes sensibles à chanter leurs plaisirs, leur bonheur, les dieux qu'ils adorent, les héros qu'ils admirent, les faits qu'ils veulent graver dans la mémoire; & leur apprend à se servir de la mesure ou de la rime, pour rendre leurs idées avec plus d'énergie & plus d'agrément. Aussi trouve-t-on des vers chez les sauvages. La vivacité des passions a contribué aux progrès de ce bel art; mais l'intérêt de l'humanité en a été souvent l'objet. Le but de l'Iliade est d'étouffer parmi les Grecs une fatale discorde, & d'exciter en eux l'héroïsme, par le spectacle des exploits de leurs ancêtres Si les vertus pacifiques avoient été mieux connues, si Homère en avoit senti les avantages, il les eût vraisemblablement célébrées. Origine & objets de la poésie.

Ses poëmes sont la source de l'art dramatique, inventé du temps de Tragédie.

Solon. En représentant sur le théâtre, des actions qui plaisoient à la lecture, on augmenta le plaisir & l'utilité. Eschyle, le vrai fondateur de la tragédie, (les farces de Thespis ne méritoient pas ce nom,) employa la pitié & la terreur pour ébranler le cœur humain. Il vivoit du temps de l'invasion de Xerxès, & ses pièces inspiroient la haine de la tyrannie. Sophocle parut avant la mort d'Eschyle, lui disputa le prix, l'emporta, rendit la tragédie plus intéressante, par la régularité du plan & par la noblesse du style. Euripide, son rival, y ajouta cette philosophie, qui met la morale en action pour faire aimer la vertu.

Son utilité.

Il est difficile de croire que le but de ces poëtes ait été principalement de guérir les passions par la force du pathétique. Mais il est certain qu'en cherchant les suffrages des spectateurs, ils leur donnoient d'excellentes leçons de sagesse, & que le théâtre ne retentissoit point de maximes propres à corrompre les mœurs. Combien les représentations théâtrales ne seroient-elles pas utiles,

si le charme du plaisir n'y servoit que de véhicule aux sentimens nobles & vertueux?

La comédie sur-tout, en exerçant le ridicule contre le vice, pourroit être une des meilleures écoles pour la société. On ne conçoit pas comment les Athéniens, après avoir goûté la morale de leurs poëtes tragiques, étoient capables d'applaudir aux bouffonneries indécentes d'un Aristophane. Ils faisoient presque un crime à Euripide d'avoir mis dans la bouche d'Hyppolite ces paroles: *Ma langue a prononcé le serment, mais mon cœur n'y a point consenti;* quoique le serment dont il s'agissoit parût contraire au devoir. Et dans le même temps ils souffroient qu'on jouât les dieux, le gouvernement, les magistrats, les Socrates, dans des piéces qui révoltoient également la réligion & l'honnêteté publique. L'*ancienne* comédie n'eut aucun frein; elle immola tout à la satire; & ce que nous avons encore d'Aristophane fait à cet égard, la honte d'Athènes. La comédie *moyenne*, néesous les trente tyrans,

Comédie ancienne, moyenne & nouvelle.

Licence accordée à Aristophane.

déguisa seulement les noms, & outragea les personnes : elle aigrissa plutôt qu'elle n'amortit la malignité du peuple. Enfin, Alexandre réprima cette audacieuse licence.

Vraie comédie.

La *nouvelle* comédie peignit les mœurs sans blesser les citoyens ; elle présenta un miroir, suivant l'expression de Boileau, où chacun pouvoit reconnoître son image, rire de ses propres travers, & apprendre agréablement à se corriger. Ménandre brilla dans cette immense carrière. Nous avons perdu ses ouvrages, qu'on ne sauroit trop regretter, puisqu'ils ont formé le goût de Térence, son imitateur, qui empruntoit de lui presque tout le fond de ses pièces.

Les modernes, supérieurs dans l'art dramatique.

Il faut être, comme madame Dacier, bien idolâtre de l'antiquité, pour ne pas convenir que nos grands poëtes sont beaucoup au-dessus des Grecs dans l'art dramatique. En reconnoissant que ceux-ci ont été nos maîtres, ne nous aveuglons point jusqu'à encenser leurs défauts, aux dépens de la justice due à leurs émules. La prodigieuse fécondité

des anciens prouveroit seule qu'ils n'étoient que médiocrement délicats dans la conduite & la composition de leurs pièces. On en comptoit environ cent trente de Sophocle.

Fureur des Athéniens pour le théâtre.

La fureur des Athéniens pour les spectacles; les prix qu'ils adjugeoient aux poëtes, l'honneur d'être préféré publiquement à ceux qui couroient la même carrière, tout accéléra les progrès d'un art si intéressant. Il nous a fallu des siècles pour substituer le bon goût aux farces grossières de nos aïeux; Athènes au contraire eut bientôt son Sophocle & son Euripide. Ce peuple frivole fit, en quelque sorte, du théâtre une affaire d'état. On pourroit s'en louer, si l'avantage des mœurs en avoit toujours été l'objet; mais Aristophane & ses semblables étoient autorisés à répandre le poison dans la république. Quelle idée doit-on avoir d'un état où des bouffons ont le droit d'insulter à la vertu même, & le pouvoir de soulever contre elle les cioyens?

Autres genres de poésie.

Tous les autres genres de poëme, l'ode, l'élégie, la poésie pastorale,

l'épigramme, nous ſont venus de la Grèce. Les Romains les ont perfectionnés. Il eſt dans l'ordre de la nature, que le génie profite des anciens modèles, en obſerve les défauts, & en imite les beautés avec plus de goût.

§. II.

HISTOIRE.

L'hiſtoire très-ancienne chez les Grecs.

Une des principales obligations que nous avons aux Grecs, eſt de nous avoir fait connoître l'hiſtoire. Des amas confus de faits ſans ordre, de traditions ſouvent abſurdes, ſouvent altérées, qui tenoient lieu d'annales à preſque toutes les nations n'ont ſervi qu'à perpétuer leur ignorance, juſqu'à ce que l'art d'écrire étant devenu commun, des auteurs plus ou moins judicieux ont recueilli, examiné, mis en ordre les matériaux hiſtoriques, pour en faire un corps d'inſtructions intéreſſantes. Quelques fables qui aient dû ſe gliſſer dans les ouvrages de cette eſpèce, quand ils embraſſoient des antiquités dont

dont les monumens n'exiſtoient point, on y trouve des vérités précieuſes; & ce qui n'eſt peut-être pas moins précieux, on y apprend par les fables mêmes, à ſuſpendre ſon jugement, à former des doutes néceſſaires pour découvrir la vérité. Les erreurs des anciens, après avoir trompé long-temps une foule d'eſprits crédules, ont fait naître les règles de critique, par leſquelles nous devons nous garantir de l'erreur.

Hérodote d'Halicarnaſſe, ville de Carie, eſt regardé comme le père de l'hiſtoire. Il naquit peu d'années avant l'expédition de Xerxès dans la Grèce. Son ouvrage commence à Cyrus, & finit au combat naval de Mycale. Ses digreſſions ſur les Egyptiens & ſur d'autres peuples ſont en partie fabuleuſes, parce qu'elles ſont pleines des traditions de leurs prêtres; & il n'eſt pas même toujours croyable ſur les circonſtances des événemens de ſon ſiècle. Il aimoit trop le merveilleux pour bien diſcerner le vrai. On le voit débiter, avec un air de Hérodote.

candeur, de ces fictions brillantes qui ont attiré à la Grèce le reproche de fauſſeté (*Græcia mendax*). S'il ne les aſſure pas toujours, il paroît les croire. Comparé cependant à nos anciens auteurs de chroniques, non-ſeulement pour la forme, mais encore pour le fond, il mérite les plus grands éloges *.

Son exemple anime Thucydide.

Cet hiſtorien vouloit plaire aux Grecs ; il flatta leur vanité crédule. La lecture qu'il fit de ſon ouvrage aux jeux olympiques, & enſuite dans une des plus grandes fêtes d'Athènes, lui attira des applaudiſſemens univerſels. Thucydide encore jeune en fut témoin. Tranſporté lui-même d'une ſorte d'enthouſiaſme, il verſa des larmes comme à une tragédie. L'auteur, qui s'apperçut de cette marque de ſenſibilité, exhorta le père du jeune homme à le cultiver avec tout le ſoin poſſible. Un exemple ſuffit quelquefois pour exciter le talent & pour le fixer à ſon objet ; un exemple peut faire un grand homme.

* Voyez *Tome I*, *page* 318 de cet ouvrage.

Thucydide se livra donc à l'étude. Il servit dans la guerre du Péloponnèse : & toujours occupé du projet d'en écrire l'histoire, il examina tout, il rassembla des matériaux, il fit des mémoires exacts. Un exil de vingt ans lui procura le loisir de travailler. De retour dans sa patrie, après l'expulsion des trente tyrans, il mit la dernière main à ce bel ouvrage, qui contient les vingt & une premières années de la guerre. La gravité du style & la sagesse des réflexions font assez connoître que l'auteur cherchoit moins à plaire qu'à instruire. Thucydide.

Denys d'Halicarnasse, qu'on vante comme un bon historien & un bon critique, en faisant le parallèle d'Hérodote & de Thucydide, met le premier au-dessus de l'autre, pour des raisons que je ne crois dignes ni d'un critique, ni d'un historien. Il blâme le dernier sur le choix de son sujet, sur la tristesse des spectacles qu'il offre au lecteur, sur le manque d'épisodes & de digressions, sur la sévérité avec laquelle il relève les fautes d'autrui, &c. Mauvaise critique de Denys d'Halicarnasse.

Des critiques sévères blâmeroient plutôt Thucydide & Hérodote, d'avoir mis dans l'histoire tant de harangues, qui l'embellissent quelquefois aux dépens de l'exacte vérité.

Xénophon & Ctésias.

Xénophon & Ctésias étoient contemporains de Thucydide, mais plus jeunes. Je les ai déja fait connoître. Le premier, outre la Cyropédie & l'expédition des Dix-mille, a continué l'histoire grecque depuis le retour d'Alcibiade en Attique. Pour un philosophe, disciple de Socrate, il paroît souvent trop crédule, mais il respecte infiniment la religion.

Polybe.

Polybe de Mégalopolis, élève de Philopémen, ami du grand Scipion, mérite la préférence sur tous les historiens grecs, & sur la plupart des latins. Son *Histoire universelle* renfermoit tous les événemens depuis les premières années de la seconde guerre punique, jusqu'à la conquête de Macédoine; il n'en reste que les 5 premiers livres avec des fragmens. Denys d'Halicarnasse dit que la lecture de Polybe est insoutenable, parce qu'il ne sait pas arranger les

mots. Ce critique étoit amoureux de belles phraſes, & préféroit certainement les mots aux choſes. Brutus jugeoit mieux : il étudioit encore Polybe la veille de la bataille de Pharſale.

Les *Antiquités Romaines* de Denys d'Halicarnaſſe, écrites ſous le règne d'Auguſte, ſont un ouvrage fort vanté, qui contient beaucoup de détails intéreſſans ſur les mœurs & les coutumes de l'ancienne Rome; mais où la critique découvre les préjugés d'un Grec ſuperſtitieux, appliqué à donner une origine grecque aux choſes remarquables. Ses onze premiers livres, que le temps a épargnés, ne conduiſent qu'à l'an de Rome 312. Les neuf derniers ſont perdus. Denys d'Halicarnaſſe.

Diodore de Sicile, copiſte de Cteſias & fort décrié, comme nous l'avons vu ailleurs, vivoit du temps de Céſar & d'Auguſte. Sa *Bibliothèque hiſtorique* remonte aux ſiècles fabuleux, même à l'origine du monde, & finit à la guerre des Gaules. Il n'en reſte que quinze livres. Cet auteur, qui avoit voyagé pour s'inſ- Diodore de Sicile.

truire, ressemble trop à ces voyageurs sans philosophie, dont la crédulité ou les mensonges ont rempli l'histoire d'incertitudes.

Plutarque. Il n'y a aucun historien grec plus utile que Plutarque, contemporain de Nerva; parce qu'il fait connoître les hommes, sur-tout les hommes célèbres, & que la saine morale est l'ame de ses écrits. Il s'est trompé quelquefois, mais il instruit & intéresse presque toujours.

§. III.

ELOQUENCE.

Eloquence à Athènes. Avant Périclès, Athènes avoit eu des harangueurs; car la tribune aux harangues étoit un théâtre ouvert au zèle & à l'ambition. C'est pourtant à Périclès qu'on attribue l'origine de la véritable éloquence, qui réunit l'art de convaincre par la raison, au talent de persuader par le sentiment. Elle ne pouvoit manquer de fleurir dans une ville, où les honneurs & la fortune étoient le fruit des suffrages populaires;

où elle donnoit un empire sur les délibérations, sur la république même ; où l'homme le plus éloquent devenoit aussi le plus puissant.

Ne soyons pas étonnés que Démosthène, excité par un tel motif, ait fait de si grands efforts pour exceller dans cette carrière. La foiblesse de sa voix & un défaut de langue lui attirèrent des huées, la première fois qu'il harangua. Un comédien, à qui il témoignoit son désespoir, le consola en disant que le remède étoit facile. Il lui fit réciter quelques vers ; il les répéta ensuite avec tant de force & de grace, que Démosthène les trouva tout différens. Cette expérience apprit au jeune orateur, que le succès dépendoit en grande partie de l'action. Il se bâtit un souterrain pour s'exercer des mois entiers, sans distraction & sans relâche. Tantôt il alloit déclamer au bord de la mer pour s'accoutumer au bruit ; tantôt il déclamoit en marchant, en grimpant, avec de petits cailloux dans la bouche, pour se délier la langue. De quoi n'est pas capable l'amour

Démosthène. Ses travaux.

du travail & le desir du succès ! Démosthène força la nature, & régna par son éloquence. Eschine étoit foible devant lui ; Démade ni Phocion même ne purent lui tenir tête. Ce foudre écrasoit tout : Philippe le redoutoit plus que les flottes & les armées d'Athènes.

Isocrate, orateur médiocre.

On attribue la corruption de l'éloquence à Démétrius de Phalère, qui préféra un style fleuri à la véhémence & à la vigueur de ses devanciers. Je ne sais si le fameux Isocrate ne devroit pas être regardé plutôt comme le modèle de ce mauvais goût. Cicéron l'appelle quelque part un grand orateur ; mais il dit ailleurs que son genre d'éloquence, plus propre à l'appareil qu'à l'action, a été banni du barreau & relégué dans les gymnases *. Isocrate en effet ne brille que par une élégance froide. Il ne remue point ; il differte. Comme les talens extérieurs lui manquoient, il se borna au travail de la composition, & au métier de rhéteur qui lui valut de

* *Orat.* 41.

groſſes ſommes. On dit que Démoſthène prit des leçons d'un autre, parce qu'il n'étoit pas aſſez riche pour payer les ſiennes.

Dès que l'art oratoire fut en crédit, il s'éleva des maîtres pour l'enſeigner. Les ſophiſtes en général s'érigèrent en rhéteurs. Leurs préceptes & leurs exemples doivent être contagieux. Au lieu de ſuivre les principes de la vérité & de la nature, ils apprenoient à dénaturer tous les objets, à changer le petit en grand, à donner au faux les couleurs du vrai, à ſoutenir indifféremment le pour & le contre, à éblouir enfin par des preſtiges, dont l'impreſſion ne pouvoit être durable. Il falloit un philoſophe tel qu'Ariſtote, ou un orateur tel que Cicéron, pour donner une bonne rhétorique. Encore n'y a-t-il que l'étude des grands modèles, que l'exercice fréquent, & par-deſſus tout le talent & le génie, qui puiſſent faire les vrais orateurs. On doit étudier l'éloquence dans les Philippiques & d'autres chefs-d'œuvre

Sophiſtes rhéteurs.

ſemblables. De bonnes règles dirigent le goût : de bons modèles l'animent & le forment.

CHAPITRE III.

Les Sciences.

§. I.

PHILOSOPHIE.

QUAND les esprits sont en mouvement, & que la curiosité, l'émulation, ou d'autres motifs, les portent à l'étude, tous ne peuvent suivre la même carrière; & si les belles-lettres ont un attrait invincible pour les uns, les sciences ne sont pas moins propres à charmer les autres. La passion de savoir & l'amour de la vérité se développent au milieu même des Muses. Dès que les plaisirs de la raison commencent à être connus, ceux de l'imagination s'émoussent pour les esprits sérieux & actifs, qui préfèrent le solide à l'agréable, ou plutôt qui trouvent l'agrément dans le vrai. L'homme, la société & la nature, leur offrent une matière im-

Comment les esprits se tournent aux sciences.

menſe de réflexions & de recherches. Ils embraſſent la philoſophie, parce qu'ils ne trouvent point ailleurs de quoi ſatisfaire leurs penchans.

Objet des premiers philoſophes.

Les premiers philoſophes furent des ſages, principalement appliqués à l'étude & à la pratique des devoirs. Ils méditoient ſur ce qui peut aſſurer le bonheur des particuliers & celui des états ; ils rapportoient à ce but les plus profondes contemplations ; ils ne connoiſſoient ni les vaines ſubtilités, ni les diſputes de mots, ni l'eſprit de ſyſtême & de ſecte, qui produiſirent tant d'erreurs & d'extravagances, lorſqu'on ſortit de la ſphère des choſes ſenſibles pour créer des cauſes intellectuelles, & qu'on ſacrifia l'amour du vrai au deſir de faire triompher l'opinion. On ſe perdit dans les hypothèſes ſur l'origine du monde, ſur la cauſe première, ſur le ſouverain bien, &c. &c. La ſageſſe s'évapora en rêveries & en ſophiſmes. Ce qu'une bonne femme dit à Thalès de Milet, en le voyant tomber lorſqu'il contemploit les aſtres, pouvoit fort bien s'appliquer à la plupart

des anciens philosophes : *Comment connoîtriez vous le ciel, puisque vous ne voyez pas à vos pieds ?* Du moins auroient-ils dû préférer l'utile aux chimères.

La philosophie grecque se divise en deux branches, la secte ionique & la secte italique ; l'une & l'autre subdivisée en plusieurs sectes. Thalès, contemporain de Solon, fut le chef de la première, & Pythagore le chef de la seconde. Je ne parlerai qu'historiquement & en peu de mots des plus célèbres philosophes, me bornant à ce qui intéresse davantage l'esprit humain. Sectes ionique & italique.

Pythagore mérite sur-tout d'être connu, parce qu'il travailla efficacement sur les mœurs. Ce n'est point du temps de Numa, comme plusieurs l'ont supposé ; mais du temps de Tarquin le Superbe, vers l'an 540 avant notre ère, que ce grand homme fit tant d'honneur à la Grèce & tant de bien à l'Italie. On le croit natif de Samos. Ayant entendu les raisonnemens d'un philosophe sur l'immortalité de l'ame, il se dévoua par une sorte d'enthousiasme à la Pythagore, réformateur des mœurs.

philoſophie. Il alla puiſer des connoiſſances en Egypte, en Phénicie, en Chaldée, & vraiſemblablement juſqu'à l'Inde. Géomètre, aſtronome, il regarda la ſageſſe comme la première des ſciences; il ſe crut né pour lui faire des proſélytes.

Ses travaux en Italie.

Après avoir enſeigné dans la Grèce, il paſſa dans cette partie de l'Italie, appelée *la grande Grèce*, à cauſe des colonies qui l'avoient peuplée. Crotone, Métaponte, Tarente, furent ſon ſéjour ordinaire. On l'y vit, non pas ſe renfermer dans l'ombre d'un cabinet ou d'une école, mais prêcher en quelque ſorte la vertu, & réformer les mœurs publiques. Crotone, ville corrompue, changea de face; les femmes même ſe dépouillèrent de leurs parures; la débauche ceſſa, & la ſainteté du mariage fut inviolablement reſpectée. Pluſieurs villes d'Italie ſuivirent de même les leçons du philoſophe, & ſe gouvernèrent par ſes conſeils. Une de ſes maximes étoit qu'il ne falloit faire la guerre qu'à cinq choſes, aux maladies du corps, à l'ignorance de l'eſprit,

A quoi il vouloit qu'on fît la guerre.

aux passions du cœur, aux séditions des villes & à la discorde des familles.

Il vivoit en communauté avec ses disciples. Il leur faisoit subir une espèce de noviciat, qui duroit au moins deux ans & quelquefois cinq, & pendant lequel ils devoient s'instruire en silence, sans pouvoir demander la raison des enseignemens. Pythagore les supposoit trop peu capables de raisonner, avant d'être imbus de bons principes. Il employoit la géométrie à leur former l'esprit; en quoi on ne peut reconnoître un charlatan ou un imposteur. Ses paroles étoient reçues comme des oracles. *Le maître l'a dit;* ce mot fermoit la bouche à ses disciples. Commandoit-il une soumission aveugle, ou dissipoit-il les doutes par la persuasion? Le vrai philosophe ne peut s'ériger en tyran de l'esprit humain, & il n'est guère probable qu'un géomètre exigeât qu'on le crût sur sa parole. Manière dont il formoit ses disciples.

Sa doctrine sur la divinité étoit admirable. Il enseignoit un seul Sa doctrine sur la divinité.

Dieu, auteur de toutes choſes, eſprit infini, tout-puiſſant, impaſſible, qui ne tombe point ſous les ſens, qui n'eſt apperçu que par l'intelligence. Il vouloit que toutes les actions & toutes les études tendiſſent à nous rendre ſemblables à Dieu, par l'acquiſition de la vérité; il ajoutoit que, pour acquérir la vérité, il faut la chercher avec une ame pure, maîtreſſe des paſſions. On lui attribue, peut-être ſans fondement, l'opinion des Stoïciens, que Dieu eſt l'ame de l'univers, de laquelle ſont tirées les ames humaines, comme des parties de leur tout. Mais du moins il ne paroît pas qu'il l'entendît dans le ſens des matérialiſtes.

Métempſycoſe.

La métempſycoſe étoit un point fondamental de ſa doctrine : en conſéquence, il défendoit de tuer & de manger les animaux. La récompenſe des bons & la punition des méchans tiennent à cette idée, répandue en Egypte & en Aſie. C'étoit, à certains égards, une erreur utile, pour ceux que la ré-

vélation n'éclairoit pas sur la vie future.

On a débité sur Pythagore des miracles & des contes absurdes, parce qu'il passoit pour un homme divin. On lui prête des impostures aussi contraires à la vraisemblance. Une preuve de sa sagesse, au milieu des ténèbres de l'idolâtrie, ce sont les lois de Zaleucus & de Charondas, ses disciples, dont Diodore nous a conservé quelques morceaux précieux. Le premier fut le législateur des Sybarites, célèbres auparavant par leur mollesse; le second, des Locriens d'Italie. Le préambule des lois de Zaleucus roule sur l'existence de la divinité, à qui l'on doit attribuer tous les biens dont nous jouissons, qui dédaigne les offrandes & les sacrifices des pervers, qu'il faut honorer par la pureté des mœurs & par l'exercice des vertus. Une législation bâtie sur ce fondement est d'autant plus respectable, qu'elle inspire l'amour des devoirs, en les imposant. Ses disciples législateurs.

Thalès, chef de la secte ionique, avoit dit que l'eau étoit le principe Thalès & Anaxagore.

de toutes choſes, & que Dieu, intelligence qu'il ſuppoſoit n'être que l'ame de la matière, avoit tout formé de l'eau. Anaxagore, un ſiècle après, enſeigna que l'arrangement de l'univers doit être attribué à la puiſſance & à la ſageſſe d'un eſprit infini. Il croyoit la matière éternelle, & ſes ſucceſſeurs ont eu la même opinion. C'étoit néanmoins le plus grand pas que pût faire la philoſophie, de s'élever à la connoiſſance d'un eſprit ſuprême, dont la ſageſſe avoit arrangé le monde. Anaxagore ne parut qu'un impie aux yeux des Athéniens, parce qu'il définiſſoit le ſoleil une matière enflammée; & il auroit ſubi le ſupplice, ſi Périclès ne l'avoit fait ſortir d'une ville trop ſuperſtitieuſe. Tels ſont les jugemens de l'ignorance, excitée par un zèle aveugle de religion : elle dèshonore la religion en s'imaginant la défendre. On demandoit à ce philoſophe, s'il vouloit qu'on le tranſportât après ſa mort à Clazomène, ſa patrie : *à quoi bon?* répondit-il; *le chemin aux enfers n'eſt pas*

Anaxagore perſécuté.

plus long d'un lieu que d'un autre.

Socrate, disciple d'Anaxagore, rapporta tout à la vertu, se moqua de la vanité des sophistes, enseigna que la véritable science étoit de se connoître soi-même, pour devenir meilleur ; consacra la philosophie au bien public, dont elle ne devroit jamais être séparée ; & but la ciguë comme un impie, pour récompense de sa piété & de ses services. Socrate.

Platon, disciple de Socrate qui n'avoit rien écrit, écrivit en style éloquent de très-belles choses sur la divinité, sur l'ame, sur les lois, sur les devoirs ; mais il y méla beaucoup d'idées creuses, d'où naquirent une infinité de chimères. L'imagination le dominoit, & un philosophe ne doit écouter que la raison. Il créa un monde intellectuel, où les génies, les nombres, les rapports fantastiques, forment un véritable chaos. Pythagore avoit employé les nombres, probablement comme des signes : Platon les employa comme des raisons, & la nature disparut dans ses systê- Platon. Abus des nombres.

mes. On ne la trouve ni dans ſa métaphyſique, ni dans ſa phyſique, ni même dans ſa morale, encore moins dans ſa politique, dont les principes ne peuvent ſe réaliſer. Cependant il eſt ſouvent ſi admirable, que ſes défauts mêmes ſont ſéduiſans. *J'aimerois mieux me tromper avec Platon*, dit Cicéron, *que de penſer vrai avec les autres philoſophes* *. Maxime étrange, qui fait voir combien les meilleurs eſprits ſont quelquefois dupes des préjugés.

Ariſtote. Ariſtote, de Stagire en Macédoine, le plus célèbre diſciple de Platon, s'éloigna beaucoup de ſes ſentimens, & fonda la ſecte des péripatéticiens. Lorſqu'Alexandre, ſon élève, partit pour la conquête de l'Aſie, il vint enſeigner à Athènes. Il y donnoit ſes leçons dans le Lycée, lieu agréable comme l'académie. Un prêtre de Cérès l'ayant accuſé d'impiété ſans aucune preuve, il ſe retira, *pour empêcher*, dit-il, *les Athéniens de commettre un ſecond crime contre la philoſophie.*

* *Tuſcul.* 1.

Sa doctrine sur la divinité est équivoque. Tantôt il veut que le monde soit dieu ; tantôt il admet un Dieu au-dessus du monde. Les ténèbres, qu'il a répandues sur presque toutes les matières qu'il traite, ont été beaucoup augmentées par l'ignorance des péripatéticiens modernes. Mais il a laissé des monumens précieux, soit en matière de politique & d'histoire naturelle, soit en matière de littérature, où l'on admire encore l'étendue de sa science & la sagacité de son génie. Alexandre, non content de l'honorer, lui avoit fourni pour l'histoire des animaux, tous les secours que pouvoit souhaiter un philosophe. Huit cents talens furent destinés à cet objet, plus utile sans doute au genre humain que les entreprises ambitieuses du conquérant.

L'*académie* *, ou l'école de Platon, se dégoûta bientôt de cette Arcésilas & Carnéade.

* Ce nom vient du lieu où Platon tenoit son école, & qui avoit appartenu à un nommé Académus, lieu planté d'arbres & orné de monumens.

philoſophie dogmatique, dont les opinions haſardées ne pouvoient convaincre les bons raiſonneurs. On ſe rapprocha de la méthode de Socrate, qui n'affirmoit rien de douteux. Arcéſilas, fondateur de la *moyenne académie*, paſſa d'un extrême à l'autre. Il parut douter de tout; il ſuſpendit ſon jugement ſur tout, comme s'il n'y avoit point de vérités dans le monde. La *nouvelle académie*, fondée par Carnéade, ſuivit un ſyſtême moins outré en apparence, & qui revenoit preſque au même. Elle reconnut qu'il y avoit des vérités, mais ſi obſcures & mélées de tant d'erreurs, qu'on ne pouvoit les diſcerner avec certitude. Ainſi elle permettoit de ſe déterminer à l'action par la vraiſemblance, pourvu qu'on n'affirmât rien abſolument. Cette philoſophie du moins étoit modeſte. Combien n'auroit-elle pas prévenu d'erreurs & de diſputes, ſi elle n'avoit pas étendu le doute juſqu'aux principes les mieux établis par la raiſon & le ſentiment?

Antiſthéne, chef des Cyniques.

Tandis que Platon diſcouroit avec moins de ſolidité que de pompe,

Antisthène, autre disciple de Socrate, fonda la secte des cyniques, si fameuse par ses maximes austères & par l'audace de ses partisans. Un manteau, une besace, un bâton, pour toutes richesses, sembloient leur donner le droit de censurer le genre humain. Antisthène fit consister le bonheur uniquement dans la vertu. On lui demandoit à quoi lui servoit la philosophie? *A bien vivre avec moi*, répondit-il. Un prêtre qui l'initioit aux mystères d'Orphée lui vantant le bonheur de l'autre vie, il lui dit brusquement: *pourquoi ne meurs-tu donc pas?* C'étoit un misanthrope chagrin, plus propre à faire haïr la vertu par sa dureté, qu'à l'inspirer par ses exemples.

Diogène, son disciple.

Le fameux Diogène de Sinope, banni pour crime de fausse monnoie, voulut être son disciple. Antisthène le rebuta, le menaça même de son bâton. *Frappe*, lui dit le prosélyte enthousiaste, *tu ne trouveras point de bâton assez dur, pour m'éloigner de toi tant que tu parleras.* Diogène prit la besace, vécut dans un ton-

neau, se passant de tout, déclarant la guerre aux vices, n'épargnant pas les personnes, & foulant aux pieds toute bienséance. On lui répondoit à coups de pierre; on lui jetoit des os comme à un chien; il n'en étoit que plus hardi & plus effronté. *Je foule aux pieds le faste de Platon*, disoit-il un jour; Platon répliqua : *oui, mais par un autre faste.* Une telle philosophie n'étoit au fond qu'une insulte à l'humanité. On cite plusieurs maximes de Diogène. Celle-ci me paroît la plus remarquable : *Aie les bons pour amis, afin qu'ils t'encouragent à faire le bien; & les méchans pour ennemis, afin qu'ils t'empêchent de faire le mal.* Phocion est compté parmi ses disciples; mais ce grand homme fut être modéré dans la sagesse.

Cratès & Hipparchia.

Cratès, autre cynique, vendit son riche patrimoine, en jeta l'argent dans la mer, & s'écria : *Je suis libre.* Il étoit difforme : Hipparchia, sœur d'un orateur athénien, voulut néanmoins l'épouser, malgré toute sa famille : elle prit le bâton & la besace, pour se rendre digne de ce bonheur.

bonheur. Le cynisme ne pouvoit manquer de faire des fanatiques, ni de dégénérer bientôt en licence, comme tout système qui outre la vertu, les principes & les devoirs.

Zénon & les stoïciens.

Zénon, né à Citium dans l'île de Chypre, fut le disciple de Cratès, & le fondateur de la secte des stoïciens, ainsi nommés d'un portique, (Stoa) où il établit son école. Il exerçoit auparavant le commerce. Un naufrage, dont il se félicita toujours, lui procura l'occasion d'embrasser la philosophie à Athènes. Il prit le fond de la morale cynique, en la dépouillant de ces dehors indécens qui la décrioient. Les stoïciens confondirent la divinité avec le monde matériel, dont elle étoit, selon eux, l'ame répandue par-tout. Pour se tirer des objections contre la providence, ils disoient que la nature a fait ce qu'elle pouvoit faire de mieux, avec les élémens qui existoient. C'est en partie le système de l'optimisme : ils y joignoient la fatalité, qu'on n'accordera jamais avec le dogme de la providence.

Leur système sur dieu.

Sur la vertu

Ils soutenoient que la vertu est le souverain bien, qu'elle rend heureux dans tous les maux, & même que les souffrances ne sont point un mal; en un mot, que vivre selon la droite raison fait essentiellement le bonheur.

Le sage des Stoïciens.

Leur sage étoit un homme parfait, sans passions, insensible même à la pitié qui trouble l'ame, & cependant dévoué à tous les devoirs de l'humanité. Les péripatéticiens, moins enthousiastes, voyant l'homme composé de corps & d'ame, daignoient compter pour quelque chose la douleur & le plaisir physiques. L'enthousiasme des stoïciens s'élevoit au-dessus de la nature.

Jugement sur le stoïcisme.

» Si je pouvois un moment, dit » Montesquieu, cesser de penser que » je suis chrétien, je ne pourrois » m'empêcher de mettre la destruc- » tion de la secte de Zénon au » nombre des malheurs du genre » humain. Elle n'outroit que les » choses où il y a de la grandeur, » le mépris des plaisirs & de la » douleur. Elle seule savoit faire » les citoyens; elle seule faisoit les

» grands hommes *. « Plutarque observe judicieusement qu'elle avoit quelque chose de dangereux pour un caractère ardent, porté aux excès; mais que sur un naturel doux & grave, elle opéroit des prodiges**. *Une partie de la science*, selon Zénon, *consiste à ignorer ce qui ne doit pas être su.* Cette maxime suffiroit pour son éloge. Cléanthe, Chrysippe, Panétius, Epictète, ont moins illustré le stoïcisme, que ne l'ont fait les vertus d'un Caton, d'un Antonin & d'un Marc-Aurèle.

Démocrite.

Une secte bien différente, qu'Epicure rendit célèbre, existoit depuis long-temps sans faire du bruit. Elle avoit pour fondateur Démocrite, de la ville d'Abdère en Thrace, mort en 361 avant Jésus-Christ. Ce philosophe avoit appris de Leucippe la doctrine du vide & des atomes. Les connoissances qu'il acquit dans ses longs voyages, & ses profondes méditations sur la nature, le rendirent un des plus

* Esprit des Lois, *liv.* 24.

** *In Cleomen.*

savans hommes du monde. Les Abdéritains le voyant rire de tout, (car la vie humaine étoit pour lui une comédie perpétuelle,) appelèrent Hippocrate pour le guérir de sa prétendue folie. Le médecin ne s'y trompa point, & leur apprit que les plus fous étoient ceux qui se croyoient les plus sains & les plus sages. Il ne nous reste aucun ouvrage de Démocrite.

Epicure & ses disciples.

Epicure, né dans l'Attique, vers l'an 342 avant notre ère, mit en vogue la doctrine de ce philosophe. Il enseigna que le monde avoit été formé par le concours fortuit des atomes dans le vide, que les dieux ne se méloient point des événemens naturels, ni des choses humaines, & que l'ame périssoit avec le corps.

Ce qu'il entendoit par la volupté.

Il fit consister le souverain bien ou le bonheur dans la volupté; mais il l'entendoit des plaisirs honnêtes, que procure la vertu & qui suppose la tempérance. Sa vie est une preuve de ses sentimens à cet égard; puisque, dans son jardin délicieux, on ne mangeoit que des légumes, & l'on ne buvoit que de l'eau. Il

fréquentoit les temples, soit par soumission aux lois & aux coutumes du pays, soit pour se mettre à couvert de l'accusation d'impiété. Il aimoit le bien public; il faisoit entrer dans son système de bonheur les devoirs de citoyen, l'étude, le travail, tout ce qui convient à la nature de l'homme; il recommandoit l'obéissance : il disoit qu'*on devoit souhaiter de bons princes, & se soumettre à ceux qui gouvernent mal.* Sa patience dans une maladie extrêmement douloureuse, l'attachement & la vénération de ses disciples, réfutent les calomnies dont on a chargé sa mémoire. Origène, Saint Grégoire de Nazianze & d'autres Pères, l'ont justifié sur les mœurs. Il vécut sagement, avec une doctrine condamnable. Les Epicuriens en abusèrent dans la suite. Aux plaisirs vertueux, ils substituèrent les grossières voluptés; & ne croyant ni providence ni vie future, ils se livrèrent aux excès du libertinage. Sa conduite sage.

De la secte éléatique, dont étoient Parménide, Xénon d'Elée, Leucippe, Démocrite, &c. naquirent le Secte Éléatique.

Pyrrhonisme. pyrrhonisme & l'athéisme. Pyrrhon, d'Elide dans le Péloponnèse, rejeta toutes les vérités comme incertaines, & enseigna que le juste & l'injuste dépendoient uniquement des lois ou de la coutume. Vivre & mourir étoient, selon lui, la même chose. *Pourquoi donc ne mourez-vous pas?* lui dit quelqu'un; *précisément*, répondit-il, *parce qu'il n'y a point de différence entre la vie & la mort.* Raillé un jour d'avoir pris la fuite devant un chien, il se tira d'affaire en disant : *Il est difficile de dépouiller l'homme.* Le pyrrhonisme est trop ridicule pour devenir contagieux. Le sentiment intérieur suffit pour opposer à ses subtilités une résistance invincible.

Athéisme. Le simple athéisme est capable, au contraire, de produire les plus grands maux, en attaquant une vérité qui ne tombe pas sous les sens, & qui néanmoins est le plus ferme appui de la morale. Protagoras, disciple de Démocrite, ayant écrit : *Je ne peux dire s'il y a des dieux, ou s'il n'y en a point*, les Athéniens firent brûler ses ouvrages &

Protagoras & Diagoras.

le chaſsèrent de leur ville. Diagoras oſa nier ouvertement l'exiſtence des dieux. Les Athéniens l'appelèrent en juſtice; il ſe ſauva : on promit un talent à celui qui le tueroit, & deux à celui qui l'amèneroit vivant. Quel état pourroit tolérer une erreur ſi funeſte au genre humain? Mais ſouvenons-nous qu'Athènes fit mourir comme athée le pieux Socrate; & ne confondons pas les calomnies de la ſuperſtition avec les juſtes plaintes de la religion offenſée.

Accuſations d'impiété contre les philoſophes.

Plus la théologie grecque étoit abſurde, plus les philoſophes étoient louables d'en diſſiper avec prudence les preſtiges; plus auſſi ils avoient à craindre la démence du peuple, animée par la haine des prêtres. On vouloit que le ſoleil fût Apollon, que la lune fût Diane; parce qu'autrement les temples d'Apollon & de Diane auroient perdu une grande partie de leurs richeſſes. On accuſoit donc d'impiété ces phyſiciens, qui ne trouvoient dans la nature qu'une intelligence infinie & des phénomènes naturels. Du

reſte, les philoſophes en ſavoient moins ſur la divinité, que le peuple n'en ſait aujourd'hui, éclairé des lumières du chriſtianiſme. Je parle du peuple inſtruit par des hommes vraiment dignes du ſacerdoce.

La philoſophie ſpéculative des Grecs eſt la ſource des erreurs & des diſputes.

Il paroît, au fond, que la philoſophie ſpéculative des Grecs n'a guère produit que des diſputes & des erreurs; parce qu'au lieu d'expériences, ils faiſoient des ſyſtêmes, & qu'ils rêvoient au lieu d'obſerver. Le goût des ſophiſmes, les fauſſes ſubtilités, l'entêtement & l'orgueil devinrent communs à toutes les ſectes. De-là tant de chimères, tant de folies perpétuées juſqu'à nous.

§. II.

GÉOMÉTRIE. ASTRONOMIE. GÉOGRAPHIE.

Géométrie.

Malgré le goût des ſyſtêmes, les Grecs cultivèrent la géométrie, cette ſcience qui, ne procédant que par démonſtrations, eſt ſi propre à dégoûter l'eſprit de toute opinion incertaine. Pythagore l'enſeignoit

à ses disciples. Anaxagore, Platon, Aristote, & plusieurs autres en firent usage. Euclide d'Alexandrie, dont les *Elémens* seront toujours estimés, la perfectionna vers l'an 300 avant Jésus-Christ. Archimède auroit été un Newton dans notre siècle. Les machines qu'il employa contre les Romains, au siège de Syracuse, ne lui paroissoient qu'un jeu, en comparaison de ses découvertes scientifiques. Ayant avancé que, si on lui donnoit un point fixe hors de la terre, il la remueroit comme un autre corps; il prouva, dit-on, cette assertion singulière, en remuant une des plus grandes galères & des plus chargées, par le moyen d'une machine, dont il ne fit que toucher le bout. Avec le secours de l'hydrostatique, il découvrit le vol d'un orfèvre, qui, dans une couronne faite pour le roi Hiéron, avoit mêlé d'autre métal à l'or dont elle devoit être composée. Son miroir ardent, pour brûler la flotte de Marcellus, étoit regardé de nos jours comme une chimère. On voit Archimède.

celui de M. de Buffon, & l'on n'oſe plus nier l'autre.

Aſtronomie. Thalès. L'aſtronomie fut introduite dans la Grèce par Thalès. Il fit connoître le mouvement du ſoleil & de la lune, l'année ſolaire, la cauſe des éclipſes, la petite ourſe ſi néceſſaire aux navigateurs. Anaximandre, ſon diſciple, inventa la ſphère, ſelon Pline, ou les cartes géographiques, ſelon Strabon, & mit en uſage les cadrans ſolaires. Mais ces prétendues inventions des Grecs venoient, vraiſemblablement, d'Egypte ou de Phénicie. Leur ignorance en aſtronomie ſe diſſipa très-lentement. Anaximandre lui-même ne croyoit pas que le ſoleil fût plus grand que le Péloponnèſe; & malgré les leçons de Thalès, l'année, du temps de Démétrius de Phalère, n'étoit que de trois cents ſoixante jours.

Anaximandre.

Méton. Méton publia néanmoins à Athènes, pendant la guerre du Péloponnèſe, ſon *Ennéadécatéride*, appelée aujourd'hui le *nombre d'or*, qui eſt un cycle de dix-neuf ans, au bout deſquels la lune recommence ſon

cours avec le soleil, à une heure près & quelques minutes.

Eudoxe, disciple de Platon, trouvant trop peu de ressources à Athènes pour l'astronomie, alla l'étudier en Egypte, d'où il rapporta la connoissance des constellations & des planètes. Vers le même temps, Pythéas, de Marseille, colonie des Phocéens, fit sur l'ombre du soleil, au temps du solstice, une observation célèbre, par laquelle il détermina la latitude de sa patrie. Il passa de la Méditerranée dans l'Océan, & s'avança jusqu'à l'île de Thulé (l'Islande); il pénétra ensuite dans la mer Baltique, jusqu'à l'embouchure d'un fleuve qu'il nomme Tanaïs, & qui vraisemblablement est la Vistule. Ayant observé que les jours devenoient plus longs, au solstice d'été, à mesure qu'il avançoit vers le nord, il établit la distinction des climats par la longueur des jours & des nuits. Eudoxe & Pythéas.

Strabon & même Polybe ont attaqué la réalité des voyages de Pythéas, supposant inhabitables les climats qu'il disoit avoir parcou- Jugemens précipités contre des faits naturels.

rus. Tant il importe de suspendre son jugement sur les choses que l'on ignore ! Hérodote ne pouvoit s'empêcher de rire, (ce sont ses propres termes) de ceux qui croyoient la terre environnée de l'Océan ; il n'imaginoit pas que les navigateurs de Néchos, pussent avoir vu le soleil dans une position contraire à celle où nous le voyons en Europe. Plusieurs siècles après, n'a-t-on pas nié hautement les antipodes ? n'a-t-on pas même taxé d'erreur & de folie ceux qui les admettoient ? n'a-t-on pas voulu faire de cette vérité de fait une héréſie ?

Observations astronomiques.

Les observations astronomiques éclairèrent Aristote sur la figure & la grandeur de la terre. La rondeur de son ombre dans les éclipses de lune, l'inégalité des hauteurs méridiennes selon les climats, lui firent connoître qu'elle étoit sphéroïde. Alexandrie étant devenue l'asyle des sciences, Eratosthène y fit, sous Ptolémée Evergète, de nouvelles observations pour mesurer la circonférence du globe ; Hipparque, son contemporain, y fit le dénombrement des étoiles fixes, & décou-

vrit leur mouvement particulier autour des pôles de l'écliptique. Pline nomme Hipparque le *confident de la nature.* Ce ne fut que sous le règne d'Antonin, que le fameux Ptolémée donna un corps complet d'astronomie.

La géographie, qui tient à cette science, puisque les observations astronomiques servent à mesurer la terre, & à fixer la position des lieux, ne pouvoit avancer que lentement, à mesure qu'on découvroit les pays & qu'on les examinoit. Homère (chose étrange!) en savoit plus qu'Hérodote : les Grecs, du temps de Xerxès, s'imaginoient encore qu'il y avoit aussi loin d'Egine à Samos qu'aux colonnes d'Hercule. La navigation les éclaira; le commerce étendit leurs connoissances. Les conquêtes d'Alexandre furent très-utiles à la géographie; elle fit de nouveaux progrès sous les successeurs de ce prince. Strabon, du temps d'Auguste, & ensuite Ptolémée, y ajoutèrent beaucoup. Ce dernier s'attacha à déterminer la longitude & la latitude : unique mé- Géographie

thode pour parvenir à une exacte précision.

Supériorité des modernes.

En ce genre, comme dans toutes les sciences exactes, les anciens sont infiniment au-dessous des modernes. Leur géographie est pleine d'erreurs. Comment ne le seroit-elle pas, puisque M. de l'Isle a prouvé par les observations astronomiques qu'il y en avoit de fort considérables même dans les meilleures cartes des modernes ? Il raccourcit l'Asie de cinq cents lieues ; & la Méditerranée, d'Occident en Orient, de trois cents lieues. Admirons comment les anciens ont pu faire de si grands progrès, avec si peu de secours ; comment sans télescopes, sans chiffres arabes, ils ont pu être astronomes & géomètres. « Ils ont fait, dit le » marquis de l'Hôpital, ce que nos » bons esprits auroient fait à leur » place ; & s'ils étoient à la nôtre, » il est à croire qu'ils auroient les » mêmes vues que nous ».

Découvertes modernes attribuées aux anciens.

Quelques écrivains leur font honneur de nos plus admirables découvertes. Les Pythagoriciens pensoient que la terre & les planètes

tournent autour du soleil. Empédocle (qu'une tradition ridicule suppose s'être précipité dans le volcan du mont Etna,) rapportoit au poids de l'air le phénomène du siphon, où l'eau demeure suspendue, pendant qu'on tient l'ouverture bouchée avec le doigt. Le même philosophe avoit imaginé une espèce de force d'attraction, peu différente de l'attraction Neutonienne. Cicéron & Sénèque expliquoient le flux & le reflux par la pression de la lune. Mais ce n'étoient là que des conjectures sans preuves, que des systêmes hasardés. La gloire des modernes est d'avoir trouvé, par l'observation, le secret de la nature.

§. III.

MÉDECINE.

Médecine. La médecine, nécessaire à certains égards, plus par la faute des hommes que par la foiblesse de la nature, étoit encore une routine aveugle & extrêmement bornée, peu de temps avant la guerre du

Péloponnèse. Depuis le siècle d'Homère, où les onguens ni les emplâtres n'étoient pas connus sans doute, puisqu'il n'en dit mot, lui qui parle des moindres remèdes; on ne voit point qu'elle se fût perfectionnée. Si Pythagore mérite une place parmi les célèbres médecins, comme Celse le prétend, ce pourroit bien être par sa réputation équivoque d'homme universel. Hérophile, qui vivoit environ 560 ans avant Jésus-Christ, paroît cependant avoir acquis des connoissances. On assure qu'il obtint la permission de disséquer, encore vivans, les criminels condamnés à mort; il en disséqua six cents, s'il faut s'en rapporter à Tertullien. Mais peut-on le croire?

Hérodique. Hérodique de Sicile, le maître du célèbre Hippocrate, est regardé comme le chef de deux sectes de médecine, qu'on appelle *diététique* & *gymnastique*, dont les remèdes consistent dans la diète, le régime & les exercices du corps. Il devoit donc être fort supérieur aux charlatans, qui débitoient avant lui tant de recettes pernicieuses ou inutiles.

Enfin Hippocrate naquit dans l'île de Cos, vers l'an 460 avant notre ère. Quand on révoqueroit en doute les services qu'il rendit aux Grecs, selon la plupart des historiens, pendant la fameuse peste d'Athènes; ses ouvrages encore subsistans, & toujours admirés comme des chefs-d'œuvre, feroient assez son éloge. Il s'étoit instruit en rassemblant toutes les observations de ses prédécesseurs; il avoit observé mieux que personne. Les remèdes les plus simples lui paroissoient les plus efficaces, & encore les employoit-il le moins qu'il pouvoit. L'aveu naïf qu'il fait de quelques fautes, & plusieurs cures inutiles, prouve combien il étoit au-dessus de l'aveugle présomption, & qu'il attachoit sa gloire au bien public. Le célèbre Galien, sous le règne de Marc-Aurèle, le regardoit comme son maître. Hippocrate.

Il est triste pour l'humanité que les médecins, ainsi que les philosophes, se soient divisés en plusieurs sectes rivales, dont les principes opposés conduisoient à des prati- Sectes dans la médecine.

ques contraires. *Empiriques*, *dogmatiques*, *méthodiſtes*, &c. ces noms ne peuvent inſpirer que de l'effroi, quand ils ſuppoſent un homme à ſyſtême, qui ne voit les maladies qu'à travers les nuages du préjugé. Caton parloit vraiſemblablement de gens pareils, en diſant : *Tout eſt perdu ſi les Grecs nous apportent leur littérature, & ſur-tout s'ils nous envoient leurs médecins. Ils ont juré de tuer par la médecine tous ceux qu'ils appellent barbares* *.

Botanique, chimie, anatomie, &c.

La Botanique, dont la médecine a ſur-tout beſoin, étoit encore, pour ainſi dire, dans l'enfance. Dioſcoride & Pline n'ont guère connu que ſix cents plantes. Dès le commencement du ſeizième ſiècle, on en connoiſſoit plus de ſix mille ; & depuis, la ſcience s'eſt beaucoup perfectionnée par la méthode. La chimie médicinale eſt une ſcience moderne, qui tire ſon origine des Arabes. L'anatomie n'a pu faire de progrès, que dans les derniers ſiècles, où la ſuperſtition n'a plus empêché de

* Plin.

disséquer les cadavres. Ainsi la chirurgie & la pharmacie, séparées maintenant de la médecine, dont elles faisoient partie autrefois, ont acquis une perfection étonnante, inconnue à toute l'antiquité. Mais les exercices du corps, la lutte, le disque, la course à cheval, ces jeux où les Grecs aimoient tant à se distinguer, les exercices militaires qui entroient dans les devoirs du citoyen, l'action enfin & la sobriété valoient mieux que tous les remèdes.

§. IV.

SCIENCE ÉCONOMIQUE.

Science économique, fort négligée.

Une science essentielle au gouvernement, trop peu cultivée par les Grecs, ou du moins trop négligée par leurs écrivains, c'est la science économique. A peine savons-nous quelque chose sur leurs finances, leur administration, sur leurs principes en cette matière, & sur quantité de détails plus intéressans, plus utiles en eux-mêmes, que ceux dont ils ont grossi leurs histoires. La savante

Athènes paroît toujours préférer le ſpécieux au ſolide. Ses philoſophes, excepté un très-petit nombre, s'épuiſoient en ſpéculations vagues, en beaux diſcours ſur des généralités; & dédaignoient ce qui, joint aux mœurs & aux lois, fait la baſe du bonheur des citoyens Tant de ſyſtêmes ſur l'origine du monde, ſur le ſouverain bien, ne rendoient pas les hommes plus ſages, ni l'état plus floriſſant. La République imaginaire de Platon valoit-elle de bons principes ſur la vie commune & ſur le gouvernement de l'état?

Économique de Xénophon.

Nous avons deux traités de Xénophon, l'un intitulé *Économique*, l'autre des *Revenus*. Le premier regarde l'économie privée, le ſecond, les finances d'Athènes. Ces morceaux précieux, récemment traduits en françois, méritent d'être lus, quoique fort ſuperficiels. L'auteur vante avec raiſon les ſoins domeſtiques, ſur-tout l'agriculture, ſans inſtruire beaucoup ſur cette matière. Il ne parle pas même de la greffe. Selon lui, l'art conſiſte dans l'obſervation de la nature; & ce n'eſt pas

l'ignorance, mais la pareſſe, qui nuit dans la culture des terres. Ce principe, vrai en général, ſeroit faux & pernicieux, s'il excluoit toute nouvelle méthode ; car on a beau vanter les anciens uſages : ne les a-t-on pas réformés utilement en pluſieurs points ? & combien n'y a-t-il pas encore à perfectionner ? Le travail cependant fera plus que tout le reſte. Inſpirez-en l'amour, par le bien-être qu'il doit produire : c'eſt le grand art pour rendre la terre féconde.

Son traité des Revenus.

Le traité ſur les moyens d'augmenter les *revenus* de l'Attique eſt plus curieux, parce qu'il offre des choſes moins connues. Sans répéter ce que j'en ai déja dit ailleurs, j'expoſerai ſimplement quelques idées de Xénophon, dignes d'un examen particulier. Il s'attache principalement au commerce, qui étoit en effet la reſſource d'un pays ſtérile. Il inſiſte ſur les avantages de la ſituation d'Athènes, & l'exagère beaucoup ; car il veut qu'on regarde cette ville, non-ſeulement comme le centre de la Grèce, mais

Attirer les étrangers.

comme celui de l'univers. Il recommande, avec raison, d'y attirer les étrangers par toutes sortes de moyens ; parce qu'on profite de leur industrie & de leur aisance. Chaque étranger payoit un tribut de douze drachmes. *Mettons-les*, dit l'auteur, *dans le cas de nous aimer & de nous servir utilement.*

Faciliter le commerce.

Il fait sentir la nécessité de retrancher les entraves du commerce, sur-tout d'abréger les procédures, qui retardent les opérations, & qui éloignent les étrangers. Il propose de construire des halles, des magasins, des vaisseaux marchands, & montre le profit que l'on en retireroit : entreprises bien préférables à toutes celles de luxe & d'ornement, qui entraînent quelquefois la ruine des peuples.

Abondance de l'or & de l'argent.

Au sujet de l'exploitation des mines, il avance que l'*argent ne ressemble point aux autres productions de la terre, & que la grande abondance ne le fait jamais baisser de prix ; que l'or, devenu plus commun que l'argent, feroit hausser celui-ci, & baisseroit lui-même.* La der-

nière proposition est probable. Mais si la grande abondance de l'argent ne le fait pas baisser de prix, n'augmente-t-elle pas le prix des denrées? ne faut-il pas plus d'argent pour vivre; & n'est-ce pas comme si l'argent baissoit?

A en juger par l'ouvrage même de Xénophon, les Athéniens n'étoient que médiocrement éclairés sur les finances & l'économie politique. Quelques particuliers s'enrichissoient en exploitant les mines, tandis que l'état négligeoit cette ressource. L'auteur propose des moyens pour concilier l'intérêt de l'état avec celui des particuliers. Il observe sagement qu'on ne doit pas tout entreprendre à la fois; qu'il faut proportionner les entreprises aux facultés; que le succès d'un premier établissement en facilitera un second, qui en amènera d'autres avec le même succès. Il semble s'attacher à une idée chimérique, en demandant qu'on établisse des magistrats pour faire observer une paix perpétuelle; mais il avertit que *le moyen le plus sûr de vaincre ses ennemis est* Exploitation des mines.

de ne s'en faire aucun. Il conclut par une exhortation à consulter les oracles, pour savoir si le ciel autorise l'exécution de ses projets, & de quel dieu il faut particulièrement implorer le secours. Auroit-on imaginé qu'un philosophe crût les oracles nécessaires, dans une affaire de finances ? Sans doute, c'étoit pour ménager la superstition du pays.

La théorie des finances, plus nécessaire aujourd'hui.

Si les Grecs ont manqué de bonne théorie sur cet objet, dont les nations modernes s'occupent tant aujourd'hui, c'est qu'ils avoient moins de raisons de s'y appliquer. Les guerres étoient moins dispendieuses, soit parce qu'on revenoit ordinairement chez soi après la campagne, soit parce que les armées étoient petites, & rarement composées de mercenaires. D'ailleurs la marine, qui faisoit la principale force des Athéniens, coûtoit peu à la république. Par une loi de Solon, les douze cents plus riches citoyens étoient partagés en soixante & quinze compagnies de seize hommes, chacune desquelles fournissoit une

La marine coûtoit peu aux Athéniens.

Loi de Solon.

une galère, que les seize commandoient tour-à-tour. Comme il y avoit des disputes sur le plus ou le moins de richesses, Démosthène fit régler par une autre loi, que tout particulier dont le bien montoit à dix talens, équiperoit une galère ; deux galères, s'il avoit le double de bien ; & que ceux qui possédoient moins de dix talens, se joindroient à d'autres pour la dépense. Athènes, avec de pareilles ressources dans le besoin, avec de l'industrie & du commerce, pouvoit se soutenir sans la science économique des modernes, ignorée de ses voisins. Les vices, & non le défaut de l'argent, causèrent totalement sa ruine.

Autre loi par Démosthène.

Ces détails m'ont paru importans, pour faire connoître à quel point l'esprit humain s'éleva, à quel point il s'arrêta, dans la nation qui a éclairé la maîtresse du monde. Rome va nous offrir des spectacles d'un autre genre. Le courage, la pauvreté, la vertu ou l'ambition, feront sa grandeur, avant que les arts, les sciences, y pénétrant à la suite des richesses, en fassent la ri-

vale d'Athènes, d'Athènes, destinée à lui donner des leçons & à recevoir ses loix.

Fin de la seconde partie de l'Histoire ancienne.

ÉLÉMENS D'HISTOIRE GÉNÉRALE.

HISTOIRE ANCIENNE.

TROISIÈME PARTIE.

HISTOIRE ROMAINE.

OBSERVATIONS.

PRÉLIMINAIRES.

Plan de cette hiſtoire.

COMME l'Hiſtoire romaine abſorbe, pour ainſi dire, celles des autres nations, & qu'elle commence une longue chaîne de faits, qui

aboutit à l'hiſtoire moderne; nous la diviſerons en époques, pour mieux marquer la ſuite & le rapport des principaux événemens: nous diſtinguerons même chaque époque, autant qu'il ſera poſſible, non-ſeulement par un fait important, ſelon l'uſage, mais par une idée relative à l'eſpace de tems qu'elle embraſſera.

L'hiſtoire des premiers ſiècles de Rome, fort incertaine

Les premiers ſiècles de Rome ſont couverts de ténèbres & d'incertitudes. Son premier hiſtorien, Fabius Pictor, vivoit du tems de la ſeconde guerre punique, plus de cinq cents ans après la fondation de cette ville. Combien de fables ont dû ſe répandre, lorſque l'ignorance aveugloit tous les eſprits, lorſque la ſuperſtition croyoit tout, lorſque l'écriture étoit rare, & que les monumens des pontifes étoient des archives de merveilleux! En-

core ces monumens, au rapport de Tite-Live, périrent-ils presque tous dans l'incendie qu'allumèrent les Gaulois. De-là, tant d'absurdes traditions, reçues par les Historiens ; de-là, ces prodiges, accumulés sans ombre de vraisemblance. Rome se croyoit divine ; elle adoptoit tout ce qui flattoit ses préjugés.

Malgré cette incertitude, il y a des traditions dignes de foi.

On peut lire dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles-lettres, tome VI*, les dissertations de M. de Pouilly & de M. l'abbé Sallier, sur l'histoire des quatre premiers siècles. Ce que l'un veut détruire, l'autre le soutient. La dispute de ces deux savans semble conduire au pyrrhonisme ; mais la critique doit tenir un juste milieu, rejeter l'absurde & l'incroyable, sans nier le vrai, qu'on trouve mêlé avec le faux. Excepté les

faits dont nous avons été nous mêmes témoins oculaires, comme l'obſerve M. Fréret, toute l'hiſtoire n'a de certitude que celle qui réſulte de notre confiance au témoignage d'autrui ; ainſi tout eſt en quelque ſorte tradition. La tradition non écrite, quoique moins forte que l'autre, laiſſe ſubſiſter la certitude pour les faits publics & éclatans, dont la mémoire des hommes conſerve aſſez facilement le ſouvenir. Les circonſtances merveilleuſes, qu'on y ajoute quelquefois, détruiront-elles la vérité ? il faut donc refuſer toute croyance aux contemporains qui ont débité quelques merveilles ſemblables. D'ailleurs, il exiſtoit encore des monumens, dont les hiſtoriens de Rome ont profité. L'eſſentiel pour nous eſt de ne tirer de leurs récits que ce qu'il importe de ſavoir.

Notre plan nous éloigne des discussions chronologiques, matière éternelle de disputes peu intéressantes. Si la date de la fondation de Rome est incertaine, du moins elle ne varie que d'un petit nombre d'années. L'opinion la plus probable la fixe au commencement de la quatrième année de la sixième Olympiade, 753 avant Jésus-Christ, environ 120 ans après que Lycurgue eut donné ses loix, & 140 avant que Solon donnât les siennes : quatorze ans avant l'ère de Nabonassar, tems auquel des savans modernes rapportent, comme nous l'avons remarqué, les grands ouvrages de Babylone, attribués par les anciens à Sémiramis. On date communément & de l'an de Rome, & de l'an avant notre ère. Pour éviter cette confusion de chiffres, je me bornerai à la première mé-

Date de la fondation de Rome.

thode, qu'il eſt facile de combiner avec la ſeconde. Il ne faut que ſouſtraire de 753 le nombre qui exprime la date de Rome, & l'on aura l'année avant J. C.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

FONDATION DE ROME.

LES ROIS.

Espace de 244 ans

ROMULUS.

An de Rome 1. ROMULUS, chef de brigands, fondateur de Rome.

ROME, malgré toute sa grandeur, a eu la petite vanité, si commune aux nations, de jetter du merveilleux sur son origine. Elle vouloit descendre d'Enée ; elle donnoit pour père à Romulus, son fondateur, le dieu Mars, & le faisoit allaiter miraculeusement par une louve. * Au milieu de ces con-

* Selon les historiens romains, il étoit fils de Rhéa, fille de Numitor, roi d'Albe; Amulius, frère de ce prince & usurpateur

tes frivoles, on voit Romulus, chef de pâtres & de brigands, meurtrier de Rémus son frère, bâtir des cabanes sur un terrein dépendant de la ville d'Albe, d'où il étoit sorti; & fonder, avec environ trois mille hommes, un état qui devoit engloutir les plus vastes monarchies. On le voit augmenter le nombre de ses sujets, en ouvrant un asyle à tous les malfaiteurs étrangers, à tous les fugitifs, qui voudroient lui obéir. Les peuples voisins lui refusent des femmes pour la population : il les attire à des jeux; il enlève leurs filles à main armée; il en fait les épouses de ses soldats. En remontant à la source de la plupart des empires, on ne trouvera de même que violences & brigandages.

---

de sa couronne, contraignit Rhéa de se faire vestale; elle eut néanmoins deux fils; on les jeta dans le Tibre; le berger Faustulus les trouva, les éleva, leur découvrit le secret de leur naissance : ils se vengèrent d'un oncle barbare, & rétablirent Numitor.

Si Romulus n'avoit été qu'un aventurier audacieux, les peuples voisins auroient sans doute renversé la ville naissante. Mais il avoit des vues politiques, & il affermit son ouvrage par les lois comme par les armes. Le gouvernement de Rome, dès son enfance, mérite notre attention. Ce fut une monarchie mixte, conforme au caractère & aux coutumes des barbares, qui conservoient la plus grande liberté, en se donnant des rois. Romulus, revêtu de ce titre, sentit bien que le peuple ne se laisseroit pas subjuguer, & qu'il falloit partager avec lui le gouvernement, ou y renoncer soi-même.

Politique de Romulus, & idée de sa monarchie.

D'abord il divisa la colonie en trois tribus, & chaque tribu en dix curies. Il partagea le territoire en trois portions inégales, l'une pour le culte religieux, l'autre pour les besoins de l'état, la troisième pour les citoyens, qui eurent chacun environ deux arpens de terre. Ensuite, il établit un sénat composé de cent personnes, auquel il confia le soin de faire observer les lois,

Division du peuple en trois tribus.

Établissement du sénat.

de délibérer sur les grandes affaires, & de porter les délibérations aux comices, ou aux assemblées du peuple. Le droit suprême de décider appartenoit au peuple, mais ses décisions devoient etre confirmées par le sénat. Le commandement des armées, la convocation des comices & du sénat, le jugement des causes les plus importantes, la dignité de souverain pontife, étoient le partage du roi.

Les trois pouvoirs.

En mélant ainsi les trois pouvoirs, Romulus avoit su ménager le peuple & satisfaire sa propre ambition. Il pouvoit gouverner le sénat, dont les membres étoient de son choix. Les forces militaires, la religion, la justice, restoient entre ses mains, pour tenir le peuple dans la dépendance : & quoiqu'il lui eût laissé les principaux droits de la souveraineté, celui de faire des lois & d'élire les magistrats, celui de décider de la guerre & de la paix, il s'étoit réservé les moyens de diriger les suffrages, ce qui au fond le rendoit, en quelque sorte, maître de tout. Douze licteurs

Romulus s'étoit réservé adroitement beaucoup d'autorité.

lui servoient de garde, appareil utile à la royauté. Il y ajouta un corps militaire de trois cents hommes, qui combattoient à pied & à cheval. C'est l'origine des chevaliers, nommés *Celeres* au commencement.

Chevaliers romains.

Pour prévenir les divisions entre le sénat & le peuple, Romulus fit un réglement, (on le lui attribue du moins, comme plusieurs autres choses,) qui contribua beaucoup à la prospérité de Rome. Il permit à chaque plébeïen de se choisir un patron dans le sénat. Des devoirs réciproques unirent les patrons & les cliens; ceux-là protégeoient les autres, dont ils étoient secourus en cas de besoin. Ces liens d'humanité inspirèrent la concorde & la modération. Aussi n'y eut-il point de sang répandu dans les premiers troubles qu'excita la jalousie des ordres, après l'établissement de la république. Le bonheur de la société dépend sur tout de l'union des citoyens; & si les petits ne sont rien aux yeux des grands, la multitude sera nécessairement rebelle ou opprimée.

Patrons & cliens, établissement admirable.

Lois barbares en faveur des maris & des pères.

Des barbares ont peu de lois, & leurs lois portent une empreinte de barbarie. Je n'en citerai que deux de Romulus. La première permettoit aux hommes de répudier leurs femmes, & même de les faire mourir, non-seulement pour de grands crimes, mais pour avoir bu du vin; elle défendoit aux femmes de se séparer de leurs maris, sous quelque prétexte que ce fût. La seconde rendoit les pères maîtres absolus de leurs enfans; ils pouvoient les vendre jusqu'à trois fois à tout âge, les condamner même à la mort; ils pouvoient de plus exposer ceux qui naissoient extrêmement difformes, pourvu qu'ils prissent auparavant l'avis de cinq personnes du voisinage; encore ne les y obligeoit-on point par rapport aux filles cadettes. On a contesté ce droit de vie & de mort sur les enfans; mais on convient que le père formoit une espèce de tribunal domestique où la cause étoit jugée, & qui pouvoit condamner à mort. L'autorité paternelle, en ce cas même, n'avoit-elle pas besoin d'autres limites?

Avoir des hommes & des terres, ce fut le principal objet de Romulus. Quelques-uns le regardent comme l'auteur de la politique romaine, toujours attentive aux moyens d'agrandir & de fortifier l'état, soit par des alliances, soit par des conquêtes. Il s'attacha principalement à la guerre, dont il avoit besoin pour s'agrandir, & pour exercer au-dehors le génie turbulent de ses sujets.

Deux objets de Romulus; c'est d'avoir des hommes & des terres.

L'Italie étoit alors, comme l'ancienne Grèce, divisée en beaucoup de petits peuples, dont la plupart se rassembloient par un courage féroce, & n'avoient d'ailleurs rien de commun. Rome fut successivement en guerre avec tous, dans un long espace de temps. Il est facile de juger, en réfléchissant sur son origine, que ni les sièges ni les batailles d'alors, quelques effets qui dussent en résulter pour l'avenir, ne méritoient les descriptions pompeuses qu'en font les historiens. Cécine, Antemne, Crustumium, villes limitrophes, succombèrent les premières sous les armes de Ro-

Les premières guerres des Romains, peu dignes de détails.

mulus. Il tua le *roi Aeron*, & ſes dépouilles lui ſervirent de trophée. On appela depuis *dépouilles opimes* celles d'un général ennemi tué par le général romain.

Tatius, roi des Sabins, collègue de Romulus.

C'eſt contre les Sabins que la nouvelle colonie exerça principalement ſa valeur. Ils formoient une eſpèce de république fédérative, dont les forces réunies pouvoient paroître redoutables : quelques-unes de leurs villes furent cependant réduites à ſe ſoumettre. Mais un de leurs princes, Tatius roi de Cures, pénétra juſques dans Rome. Il l'auroi détruite peut-être, ſi les Sabines qu'avoient enlevées les Romains, n'euſſent ménagé la paix entre leurs époux & leurs parens. Pour récompenſe de ce grand ſervice, on accorda aux femmes, ſelon Plutarque, un privilège qui réduiſoit leur travail à filer. Les deux peuples s'unirent, aux dépens du pouvoir de Romulus ; car il partagea la royauté avec Tatius, & peut-être (car les hiſtoriens ne s'accordent point à cet égard) admit dans le ſénat cent des principaux Sabins. Son collègue

ayant été assassiné six ans après, il fit en sorte qu'on ne lui donnât point de successeur.

Après de nouvelles victoires, dont le fruit étoit toujours d'augmenter le nombre des citoyens, en y admettant les vaincus; le roi, sûr de l'affection de ses soldats, comptant déja quarante-sept mille sujets, se livra trop au goût de la domination : il voulut gouverner sans le sénat. Les sénateurs conspirèrent, & se défirent secrètement de lui. Pour couvrir leur attentat, ils publièrent que Romulus avoit été enlevé au ciel. Il avoit règné trente-sept ans. Les sénateurs exercèrent l'un après l'autre la puissance royale, pendant une année d'interrègne. Chacun règnoit cinq jours : jaloux de l'autorité, ils aimoient mieux gouverner mal que de se donner un roi.

Romulus assassiné par les sénateurs.

NUMA.

39. NUMA POMPILIUS, roi.

LE peuple se lassa d'obéir à tant de rois, & le sénat fut obligé de faire une élection. Comme il étoit composé de Romains & de Sabins en nombre égal, les deux partis se disputoient la couronne. On convint par accommodement que les Romains éliroient, & que leur choix tomberoit sur un Sabin. Numa Pompilius, retiré à la campagne, indifférent pour les honneurs, parut l'homme le plus capable de gouverner, ou le moins propre à inspirer de la crainte. Il fut élu, & accepta malgré lui un pouvoir dont il faisoit moins de cas que de la sagesse & de l'étude. Où avoit-il pu prendre ce goût de philosophie ? nous l'ignorons.

Il entretient la paix pour former la nation.

Autant Romulus avoit aimé la guerre, autant son successeur fut-il zélé pour la paix. Il crut devoir adoucir les mœurs d'un peuple farouche, qui n'étant pas corrompu,

se trouvoit au point où une bonne législation ne peut guère manquer de réussir. Quand les lois forment les mœurs, les mœurs deviennent, en quelque sorte, le ciment des lois. Leur influence réciproque faisoit la gloire de Sparte : Rome en éprouva aussi les avantages ; & c'est principalement par-là qu'elle mérite des éloges.

Influence réciproque des lois & des mœurs.

Numa réunissoit deux qualités, qu'on voit rarement ensemble, la piété & la politique. L'une & l'autre lui servirent de règle. Il se donna pour inspiré, en supposant qu'il avoit des entretiens avec la nymphe Egérie. Cet artifice lui servit à répandre les sentimens religieux, dont il étoit pénétré lui-même. La religion fut le ressort principal qu'employa le nouveau roi, pour assujettir aux devoirs le caractère dur des Romains. Il grava profondément dans leur âme la crainte de l'être invisible, qui voit & punit le crime. Il érigea un autel à la *Bonne-Foi*, pour rendre les promesses sacrées ; & il institua les fêtes du dieu Terme, pour que les limites des

Il s'attache à la religion.

Institutions religieuses.

poſſeſſions fuſſent inviolables. Il établit les cérémonies du culte; parce qu'elles uniſſent les cœurs aux pieds des autels, & que, ſans elles la divinité feroit peu d'impreſſion ſur la plupart des eſprits. Il diviſa les miniſtres de la religion en pluſieurs claſſes, dont la première étoit celle des pontifes. Le grand-pontife préſidoit à toutes, & cette charge importante appartenoit à la royauté, comme un des pivots du gouvernement.

Première religion de Rome, vraiſemblablement celtique.

Selon la conjecture d'un auteur moderne *, les anciens romains étant un mélange de Sabins, de Latins & de Toſcans, tous Celtes d'origine; leur première religion dut être, comme la celtique, fort différente de ce qu'elle devint, quand les dieux de la Grèce furent introduits dans Rome, contre une loi de Romulus, qui excluoit les divinités étrangères. Les Celtes n'avoient point de ſimulacres: les Romains, au rapport de Plutarque, n'en eurent que 160 ans après la fondation de

* Pelloutier, *Hiſt. des Celtes.*

leur ville. Les Celtes honoroient le feu, & s'adonnoient à l'art des augures : auſſi du temps de Numa, voit-on des augures, un temple élevé à Veſta, & les veſtales établies pour entretenir le feu ſacré. Cette inſtitution de vierges conſacrées au culte eſt d'autant plus remarquable, que la virginité, ſans clôture, étoit pour elles une obligation inviolable, ſous peine d'être enterrées toutes vives. On les reſpectoit infiniment. Libres de ſe marier après trente ans de ſervice, elles préféroient pour l'ordinaire les honneurs du ſacerdoce, ſoit parce que l'habitude leur en adouciſſoit la contrainte, ſoit parce qu'elles avoient paſſé l'âge des plaiſirs, ſoit parce que l'ambition ou la piété les attachoit à l'autel. Il n'y eut jamais plus de ſix veſtales.

Etabliſſement des veſtales.

On attribue pareillement à Numa un autre établiſſement très-utile, celui des féciales ou féciaux. Ils décidoient de la juſtice d'une guerre, & veilloient à l'obſervation des traités de paix. Ils devoient déclarer la guerre aux ennemis, en atteſtant le

Les féciales.

La guerre revêtue de

couleurs de religion.

de ciel de leur injuſtice, & en faiſant des imprécations contre Rome, ſi elle étoit injuſte à leur égard. C'étoit le frein le plus néceſſaire à un peuple guerrier & ambitieux. Varron obſerve que les Romains, regardant la guerre d'un œil de piété, ne s'y déterminoient que lentement & ſans paſſion. Mais n'avoient-ils pas une paſſion ſourde, capable de colorer bien des injuſtices, le deſir des conquêtes? Nous la verrons ſe développer avec le temps, s'appuyer même ſur des motifs ou des prétextes de religion, & regarder le monde entier comme une proie que le ciel lui deſtinoit. L'intérêt peut ſéduire les hommes les plus religieux; l'intérêt ſouvent fit de la religion l'inſtrument de leurs injuſtices.

Numa inſpire le goût de l'agriculture.

L'agriculture fut une véritable ſource de bonheur & de vertu, que Numa ouvrit à ſon peuple. Il diſtribua les terres conquiſes ſous le dernier règne; il forma des bourgades, où les cultivateurs s'attachoient à d'utiles travaux; il nomma des ſurveillans, pour récompenſer l'induſtrie & pour châtier la pareſſe. C'eſt

ainſi que l'agriculture devint une occupation ſi chère aux Romains. Les premiers hommes de l'état y trouvèrent leur plaiſir ; & l'état ne fut jamais plus glorieux, que lorſqu'on courroit à la charrue après un triomphe.

Il reſtoit dans la ville un principe de diviſion, par la jalouſie nationale entre les Romains & les Sabins. Numa, dit-on, vint à bout de le détruire. Le peuple diſtribué en corps de métiers, en communautés dont chacun avoit ſes privilèges, oublia toute diſtinction de pays, & ne connut déſormais que celle de ſa claſſe ; avec cet avantage ſur les Egyptiens, que les claſſes n'étoient point ſéparées, de manière à exciter des haines, ni à étouffer les talens.

Corps de métiers établis pour unir les Romains & les Sabins.

Enfin Numa eut la gloire d'employer la ſcience au bien public. L'année de Romulus étoit ſeulement de dix mois. Il y ſubſtitua l'année lunaire de douze mois, qu'il rapprocha de l'année ſolaire par des intercalations. C'eſt ce que diſent les hiſtoriens ; mais il me paroît difficile de concevoir d'où il avoit

Nouveau calendrier.

tiré tant de ſcience, au milieu d'un peuple barbare. Les Athéniens avoient à peine la moindre idée d'aſtronomie ; & voilà un Sabin aſtronome !

Loi qui permettoit aux maris de prêter leurs femmes.

Une loi ſingulière, attribuée à Numa, permettoit aux maris de prêter leurs femmes à d'autres, après en avoir eu des enfans. C'étoit une coutume de Sparte ; compatible alors avec la pureté des mœurs, parce que l'on ne cherchoit qu'à donner de bons citoyens à l'état, ſans avoir ſur le mariage les idées ſublimes que nous donne la religion.

Mort de Numa.

Numa mourut après un règne pacifique de quarante-trois ans. La ſageſſe de ſes loix, & la connoiſſance qu'il avoit de l'être ſuprême, l'ont fait regarder comme diſciple de Pythagore, quoique ce philoſophe n'ait paru qu'au temps du dernier Tarquin.

Ses livres ſur la religion furent brûlés par le ſénat, long-temps après.

L'an de Rome 572, quelques livres de Numa furent trouvés dans un coffre. Ils contenoient ſes ſentimens ſur la religion. Le préteur Pétilius les ayant lus, dit au ſénat que ces livres étoient dangereux, parce qu'ils

qu'ils ne s'accordoient point avec la religion établie. Sur ce rapport, le ſénat les fit brûler. C'eſt une preuve, (ſuppoſé le fait,) de la ſuperſtition qui avoit altéré le culte des premiers Romains, & de l'intérêt qu'avoient les grands à la maintenir.

TULLUS HOSTILIUS.

83. TULLUS HOSTILIUS. TULLUS Hoſtilius eſt élu pour ſucceſſeur de Numa. Il commence ſon règne par diſtribuer à ceux qui manquoient de terres, une campagne du domaine de la couronne. S'étant ainſi attaché les cœurs, il ranime l'ardeur militaire qu'une longue paix n'avoit pu éteindre. La jalouſie d'Albe contre Rome allume la guerre. Les deux peuples ſe diſputent la prééminence. On nomme de part & d'autre trois frères, les Horaces & les Curiaces, pour décider la querelle par un combat ſingulier. Du côté de Rome, deux Horaces ſont tués, mais enſuite le troiſième, vainqueur des trois Curiaces, aſſure la ſupériorité à ſa patrie. L'hiſtoire ajoute qu'il tua ſa ſœur, parce qu'elle pleuroit un des Curiaces, ſon futur époux. Tullus le fit juger par deux commiſſaires, & lui conſeilla d'appeler au peuple de la ſentence de mort. Ainſi le peuple eſt reconnu juge ſuprême.

Guerre avec les Albains.

Horaces & Curiaces.

La manière dont Tite-Live dépeint ces divers événemens, les belles harangues dont il les embellit, paroiſſent des jeux d'imagination plutôt que des traits d'hiſtoire. Cet excellent écrivain s'eſt donné carrière, à l'exemple des Grecs, en maniant les anciennes traditions; trop imité en cela par Rollin & d'autres modernes. Eſt-ce au ſein de la barbarie qu'on peut trouver des harangues écrites avec tant d'art? Le combat même des ſix champions, ſi l'on vouloit l'examiner, fourniroit une ample matière de doutes à la critique. Tite-Live digne de critique.

Suffétius, général des Albains, coupable de perfidie, fut écartelé par ordre de Tullus. La ville d'Albe, à laquelle on donne cinq cents ans d'antiquité, fut détruite en une heure, & ſes habitans tranſplantés à Rome, où les principaux entrèrent dans le ſénat. Rome gagnoit du terrain. Elle vouloit aſſujettir les villes latines, qui étoient des colonies d'Albe, & ſes prétentions devinrent une ſemence de guerre. Tullus battit ſes voiſins, quand ils osèrent prendre les armes. Mais dans les ravages Albe détruite.

d'une peſte, il ne put ſe défendre des ſuperſtitions que produit ordinairement la crainte. Quelques auteurs racontent ſérieuſement que Jupiter le foudroya, tandis qu'il faiſoit un ſacrifice magique. On conjecture cependant qu'il fut aſſaſſiné.

Mort de Tullus.

ANCUS MARTIUS.

113. ANCUS MARTIUS.

LE peuple & le sénat donnèrent la couronne à Ancus Martius, petit-fils de Numa par sa mère. Il se montra digne de son aïeul, dont il réunissoit les vertus au courage de Romulus. Ses premiers soins se tournèrent sur la religion & l'agriculture. Les latins le méprisant alors comme un prince foible, commirent des hostilités qui troublèrent ces soins pacifiques. On leur envoya demander satisfaction. Ils refusèrent, & le féciale leur déclara la guerre au nom du peuple. Il n'est point parlé du roi dans la formule; en voici les termes : *A cause du dommage que les latins ont causé au peuple romain, le peuple romain & moi, nous déclarons la guerre aux latins, & nous la commençons.* A ces mots, le féciale selon la coutume jeta sur le territoire des ennemis un javelot trempé de sang. Cette guerre & d'autres qui suivirent, tournèrent à

Guerre déclarée aux Latins.

Formule du féciale.

la gloire d'Ancus & au profit de Rome.

Ouvrages utiles d'Ancus.

Rien ne fait tant d'honneur à un roi guerrier, que de s'occuper après la victoire d'objets plus intéressans pour le bien public. Les ouvrages d'Ancus auroient pu l'immortaliser, indépendamment de ses exploits. Il enferma dans l'enceinte de la ville, qui se bornoit d'abord au mont Palatin, le mont Aventin & le mont Janicule, compris auparavant dans l'Etrurie. Il fit un pont sur le Tibre, pour communiquer avec le Janicule.

Port d'Ostie; salines, &c.

Il construisit le port d'Ostie, à l'embouchure de ce fleuve. Il fit creuser des salines au bord de la mer, & distribua au peuple une grande partie du sel qu'on en tiroit. (De pareilles distributions en blé, en huile, &c. devinrent communes dans la suite, sous le nom de *congiaria*, & se changèrent en abus, comme nous l'observerons ailleurs.) Il bâtit une prison, d'autant plus nécessaire que la licence devoit croître avec le nombre des sujets. Ce prince mourut après un règne glorieux de vingt-quatre ans.

TARQUIN L'ANCIEN.

139. TARQUIN L'ANCIEN brigue & obtient la royauté.

TARQUIN, surnommé l'Ancien, cinquième roi, ne dut son élévation qu'à la brigue, dont il introduisit l'usage. Né à Tarquinie, en Etrurie, d'un riche négociant de Corinthe, il s'établit à Rome, avec l'espérance d'y parvenir aux honneurs; & il avoit changé son nom de Lucumon en celui de Tarquinius, emprunté du lieu de sa naissance. Un mérite réel, soutenu par les richesses & par une adroite politique, lui avoit procuré les bonnes graces d'Ancus & une place dans le sénat. Ancus, en mourant, le nomma tuteur de ses deux fils, dont l'aîné n'avoit pas encore quinze ans. Quoique la couronne ne fût point héréditaire, la vénération pour le dernier roi, pouvoit fixer les suffrages en faveur de sa famille. Tarquin la brigua ouvertement, sans égard pour ses pupilles. Il mania si bien les esprits, que le peuple, gagné ou persuadé, lui ordonna de *se charger de l'ad-*

miniſtration des affaires publiques, c'eſt-à-dire, le fit roi.

Il augmente le ſénat & bâtit un cirque.

Pour augmenter ſon crédit dans le ſénat, autant que pour récompenſer ſes partiſans, il créa cent nouveaux ſénateurs, tirés des familles plébéïennes (*patres minorum gentium.*) Il s'attacha encore plus la multitude en conſtruiſant un cirque pour les jeux, à l'exemple des Grecs. Tout peuple aime les ſpectacles, & l'on peut compter de lui plaire, quand on l'amuſe.

Le nombre des citoyens augmenté par les victoires.

Les Latins, les Etruſques, les Sabins, qui rompoient toujours avec Rome, & ne l'attaquoient pas de concert, éprouvèrent ſucceſſivement la valeur du nouveau roi. Comme ſes prédéceſſeurs, il ſut profiter de la victoire, en incorporant les vaincus avec les citoyens. Il établit la cérémonie pompeuſe du triomphe. Ce fut dans la ſuite un puiſſant motif d'émulation : ce n'étoit pour lui qu'un moyen d'augmenter le reſpect pour ſa perſonne.

Triomphe établi.

Conſtructions de Tarquin.

Déja ſe formoient à Rome ces idées du grand, ſi propres à faire naître de grandes choſes. Les ou-

vrages exécutés par Tarquin furent des prodiges, dans un siècle de barbarie. Il construisit des aqueducs & des égouts superbes, perçant les collines & les rochers pour l'avantage de la ville. Ceux qui jugent du mérite par l'utilité, mettront les égouts de Rome au-dessus des édifices fastueux de Périclès. Un chariot chargé de foin pouvoit passer sous la voûte, & Pline les admiroit encore huit cents ans après leur construction. Tarquin bâtit aussi des temples, des salles pour la justice, des écoles destinées à l'éducation. Il applanit le sommet du mont Tarpéïen sur lequel fut élevé dans la suite le capitole.

Il faut que la superstition ait un empire incroyable, même sur de bons esprits, puisque, au milieu de ces faits dignes de l'histoire, Tite-Live place le conte du caillou coupé sans effort, avec un rasoir, par l'augure Accius Névius, pour démontrer que son art étoit divin *. Fable de l'augur Névius.

* Ce grand historien, qui se prête beau-

Cicéron, quoiqu'augure lui-même, se moquoit de cette vaine tradition. Saint Auguſtin penchoit à la croire, comme l'obſerve Rollin ; mais le vertueux Rollin pouvoit ajouter que ce n'eſt pas une raiſon d'y ajouter foi, & d'y faire intervenir la puiſſance du démon. Une ſtatue érigée à Névius prouve ſeulement qu'on avoit été trompé par quelque apparence de prodige, qu'on avoit cru une fable, & que des hommes puiſſans avoient eu intérêt à en conſacrer la mémoire.

Superſtitions d'Etrurie & de Grèce, introduites par Tarquin.

En effet, l'art de prédire l'avenir, d'après le vol des oiſeaux ou d'autres circonſtances pareilles, qui ne peu-

---

coup trop aux traditions fabuleuſes, ne les admet cependant pas toutes. Il dit dans ſon cinquième livre, au ſujet de la priſe de Véies : *On insère ici une fable ; . . . . mais par rapport à des temps ſi éloignés, il me ſuffit que l'on reçoive pour vrai ce qui eſt vraiſemblable. Je ne dois ni affirmer ni réfuter le merveilleux, plus propre au théâtre qu'à l'hiſtoire.* Du moins falloit-il s'en tenir à cette règle : l'hiſtoire ne ſeroit pas un mélange de fables & de vérités.

vent avoir aucun rapport avec l'avenir ; cet art des Etruſques, plus inſenſé que l'aſtrologie judiciaire, devint à Rome un des grands reſſorts du gouvernement, & l'une des chaînes par leſquelles on mena le peuple. Un coup de tonnerre, un éclair, à droite ou à gauche ; un tel oiſeau volant ou chantant de telle manière ; les entrailles d'une victime plus ou moins ſaines, &c. &c. quoique ces prétendus ſignes ne ſignifiaſſent rien, on en tiroit les auſpices, avec leſquels on régloit tout. Tarquin I, étruſque de naiſſance, grec d'origine, établit vraiſemblablement les ſuperſtitions d'Etrurie & de Grèce, qu'il crut utiles à ſa politique. La religion ſimple de Numa s'altéra beaucoup ſous ſon règne, & l'on reçut les dieux étrangers.

Ce prince mourut à l'âge de près de quatre-vingts ans, aſſaſſiné par les fils d'Ancus Martius, qui le voyoient préparer la fortune de Servius Tullius, ſon gendre. Mais Tanaquil, femme de Tarquin, cacha adroitement ſa mort, juſqu'à ce

Il eſt aſſaſſiné par les fils d'Ancus Martius.

qu'elle eût assuré la couronne à Servius. C'étoit un Latin, dont la mère avoit été emmenée captive à Rome, & que le dernier roi avoit élevé avec la tendresse d'un père.

SERVIUS TULLIUS.

175. SERVIUS TULLIUS s'empare du trône, & gagne le peuple.

SERVIUS ayant pris l'autorité ſans le conſentement du peuple & du ſénat, quelque mérite qu'il eût d'ailleurs, ne pouvoit régner tranquillement ſur un état libre, s'il ne ſuppléoit de quelque manière au défaut de droits légitimes. Il gagna le peuple, en payant lui-même les dettes des pauvres, en leur partageant les terres dont quelques citoyens s'étoient emparés, & en diminuant l'intervalle qui ſéparoit les deux ordres. Il ſe plaignit enſuite publiquement d'un complot, formé par les patriciens * contre ſa vie; & il demanda qu'on élût un roi, comme s'il eût été prêt à quitter le trône. Le peuple n'eut pas de peine à ſe décider en ſa faveur.

* Les ſénateurs étoient appelés pères (*patres*), d'où venoit le nom de patriciens, qui diſtinguoit les familles nobles. De-là auſſi le nom de *pères-conſcrits* donné au ſénat.

Nouvelles guerres.

Ainſi que Tarquin, il éleva des temples à la ſuperſtition; il remporta des victoires ſur les voiſins de Rome. Les traités que ces petites républiques avoient conclus avec un roi, elles s'en croyoient déliées à l'égard de ſon ſucceſſeur. La haine, la jalouſie leur faiſoient reprendre les armes. De-là naiſſoient perpétuellement de nouvelles guerres. C'étoit toujours un exercice pour le courage des Romains, & un moyen d'accroiſſement pour l'état: car on gagnoit ou des terres ou des citoyens.

Servius entreprend d'utiles innovations.

Tout ambitieux qu'étoit Servius, il parut ſe livrer à la paſſion du bien public. Son règne fit éclore des changemens ſalutaires, dont la république avoit beſoin. Les Romains ne penſoient pas, comme d'autres peuples, qu'on doit ne jamais toucher au gouvernement ni aux uſages établis; ils durent en grande partie leur proſpérité à des innovations, qui euſſent indigné les Egyptiens & quelques philoſophes enthouſiaſtes. Réformer les abus avec ſageſſe eſt un des premiers devoirs de la

politique. Et où ne s'en trouve-t-il pas à réformer ?

Il y en avoit deux considérables dans Rome. On payoit les tributs par tête, & quoiqu'il ne restât plus guère de vestiges de l'ancienne égalité de fortune, ces tributs étoient encore égaux : ce qui ruinoit le pauvre au profit du riche. Mais aussi le riche n'ayant que sa voix comme le pauvre, dans les assemblées du peuple, où tout se décidoit à la pluralité des suffrages ; les plus importantes affaires étoient entre les mains d'une populace nombreuse, facile à tromper, à échauffer, & qui naturellement devoit imiter les excès de la démocratie athénienne. Servius entreprit d'extirper ce double principe de désordres. Il y réussit.

Deux abus à réformer ; les tributs égaux par tête, & la supériorité du petit peuple dans les comices.

D'abord, il exposa dans une assemblée générale l'abus des contributions ordinaires, & la nécessité de les rendre proportionnelles aux biens de chaque particulier. Le peuple, flatté de l'espérance d'un soulagement, lui donna pouvoir d'établir le plan de réforme, qu'il juge-

On donne pouvoir au roi d'exécuter son plan de réforme.

roit convenable. Ce plan, que nous allons voir exécuté, a un rapport essentiel avec l'histoire.

Tribus de la ville & de la campagne.

Les habitans de la ville furent divisés en quatre tribus, selon les quartiers; & ceux de la campagne en quinze tribus, auxquelles on en ajouta plusieurs dans la suite; de manière qu'il y eut en tout trente-cinq tribus. Chacun avoit ses *curies*, telles à-peu-près que nos paroisses, dont le prêtre étoit nommé *Curion*. Le dénombrement des citoyens devint facile par cette méthode. On en comptoit déja quatre-vingt mille en état de porter les armes. Un ordre sévère de faire la déclaration exacte de tous les biens, procura au roi les connoissances dont il avoit besoin pour terminer son ouvrage.

Cela facilite le cens.

Les citoyens divisés en six classes; les classes en centuries.

De tout le peuple romain, il forma ensuite six classes, subdivisées en centuries. La première classe comprenoit les riches, dont les fonds montoient au moins à la valeur de dix mille drachmes, ou de cent mille as de cuivre, comme les Romains comptoient alors. Elle

eut quatre-vingt-dix-huit centuries, parmi lesquelles dix-huit de chevaliers, à qui l'état fournissoit des chevaux. (Les veuves, jusqu'alors exemptes d'impositions, furent taxées pour cet objet.) Les quatre classes suivantes alloient en proportion des biens, & faisoient quatre-vingt-quinze centuries en tout. La sixième composée des pauvres, quoique la plus nombreuse, n'avoit qu'une seule centurie. Ses membres furent appelés *proletarii*, parce que leurs services consistoient à donner des enfans à la patrie; & *capite censi*, parce qu'ils faisoient nombre, sans payer de taxes, sans être obligés, comme les autres, d'aller à la guerre.

Cette nouvelle division produisit un grand effet. Dans les comices, on prit les suffrages par centuries, & non plus par têtes. Ainsi la dernière classe, en conservant le droit d'opiner, n'eut réellement aucune influence sur les délibérations; au lieu que la première décidoit seule, lorsque ses centuries étoient d'accord. Elle achetoit cet avantage,

La première classe dominoit dans les comices.

par l'argent & les hommes qu'elle fourniſſoit; car chaque centurie devoit fournir pour l'armée une certaine ſomme, avec un certain nombre de ſoldats. Mais étoit-il juſte de rendre les riches maîtres des délibérations? La ſuite en fera juger.

La dernière claſſe, exclue de la milice.

Les jeunes & les vieux étoient diſtingués dans chaque claſſe, excepté la dernière. « C'eſt, dit le célèbre » Rouſſeau de Genève, qu'on n'ac» cordoit point à la populace dont » elle étoit compoſée, l'honneur » de porter les armes pour la patrie: » il falloit avoir des foyers pour » obtenir le droit de les défendre; » & de ces innombrables troupes » de gueux dont brillent aujour» d'hui les armées des rois, il n'y » en a pas un peut-être qui n'eût » été chaſſé avec dédain d'une co» horte romaine, quand les ſoldats » étoient les défenſeurs de la liber» té *. » Le Genevois exagère ici, comme ailleurs; mais il n'eſt pas douteux qu'on ne défende ſes pro-

* *Contr. ſocial. liv. 4.*

pres foyers avec plus de courage, que les droits ou les prétentions d'autrui. Xénophon disoit judicieusement : *Une terre n'inspire-t-elle pas du courage au possesseur* ?

Servius prévit que les fortunes étant sujettes à mille accidens, plusieurs citoyens se trouveroient bientôt déplacés dans leurs classes. Il ordonna donc que le cens se renouvelleroit tous les cinq ans, avec des cérémonies qui lui firent donner le nom de *Lustres*. Les *lustres* devinrent chez les romains une mesure du temps, comme les olympiades chez les Grecs. Cens, lustre.

Le sort des esclaves méritoit la compassion d'un bon prince, & Servius l'adoucit en bon politique. Il sentoit, malgré la barbarie des mœurs, combien il étoit affreux que la servitude se transmît de père en fils, sans que l'humanité pût jamais rentrer dans ses droits ; combien des esclaves, réduits au désespoir, devoient être nécessairement ennemis de leurs maîtres ; combien il seroit facile de les attacher à l'état, en leur faisant espérer d'en devenir Adoucissement au sort des esclaves.

Affranchis admis au nombre des citoyens.

membres. Touché de ces raisons, que le sénat eut peine à gouter, il permit non-seulement de rendre la liberté aux esclaves, mais d'incorporer les affranchis au nombre des citoyens. Le nom d'affranchis, qu'ils conservoient, rappeloit des idées humiliantes : c'étoit néanmoins un grand honneur d'échapper à la condition servile, d'autant plus que les Romains ne mettoient guère de différence entre leurs esclaves & leurs bestiaux. Les affranchis n'entrèrent que dans les quatre tribus de la ville, les moins considérables de toutes.

Servius calme l'animosité des Sabins & des Latins.

Un autre projet exécuté par Servius mérite tous nos éloges. La force des armes & les traités, en unissant les Sabins & les Latins à la république romaine, n'avoient pu éteindre leur animosité contre un peuple élevé sur leurs ruines. Pour cimenter la paix, dont il représenta vivement les avantages, le roi les engagea de bâtir un temple à Rome en l'honneur de Diane, où l'on devoit sacrifier en commun tous les ans. Il régla qu'après le sacrifice,

on termineroit les différends à l'amiable, & qu'on délibereroit sur les moyens d'entretenir la concorde & l'amitié; qu'ensuite il y auroit une foire, où chacun pourroit se fournir des marchandises dont il auroit besoin. La religion, les conférences, le commerce, tout devoit concourir avec le temps à faire de ces étrangers, autant de Romains; & ils y gagnèrent autant que Rome. Les conditions du traité, quoiqu'en langue latine, furent gravées sur une colonne, en caractères grecs. Denys d'Halicarnasse, qui s'efforce de donner une origine grecque aux Romains, ne manque pas d'insister sur cette preuve. Ne prouveroit-on pas de même que les Goths, les Francs, les Lombards, viennent de Rome, parce qu'ils se servirent des caractères romains?

Traité en langue latine & en caractères grecs.

On assure que, sacrifiant tout au bien de l'état, Servius pensoit à déposer la royauté, pour établir un gouvernement républicain, lorsqu'il fut enlevé à ses sujets par un crime atroce. Sa fille Tullie, monstre d'ambition & de cruauté, avoit

Assassinat de Servius.

épouſé Tarquin, petit-fils du roi de ce nom. L'un & l'autre entreprennent de détrôner Servius. La conſpiration ſe termine au meurtre du roi, dont le cadavre eſt foulé ſous le char de ſon exécrable fille. Des ſix rois de Rome, tous dignes d'éloges, en voilà quatre qui périſſent de mort violente.

TARQUIN LE SUPERBE.

219. TARQUIN LE SUPERBE.

SOUILLÉ du sang le plus précieux, usurpateur du trône sans daigner recourir au temple ni au sénat, Tarquin devoit régner en tyran. On vit l'injustice & la violence prendre la place des lois. Mais en tyran habile, il ne négligea aucun moyen d'affermir & d'étendre son pouvoir. Les vexations lui attiroient la haine des citoyens : il chercha un appui dans l'armée. Sa douceur & ses bienfaits gagnèrent une partie des soldats. Une garde nombreuse d'étrangers veilloit pour sa défense, tandis que les délations & les supplices répandoient par-tout la terreur, & que les assemblées du peuple étant suspendues par des édits, il ne restoit plus de ressource contre les entreprises de la tyrannie. Sa tyrannie.

On cite un trait célèbre de la politique de Tarquin. Plusieurs patriciens, réfugiés à Gabies, ville des Latins, avoient soulevé contre lui les habitans. Son fils Sextus, dont Comment il subjugue les Gabiens.

il dirigeoit les démarches, affecte de le trahir, sous prétexte de quelque brouillerie, & se retire dans cette ville. Il y joue si bien son rôle, qu'il parvient au commandement des troupes. Alors il envoie consulter son père sur la conduite qu'il doit tenir. Tarquin, ne voulant s'expliquer ni de vive voix, ni par écrit, mène le messager dans un jardin, abat en sa présence les têtes des pavots qui s'élevoient au-dessus des autres, & le fait partir sans autre réponse. Sextus devina l'énigme. Il fit périr les principaux Gabiens, & livra la ville à son père.

Ses victoires augmentent son pouvoir.

Le tyran joignoit la valeur à la cruauté. Il remporta des victoires sur les Volsques & les Sabins. Le sénat étoit sans force ; le peuple abattu portoit le joug sans oser se plaindre : Rome sembloit réduite au point de langueur & d'accablement où commence d'ordinaire la servitude des nations.

Livres sibyllins, utiles pour maîtriser le peuple.

Une fraude politique (car on ne peut guère avoir d'autre idée sur cet objet) mit en œuvre la superstition, pour rendre le peuple encore plus docile.

docile. Les hiſtoriens racontent qu'une femme inconnue préſenta au roi neuf volumes, dont elle demandoit une groſſe ſomme ; que le roi n'ayant pas voulu les payer ſi cher, elle en brûla trois ; qu'elle revint demander le même prix des ſix autres ; qu'elle en brûla encore trois, après un nouveau refus ; qu'elle recommença enſuite la ſcène ; & que les livres qui reſtoient ayant été reconnus pour être les oracles de la ſibylle de Cumes, Tarquin les acheta ; après quoi la femme diſparut. Ces livres gardés précieuſement furent entre les mains du prince, & enſuite du ſénat, les interprètes infaillibles de la volonté des dieux. On les faiſoit parler au beſoin ; on en tiroit les oracles que l'intérêt préſent pouvoit dicter. Avec une pareille machine, on étoit sûr de maîtriſer une nation ſuperſtitieuſe.

Capitole bâti.

Vers le même temps, fut exécuté le projet du premier Tarquin de bâtir le capitole ; & ce fut l'occaſion de fabriquer une autre fable, qui ne produiſit pas de moindres effets. En creuſant la terre pour les fondemens

Fable qui ſervit à élever le courage des Romains.

du temple de Jupiter, il se trouva, dit-on, une tête d'homme, aussi fraîche que si elle venoit d'être coupée. Les augures consultés sur ce prodige, déclarèrent que Rome deviendroit la capitale de l'Italie. De-là le nom de *capitole*, qu'on donna au mont Tarpéien. De pareilles fictions frappoient les esprits, élevoient les ames, & inspiroient une sorte d'enthousiasme, auquel les Romains furent en partie redevables de leurs succès. Persuadés que les dieux leur destinoient l'empire, ils coururent aux combats, comme à des victoires certaines.

Lucrèce violée par le fils de Tarquin.

Cependant Tarquin recueilloit les fruits de sa politique. Les chimères dont il amusoit le peuple, achevoient ce que la violence avoit commencé. Il régnoit en despote; & vraisemblablement il eût joui jusqu'à la fin, d'une puissance usurpée, si l'attentat de son fils Sextus contre la chaste Lucrèce, n'eût excité la plus vive indignation.

Brutus fait proscrire la royauté.

Junius, surnommé Brutus, dont le père avoit été une des victimes du tyran, qui ne s'en étoit lui-même garanti qu'en contrefaisant le fou,

saisit le moment de se venger en brisant les fers de la patrie. Son éloquence ranima le courage des sénateurs. Au nom de la liberté, à la vue du cadavre de Lucrèce, qui s'étoit tuée de sa propre main, le peuple sortit de son engourdissement. Tarquin assiégeoit Ardée, capitale des Rutules, dans le Latium. On le condamna, lui & sa postérité, à un exil éternel ; on dévoua aux dieux infernaux quiconque tenteroit de le rétablir ; on substitua le gouvernement républicain au gouvernement monarchique. Cette grande révolution ne fut pas tant l'effet de la tyrannie de Tarquin, que du crime de son fils. Lucrèce violée rendit exécrable un pouvoir dont on ne vit que l'abus. Athènes, dans le même temps, secoua le joug des Pisistratides. Il y a un rapport singulier entre les causes & les circonstances de ces deux révolutions.

Rome doit beaucoup à ses rois.

Sept rois avoient gouverné Rome pendant l'espace de 244 ans. Ils avoient jeté les fondemens de sa grandeur, parce que tous étoient de grands princes, sans en excepter le

dernier, auquel on doit reprocher des injuſtices, mais non refuſer la gloire du génie & des talens. Monteſquieu dit à ſon ſujet : « Malheur » à la réputation de tout prince qui » eſt opprimé par un parti qui de- » vient le dominant. » Il eſt probable en effet que, ſi la couronne de Tarquin étoit reſtée dans ſa maiſon, ſa mémoire auroit été moins flétrie, & même célébrée dans les annales de Rome.

Les hiſtoriens ſuſpects d'exagération.

Les hiſtoriens ſont ſuſpects d'avoir chargé le tableau de ſa tyrannie. En général, ils enflent tout par leurs pompeuſes deſcriptions. Rome ne connoiſſoit point encore de monnoie d'argent ; elle ne cultivoit ni les ſciences ni les arts ; elle ne poſſédoit qu'un territoire d'environ treize lieues de long, ſur dix de large ; elle conſervoit ſes mœurs ruſtiques au ſein de la pauvreté & de la guerre : cependant ils lui attribuent déja non-ſeulement une politique profonde, mais beaucoup de merveilles qui ſuppoſent des talens très-cultivés.

Doutes ſur

On demande comment ſept rois

électifs, dont quatre ſont morts aſſaſſinés, dont le dernier a été détrôné, embraſſent dans l'hiſtoire un eſpace de 244 ans, tandis que les royaumes héréditaires ne fourniſſent pas d'exemple d'une pareille durée de ſept règnes. On demande par quel prodige tous ces rois montrent des qualités ſupérieures; ce qui eſt auſſi ſans exemple. On tire de-là une preuve contre leur hiſtoire. La difficulté eſt forte, ſans doute. Je n'y oppoſe ni probabilités, ni conjectures. Dans ces commencemens, les dates & certaines particularités peuvent être fauſſes; mais je crois avoir rapporté des choſes utiles. l'hiſtoire de ces rois.

SECONDE ÉPOQUE.

LES CONSULS AU LIEU DE ROIS.

LE PEUPLE OPPRIMÉ PAR LE SÉNAT.

Depuis l'an de Rome 244, jusqu'en 260.

245. Deux consuls substitués aux rois par le sénat.

LES Romains, assemblés par tribus & par curies, avoient porté le décret irrévocable contre la royauté. C'étoit véritablement l'ouvrage de la nation, puisque, dans cette espèce de comices, les richesses n'étant comptées pour rien, tous les suffrages étoient égaux. Mais, quand il fallut pourvoir au gouvernement de la république, les patriciens, attentifs à leurs intérêts, préférèrent les comices par centuries, où la première classe l'emportoit sur toutes les autres. On tira de leur corps deux magistrats annuels, qui sous le nom modeste de consuls, exercèrent l'au-

torité royale. Ils commandoient les armées, assembloient le sénat & le peuple, administroient la justice & les finances, traitoient avec les étrangers, en un mot, avoient presque le même pouvoir dont les rois avoient joui. Brutus, auteur de la conspiration, & Collatin, mari de Lucrèce, furent nommés au consulat. Le nom de roi avoit, sans doute, quelque chose de sacré, puisqu'on ne l'abolit pas entièrement. On créa un nouveau sacerdoce, auquel ce titre fut attaché ; mais le *roi des sacrifices* n'eut aucune autorité dans les affaires civiles.

Le nom de roi attaché à un sacerdoce.

Rien n'est plus propre à enflammer les courages, à produire des actions extraordinaires, qu'un passage soudain de la tyrannie à la liberté, même quand la liberté est moins réelle qu'apparente. Les périls & les travaux ne rebutent point ; on sacrifie tout pour se maintenir dans un état, où l'on se croit maître de tout ; les esprits ardens échauffent les autres, & la passion du bien public paroît seule animer le peuple

Enthousiasme de la liberté.

entier. Rome en fournit plusieurs exemples assez connus.

Brutus condamne à mort ses deux fils.

Tarquin, abandonné de ses troupes, s'étoit réfugié à Tarquinie. Les Etrusques envoyèrent une ambassade, sous prétexte de demander la restitution de ses biens. Quelques jeunes Romains furent séduits par ces dangereux ambassadeurs, & conspirèrent en faveur d'un roi qu'ils croyoient persécuté, ou dont ils ambitionnoient les bonnes graces. Un esclave découvrit le complot. Les deux fils de Brutus se trouvant au nombre des coupables, leur père prononça lui-même contre eux la sentence de mort, & les fit exécuter en sa présence. Exemple affreux, mais qu'il crut nécessaire pour couper jusqu'à la racine du mal. Les biens de Tarquin furent livrés au peuple. On renvoya les ambassadeurs étrusques, dont la perfidie avoit violé le droit des gens. Ce trait de modération fait d'autant plus d'honneur aux Romains, que les ennemis de leur liberté devoient leur paroître plus odieux

Collatin abdique.

Collatin parut suspect, unique-

ment pour s'être montré moins rigide que Brutus envers les conspirateurs : on l'auroit banni, s'il n'avoit abdiqué le consulat, comme l'y exhorta publiquement son collégue. Celui-ci mourut les armes à la main, dans une bataille contre Aruns, fils du roi. Ils se percèrent mutuellement de coups mortels, & la liberté fut cimentée du sang de son principal auteur. On fit l'oraison funèbre de Brutus; les femmes portèrent le deuil une année entiére.

dique le consulat, & Brutus meurt dans une bataille.

L'esprit de liberté est si ombrageux que Valérius Publicola, nouveau consul, homme populaire, fut soupçonné d'aspirer à la tyrannie, parce qu'il bâtissoit une maison sur un terrain qui dominoit la place publique. Pour regagner la confiance des romains, il démolit sa maison; il ôta les haches des faisceaux de ses licteurs; il voulut que les faisceaux fussent baissés devant l'assemblée du peuple; il permit de tuer, sans aucune forme de justice, quiconque tenteroit de s'ériger en souverain; il permit

Conduite de Publicola en faveur du peuple.

d'appeler au peuple des jugemens même des consuls; consia enfin le trésor public à deux sénateurs choisis par le peuple. Sa conduite le fit élire consul quatre fois. Elle devoit naturellement déplaire au sénat, trop jaloux de l'autorité; mais on avoit besoin du peuple contre l'ennemi.

Porsenna assiège Rome.

Le plus puissant roi de l'Etrurie, Porsenna, avoit épousé la querelle de Tarquin, & parut bientôt aux portes de Rome. Le sénat s'étoit précautionné, soit en faisant des provisions de vivres, soit en déchargeant de tout impôt les citoyens pauvres, que le mécontentement pouvoit exciter à la révolte. On déclara qu'ils payoient un assez grand tribut, par les enfans qu'ils donnoient à la république.

Traits d'Horatius Coclès & de Mucius Scévola.

Cependant la ville auroit peut-être succombé, sans l'action presque incroyable d'Horatius Coclès, qui défendit seul le pont du Tibre, tandis qu'on travailloit à le rompre, pour empêcher l'ennemi de passer. Le siège se tourna en blocus : la famine étoit à craindre.

S'il faut en croire Tite-Live, car le silence de Denys d'Halicarnasse rend le fait extrêmement douteux, Mucius Scévola, jeune homme intrépide, se croyant tout permis pour délivrer Rome, pénétra dans le camp du roi étrusque, dans sa tente même, résolu de l'assassiner aux dépens de sa propre vie. Il manqua son coup par mépriſe. Arrêté sur le champ, il dénonça fièrement à Porsenna que plusieurs autres citoyens avoient formé le même projet. *C'est le caractère du Romain*, lui dit-il, *d'agir & de souffrir en héros.* Un meurtre étoit-il donc si héroïque? Et comment les historiens de Rome ont-ils pu célébrer ce trait, condamné par toutes les lois des nations? Le fanatisme seul consacre ce qui révolte l'humanité.

Porsenna se montra plus généreux en renvoyant l'assassin. Il conclut la paix. Je ne m'arrêterai point à l'histoire de Clélie & de ses dix jeunes compagnes, données en otages. On raconte qu'elles s'enfuirent du camp; qu'elles passèrent le Ti-

Porsenna fait la paix.

Clélie.

bre à la nage; qu'on les renvoya au roi par ſentiment de fidélité; qu'il ſignala ſa généroſité envers elles, envers les romains, au point qu'on lui érigea dans Rome une ſtatue. Tout cela n'apprend qu'à ſe défier des anciennes traditions. Horatius Coclès, Mucius Scévola & Clélie, furent, dit-on, comblés d'honneurs & de récompenſes. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que Rome formoit des héros, en honorant le courage. Elle perdit dans Valérius Publicola un vrai modèle de patriotiſme. Après quatre conſulats, il mourut pauvre. On fit ſes funérailles aux frais du public; & le deuil que portèrent un an les dames romaines, comme pour Brutus, fut une expreſſion éclatante des regrets de la patrie.

Mort de Publicola.

Le peuple vexé par les patriciens.

Cependant les intrigues de Tarquin continuoient : trente villes du Latium ſe liguèrent en ſa faveur. Pour comble de mal, Rome avoit dans ſon propre ſein un principe de ſoulèvement. Les patriciens en général loin d'être comme auparavant les pères du peuple, ne cherchoient qu'à en devenir les

maîtres. L'inégalité de fortune croiſſoit tous les jours, & avec elle les ſemences de diviſion. On ne voyoit que riches & que pauvres. Quoique les richeſſes fuſſent médiocres, dans un petit état ſans commerce, elles étoient exceſſives comparées à l'indigence de ceux qui manquoient de tout. Ces malheureux ne poſſédant point ou preſque point de terres, n'ayant aucune induſtrie, ne ſachant qu'affronter la mort dans les combats, vivoient d'emprunt; & l'uſure montoit à douze pour cent. Après avoir accumulé dettes ſur dettes, ils ſe trouvoient expoſés aux violences de créanciers impitoyables, qui les mettoient en priſon ou les réduiſoient en ſervitude. Accablé de vexations, le peuple déclara qu'il ne s'enrôleroit point pour la guerre, à moins qu'on n'abolît les dettes. Quelques-uns menacèrent même de quitter la ville. » Que nous im-» porte, diſoient-ils, une patrie où » l'on ne nous laiſſe rien que l'obli-» gation de verſer notre ſang pour » elle? ne vivrons-nous pas égale-

Dureté des créanciers.

Murmures des pauvres.

» ment ailleurs ? du moins nous n'y » trouverons point de créanciers. »

On propose l'abolition des dettes ; Appius Claudius s'y oppose.

Le sénat inquiet de ces murmures, délibère sur une affaire si sérieuse. Valérius, frère de Publicola, propose l'abolition des dettes comme un parti qu'exigent l'humanité & la prudence. Les plus doux, les plus pauvres des sénateurs applaudissent à son discours. Mais Appius Claudius, riche Sabin, établi nouvellement à Rome, fier, dur & inflexible, représente qu'abolir les dettes seroit ruiner la foi publique, la base de la société ; que le peuple en souffriroit lui-même, puisque toutes les bourses lui seroient fermées dans le besoin ; qu'on pouvoit avoir de l'indulgence pour les débiteurs, qui n'avoient point mérité leur infortune par une mauvaise conduite ; mais que les autres étant la honte de Rome, on ne devoit pas les regretter s'ils l'abandonnoient ; que du reste on exciteroit la sédition en mollissant ; & qu'il ne falloit qu'un ou deux exemples de sévérité, pour contenir les mutins. Ces raisons spécieuses ne convenoient guère à la

ſituation préſente du peuple : le mal étoit extrême. On ſe perdoit en réduiſant au déſeſpoir ceux qui faiſoient la force de l'état.

Dans une pareille criſe, le ſénat devoit peu compter ſur des tempéramens dont l'effet paroîtroit douteux. Il renvoya la déciſion après la guerre, ſe contentant de ſuſpendre toutes les dettes dans cet intervalle. L'ennemi approchoit. Les mutins s'échauffent davantage. Excepté les plus riches plébéïens, & les cliens qu'un devoir particulier attachoit aux nobles, tous refuſent de prendre les armes, juſqu'à ce qu'on ait accordé leur demande. Alors la politique imagina un moyen de tromper le peuple. On propoſa, pour mettre fin aux diſſenſions, de créer un magiſtrat, nommé dictateur, qui auroit toute l'autorité entre les mains, & qui gouverneroit ſouverainement la république, dans des conjonctures où les règles ordinaires étoient impuiſſantes : il ne devoit reſter en charge que ſix mois, de peur que ſon pouvoir ne dégénérât en tyrannie.

Le peuple refuſe de prendre les armes.

On le trompe en propoſant la dictature.

255. Création d'un dictateur.

Le peuple, facile à tromper sur l'avenir, qu'il ne prévoit point, approuva sans peine cet expédient. C'étoit à l'un des consuls qu'on réservoit la nomination du dictateur : le peuple devoit seulement la confirmer. Loin d'ambitionner cette grande charge, les deux consuls, Clélius & Lartius, se disputèrent généreusement à qui nommeroit son collègue. Lartius céda & fut dictateur. On doit admirer, comme un des principaux phénomènes de l'histoire, que la dictature, donnant le droit de vie & de mort, & le pouvoir le plus despotique, ait été souvent le salut de Rome; qu'aucun ambitieux n'en ait abusé; qu'on l'ait même abdiquée avant les six mois, dès que son objet étoit rempli. Sylla fut le premier exemple d'usurpation à cet égard. Tant les lois avoient d'empire sur l'ame des Romains !

La dictature fut très-utile.

Le dictateur Lartius réprime la sédition.

D'abord Lartius créa un général de la cavalerie (*magister equitum*), dont la charge devoit durer autant que la sienne; ce qui fut toujours observé depuis. Ensuite, avec un

cortège de vingt-quatre licteurs, qui portoient des faiſceaux armés de haches, il ſe montra réſolu de punir ſévérement le crime & la révolte. Ses jugemens étant ſans appel, les mutins tremblèrent; ils ſentirent la néceſſité de l'obéiſſance. On fit le dénombrement des citoyens; on en trouva plus de cent cinquante mille au-deſſus de l'âge de puberté *. Le dictateur leva des troupes comme il voulut. Les Latins, qui menaçoient Rome, déſirèrent une ſuſpenſion d'armes; il conclut la trève, & ſe démit auſſitôt de la dictature.

Dénombrement des citoyens.

Dès que la trève fut expirée, les Latins reprirent les armes. Un ſecond dictateur parut néceſſaire.

Bataille de Régille, qui aſſure l'établiſſement de la république.

* Je ne ſais ſi l'on doit compter ſur les dénombremens, tels que les rapportent les hiſtoriens. Le huitième, l'an 279 de Rome, n'eſt que de cent trois mille citoyens; le neuvième, en 288, eſt de cent quatre-vingt mille deux cents quinze. Les guerres, les maladies, pouvoient diminuer beaucoup le nombre dans un petit eſpace d'années. Mais comment ſe trouve-t-il ſi fort augmenté en ſi peu de temps?

Posthumius, revêtu de cette dignité, marcha contre les ennemis. Leur armée montoit à quarante-trois mille hommes. Il n'en avoit que vingt-cinq mille; mais ses troupes, ayant à combattre les fils de Tarquin, étoient animées de toute l'ardeur que peut inspirer la haine de la tyrannie. La sanglante bataille de Régille fixa le sort de la république. Titus & Sextus, fils du tyran, y furent tués. A peine échappa-t-il dix mille Latins. Ce peuple demanda la paix, & se soumit. Castor & Pollux, suivant une des traditions de Rome, avoient combattu en cavaliers à la tête de l'armée, & s'étoient montrés dans la ville pour annoncer la victoire. La superstition populaire & l'orgueil national admettoient volontiers de tels miracles, qui sembloient attacher les dieux au service de quelques hommes.

Les Latins sont entièrement soumis.

Tarquin mourut à Cumes dans la Campanie, accablé de vieillesse & d'infortune. La liberté de Rome étoit le fruit de son despotisme, & il éprouva que l'ambition même la

Mort de Tarquin.

plus heureuse peut conduire au précipice. C'est à quoi les ambitieux ne pensent guère, malgré l'expérience de tous les siècles.

Les patriciens avoient gardé quelques ménagemens envers le peuple, tant qu'ils craignoient de le voir rappeler Tarquin. Délivrés de cette inquiétude, ils redoublèrent leurs violences. On exécuta plus rigoureusement que jamais la loi odieuse, qui permettoit de charger de fers, & même de vendre les débiteurs insolvables. Toute la ville fut bientôt remplie de vexations & de murmures.

Les patriciens recommencent leurs vexations.

Un vieillard s'échappe de prison, se montre dans la place, maigre, hideux; il découvre les cicatrices des blessures qu'il a reçues à la guerre, & les traces récentes des coups, dont un impitoyable créancier l'a fait déchirer; il raconte ses malheurs, causés par des accidens & par l'avarice d'autrui. Le peuple entre en fureur; le sénat s'assemble; Appius Claudius opine, comme il avoit fait auparavant, à ne rien accorder & à punir.

Sédition du peuple.

Sage conduite du consul Servilius pour calmer le peuple.

Cet avis étoit d'autant plus insoutenable, que les Volsques ayant violé un traité de paix, on venoit de leur déclarer la guerre. Tout-à-coup arrive la nouvelle, qu'ils s'avancent avec une nombreuse armée. Les plébéïens ne dissimulent point leur joie; ils déclarent que les patriciens peuvent aller combattre, puisqu'eux seuls profitent des victoires. Mais la douceur du consul Servilius, ses promesses satisfaisantes, la suspension des dettes, l'amour de la patrie ranimé par un doux espoir, calment ces braves citoyens. Les débiteurs à l'envi se font enrôler. Servilius défait les Volsques, & partage tout le butin aux soldats. Appius, son collègue, lui reprochant une complaisance populaire, détermine le sénat à lui refuser l'honneur du triomphe. Indigné de cet affront, Servilius assemble le peuple dans le champ de Mars, se plaint de l'injustice du sénat, se décerne lui-même le triomphe, & marche pompeusement au capitole, suivi de l'armée, aux acclamations de toute la multitude.

Le sénat lui refuse le triomphe; il se le décerne lui-même.

Il eſt étonnant que le ſénat, dont on célèbre tant la ſageſſe, ſe ſoit obſtiné dans les partis de rigueur; comme ſi l'état affreux du grand nombre des plébéïens n'avoit pas demandé un prompt remède; comme s'il avoit été poſſible de tenir toujours opprimée une populace guerrière, ſans laquelle on ne pouvoit ſe défendre. L'ariſtocratie eſt le plus dur des gouvernemens. Les ſénateurs vouloient l'établir, & leur conduite ſuffiſoit pour la faire déteſter. En vain le peuple ſollicita l'exécution des promeſſes de Servilius. L'inexorable Appius tint ferme contre les plaintes des malheureux. Alors ils s'attroupent, ils aſſiègent les tribunaux, ils inſultent les ſénateurs, ils refuſent abſolument de s'enrôler contre les Sabins, qui, à la faveur de ces troubles, avoient levé l'étendard de la révolte.

Dureté inflexible du ſénat, ſuivie d'une révolte.

Appius perſiſte à ſoutenir dans le ſénat, qu'il faut réprimer la licence par la terreur; que l'appel des jugemens conſulaires eſt la ſource des ſéditions; que pour y remédier, il ſuffit de nommer un dictateur, dont

Le dictateur Valérius s'efforce en vain de fléchir le ſénat.

le pouvoir abſolu étouffera l'eſprit de révolte. Son avis l'emporte. Valérius eſt élevé à la dictature. Heureuſement c'étoit un homme ſage & modéré : ſes promeſſes engagent les plébéïens à la défenſe commune. Ayant défait les Sabins, il demande qu'on aboliſſe les dettes. Il trouve les jeunes ſénateurs opiniâtres dans leurs refus. On l'accuſe même inſolemment de trahir les intérêts de ſon corps, en faveur de la populace. Il ſort pénétré d'indignation ; il convoque le peuple, & après lui avoir rendu compte de la mauvaiſe volonté du ſénat, il dépoſe la dignité de dictateur.

Les ſoldats retenus malgré eux par le ſerment.

Plus on lui témoigna de reconnoiſſance & de reſpect, plus on ſe livra au reſſentiment contre les patriciens. La ſédition étoit ſur le point d'éclater. Les conſuls, qui avoient chacun leur armée encore ſur pied, ordonnèrent aux ſoldats de les ſuivre, ſous prétexte d'une nouvelle guerre. Ils comptoient ſur la force du ſerment, dont la religion faiſoit une loi inviolable pour les Romains. Tous les ſoldats, en s'en-

rôlant, juroient d'obéir aux généraux ; & jusqu'à ce qu'ils fussent licenciés, ce serment les obligeoit au service militaire. Il fallut donc sortir de Rome. Les plus furieux pensèrent à tuer les consuls, pour se délier de leur promesse ; car à quel point les passions n'aveuglent-elles pas la conscience ? On leur représenta qu'un engagement sacré ne pouvoit être rompu par un crime. On imagina néanmoins un autre expédient frivole, qui servit à éluder la loi : ce fut d'enlever furtivement les enseignes, & de se retirer avec elles. Les soldats juroient aussi de ne les point abandonner ; & ils crurent être fidèles au serment, en trahissant les consuls à la suite de leurs enseignes. Ils se nommèrent des officiers ; ils établirent leur camp sur le mont Sacré, au-delà du Tévéron, à trois milles de Rome.

Ils éludent le serment & se retirent sur le mont Sacré.

Cette désertion imprévue apprit au sénat combien il s'étoit fait tort à lui-même, par sa dureté & son injustice. Le peuple sortoit en foule & couroit au mont Sacré. Les gardes qu'on mit aux portes ne purent

Désertion du peuple.

faire de réſiſtance. Les députés qu'on envoya aux ſéditieux rapportèrent pour réponſe, qu'après tant de promeſſes violées, il n'étoit plus poſſible de ſe fier au ſénat; que les patriciens voulant dominer en maîtres de Rome, pouvoient y reſter les maîtres; mais que les pauvres citoyens vouloient être libres, & que leur patrie ſeroit le lieu où ils jouiroient de leur liberté. Ce qui étonne davantage, c'eſt l'ordre & la diſcipline qu'on voit règner dans leur camp. Point de tumulte, ni de violences. Ils deſcendent de la montagne pour chercher des vivres, ſe contentent du pur néceſſaire, & retournent tranquillement à leur poſte. Jamais armée n'avoit paru plus digne de ce nom ſous les conſuls. Trouveroit-on ailleurs l'exemple d'un peuple mutiné, armé, dans le déſeſpoir, & qui ſe ſignale par la modération?

Sa modération étonnante.

Mais cette modération même étoit inquiétante pour le ſénat. Elle annonçoit une entrepriſe bien concertée, & des forces redoutables prêtes à fondre ſur la ville. La conſterna-

Députation du ſénat au peuple.

tion

tion fut générale. Perſonne n'oſa briguer le conſulat ; il fallut même obliger deux ſénateurs à le recevoir. On remit en délibération l'affaire des dettes : on nomma dix députés pour traiter avec le peuple ; on leur donna plein pouvoir de conclure, aux conditions qu'ils jugeroient avantageuſes à la république. Appius & les jeunes ſénateurs s'oppoſèrent en vain à ce parti. Leur conſeils violens avoient eu des ſuites trop funeſtes, pour étouffer encore les ſentimens d'humanité. Les choſes en étoient au point que, ſans accorder beaucoup au peuple, il étoit impoſſible de rétablir l'ordre & la paix. C'eſt ainſi que l'abus de l'autorité amène les révolutions:

TROISIÈME ÉPOQUE.

TRIBUNS DU PEUPLE.

LE PEUPLE ACQUIERT DE L'AUTORITÉ.

Depuis l'an de Rome 260, jusqu'en 302.

CHAPITRE PREMIER.

Depuis la création des Tribuns du peuple, jusqu'à l'exil de Coriolan.

260. Les députés du sénat sont bien reçus par le peuple.

A LA tête de la députation du sénat, étoient trois hommes dignes de la confiance du peuple, Lartius & Valérius, qui avoient exercé la dictature, & Ménénius Agrippa, illustre consulaire, auteur du conseil qu'on venoit de suivre. Le peuple, malgré son mécontentement, aimoit la patrie. Il les reçut avec

joie ; il eût été fort traitable, sans deux chefs séditieux dont la fougue entretenoit la discorde. Ménénius employa, dit-on, avec succès l'apologue de l'estomac & des membres. Les membres révoltés contre l'estomac, qu'ils accusoient de profiter de leur travail & de ne rien faire pour eux, furent détrompés par une triste expérience : lui ayant refusé leurs services, ils tombèrent dans une langueur mortelle. C'étoit l'image du peuple, trop prévenu contre le sénat. Des esprits tranquilles peuvent sentir la justesse de cet apologue ; mais la multitude avoit besoin d'autre motif. Ménénius fit sûrement plus d'impression en déclarant que le sénat aboliroit les dettes.

Apologue des membres & de l'estomac.

Le peuple ne désiroit pas autre chose. Un de ses chefs, nommé Junius, qui affectoit de prendre le nom de Brutus, comme étant le restaurateur de la liberté, saisit l'occasion d'invectiver contre la mauvaise foi que le sénat avoit montrée jusqu'alors. Il représenta qu'on devoit prendre des précautions pour l'avenir ; il demanda qu'il y eût des

Junius Brutus engage le peuple à demander des magistrats plébéiens.

magistrats plébéïens, chargés uniquement de veiller aux intérêts du peuple : demande juste au fond, puisque le passé donnoit lieu de craindre les plus cruelles injustices. Cette proposition embarrassa les députés. Ils crurent devoir la rapporter au sénat ; ils partirent en faisant espérer son consentement.

Création des tribuns du peuple.

On s'étoit mis dans la malheureuse nécessité, ou d'essuyer la guerre civile, ou d'accorder au peuple sa demande. Appius eut beau déclamer avec chaleur, prendre les dieux & les hommes à témoin des maux qu'il présageoit. De sages tempéramens auroient pu les prévenir : sa dureté & sa hauteur ayant fermé toute autre voie de conciliation, le sénat consentit à l'élection des tribuns du peuple. C'est le nom de ces nouveaux magistrats, tirés du corps des plébéïens pour les protéger.

Leur personne sacrée.

On déclara par une loi que leur personne seroit sacrée ; que si quelqu'un les frappoit, il seroit maudit, & ses biens voués au service de Cérès ; que le meurtrier pourroit être tué sans forme de justice.

Les tribuns n'eurent aucune marque de dignité. Assis à la porte du sénat, ils ne pouvoient y entrer que par ordre des consuls ; leur pouvoir étoit renfermé presque dans l'enceinte de Rome ; il leur étoit défendu de s'absenter de la ville. Mais qu'un seul formât opposition contre un décret du sénat, c'en étoit assez pour l'annuller : son *veto* arrêtoit tout. Nous verrons l'autorité des tribuns s'accroître de jour en jour, & devenir redoutable comme celle des éphores de Sparte. S'ils en abusèrent souvent, (on pouvoit le prévoir), du moins ils garantirent le peuple de l'oppression. Ils furent d'abord cinq, & ensuite dix. Leur charge étoit annuelle. Dès le commencement, ils firent créer deux édiles, magistrats plébéïens qui étoient leurs officiers, chargés de la police des bâtimens.

Leur pouvoir sans marques de dignité.

Édiles.

L'établissement du tribunat, & la suppression des dettes ayant ramené le peuple au devoir, le consul Postumus Cominius battit les Volsques, & prit Corioles leur capitale. Il dut principalement ses

Prise de Corioles, capitale des Volsques.

succès à la valeur de Marcius, jeune patricien, qui avoit toutes les qualités d'un héros, mais non la modération d'un sage. Le consul, après l'avoir couronné de sa main, voulut l'enrichir. Il lui destinoit la dixième partie du butin : Marcius la refusa. Le surnom de Coriolan étoit une récompense plus digne de lui; & il la reçut des soldats, dont il faisoit l'admiration.

Le peuple fait la dépense des funérailles de Ménénius Agrippa.

Malgré les exemples d'avarice donnés par un nombre de patriciens, le mépris des richesses distinguera encore long-temps les héros de la république. Cette vertu qui, dans le même temps, mettoit Aristide au-dessus de tous les grands hommes d'Athènes, étoit si chère à Ménénius Agrippa, qu'il mourut sans laisser de quoi faire ses funérailles. Le peuple se taxa pour lui en faire de magnifiques, & ne voulut point reprendre l'argent qu'il y destinoit, quoique le sénat eût chargé les questeurs de la dépense : il le donna aux enfans du mort.

Émeute populaire au

A cette dispute de générosité entre les deux ordres, succéda une

nouvelle émeute, occasionnée par la famine. C'étoit une suite de la retraite du peuple au mont Sacré. On n'avoit point ensemencé les terres; & tout manque faute d'agriculture. Quelques soins que prît le sénat pour remédier à la disette, on souffrit & on murmura. Le peuple souffrant est, pour l'ordinaire, injuste; parce que, sans réfléchir sur les causes de sa misère, le sentiment des maux l'aigrit contre ceux dont il attend en vain des secours. On supposa que les sénateurs gardoient tout le blé pour leurs familles. Les tribuns, choqués de ce qu'ils avoient envoyé deux colonies malgré leur opposition, accréditèrent ce bruit, échauffèrent les têtes. Appius invective dans le sénat contre les tribuns; il inspire la résolution de les réprimer & de les punir. Les consuls assemblent le peuple pour cet effet. Interrompus par les tribuns, ils prétendent leur fermer la bouche, & leur disputent le droit de parler dans les assemblées. Cette querelle fournit aux

sujet de la famine.

Les tribuns échauffent le peuple.

magiſtrats du peuple l'occaſion d'étendre leur autorité.

Les tribuns irrités de ce que les conſuls les empêchent de haranguer le peuple.

Junius, un des édiles, le même factieux dont nous avons vu l'audace, ayant obtenu des conſuls la permiſſion de prendre la parole, comme pour terminer la diſpute, leur demanda pourquoi ils empêchoient les tribuns de parler au peuple. « C'eſt, répondit un » conſul, parce qu'ayant convoqué » nous-mêmes l'aſſemblée, la parole » nous appartient. Si les tribuns » l'avoient convoquée, loin de les » interrompre, je ne viendrois pas » les entendre ». Ce mot imprudent eut de grandes ſuites. « Vous avez » vaincu, plébéïens, s'écria Junius. » Tribuns, laiſſez haranguer les » conſuls. Demain je vous ferai » connoître la dignité & la puiſ- » ſance de vos charges ». En effet, par ſon conſeil, les tribuns, le lendemain dès la pointe du jour, ſe rendent à la place publique, ſuivis de preſque tout le peuple. L'un d'eux, nommé Icilius, repréſente qu'il eſt eſſentiel, pour l'exercice de leurs fonctions, de convoquer

des assemblées, & de pouvoir haranguer le peuple sur ses intérêts, sans crainte d'être interrompus. On applaudit. On approuve une loi qu'il avoit dressée la nuit avec ses collègues.

Cette loi porte : « Que dans les » assemblées tenues par les tribuns, » personne ne les interrompe & ne » les contredise ; que si quelqu'un » ose le faire, il donne caution pour » l'amende à laquelle il sera con- » damné, & qu'il soit puni de mort, » s'il refuse la caution ». Par-là les tribuns augmentoient considérablement leur pouvoir ; mais sans ce privilége, ils n'auroient pu protéger le peuple que foiblement. Les abus de l'aristocratie entraînoient des variations qui devoient produire d'autres abus. La nouvelle loi étoit un coup terrible porté au sénat. Il refusa d'abord de la confirmer, & prétendit qu'elle étoit l'ouvrage d'une assemblée illégitime. On lui déclara que s'il rejetoit les *plébiscites*, (les ordonnances du peuple), on rejetteroit les *sénatus-consultes*, (les décrets du sénat). Il céda en-

Plébiscite qui permet aux tribuns d'assembler le peuple, & qui défend de les contredire.

fin, ou par néceſſité ou par complaiſance.

Les tribuns empreſſés à étendre les droits du peuple.

Plus les tribuns gagnoient de terrain, plus ils donnoient d'étendue aux droits du peuple, qu'ils avoient un intérêt perſonnel à étendre. S'ils agiſſoient par ambition, s'ils travailloient pour eux-mêmes, ils travailloient auſſi à reſtreindre l'autorité du ſénat dans les bornes d'un gouvernement mixte, où l'ariſtocratie tempérée par la démocratie, ne pût opprimer les citoyens. L'occaſion ſe préſenta bientôt de faire un nouvel eſſai de leurs forces, & le ſuccès répondit encore à leurs déſirs.

Mauvais conſeil de Coriolan contre le peuple.

Le petit peuple ſouffroit toujours, mais ſans commettre aucune violence, & ſe contentant du peu que la terre lui donnoit pour vivre. La dureté hautaine de Coriolan le mit en fureur. On avoit reçu du blé de Sicile. Quand il fut queſtion dans le ſénat de l'uſage qu'on en feroit, les uns propoſèrent de le diſtribuer gratuitement aux pauvres, & l'humanité dictoit ce conſeil; les autres, de le vendre fort cher, afin de

punir & de dompter l'audace du peuple. Coriolan soutint qu'il falloit profiter des circonstances, abolir le tribunat & casser les conventions du mont Sacré. Ce héros, dont on vante la probité & le désintéressement, ne connoissoit pas les vertus douces qui gagnent les cœurs. Il croyoit que tout devoit plier sous l'autorité du sénat : son imprudence ne servit qu'à affoiblir l'autorité du sénat, & à le perdre lui-même. Etoit-il donc si difficile de prévoir que des partis violens feroient un motif de violences ?

Coriolan brave le peuple & les tribuns.

Les tribuns, sachant ce qui se passoit, invoquent les dieux vengeurs du parjure. Le peuple s'échauffe & veut tuer Coriolan. Ils retiennent le peuple ; mais ils somment Coriolan de comparoître devant eux. Le fier patricien méprise leur citation. Ils entreprennent de le saisir, & sont repoussés par de jeunes sénateurs. Enfin ils convoquent une assemblée, où Coriolan, bien loin de faire son apologie & de ménager le ressentiment populaire, repète d'un ton impérieux tout ce qu'il a

dit au sénat ; il proteſte qu'il ne reconnoît pour juges que les conſuls, & qu'il ne paroît dans cette aſſemblée de ſéditieux que pour leur reprocher leur inſolence. Il jure aux tribuns une haine irréconciliable, en les appelant *le poiſon de la tranquillité publique*.

Un tribun le cite au jugement du peuple.

Sicinius, un des tribuns, le condamne à mort ſur le champ, de ſa propre autorité, & ordonne qu'on le précipite de la roche Tarpéïenne. Comme les patriciens ſe diſpoſoient à le défendre ; comme la populace ne remuoit point, par reſpect pour les conſuls ; il le cite au jugement du peuple dans vingt-ſept jours. (C'étoit la coutume de ne terminer les affaires publiques qu'après trois marchés, afin que les habitans de la campagne puſſent en prendre connoiſſance ; & le marché ſe tenoit tous les neuf jours.) Sicinius ajoute à la citation, que ſi le ſénat ne règle pas la diſtribution du blé, les tribuns y pourvoiront eux-mêmes.

Le ſénat conſent que Coriolan ſoit jugé.

Jamais le ſénat ne s'étoit vu expoſé à une attaque ſi dangereuſe. Il s'efforça en vain de parer le coup.

Il mit le blé au même prix où il étoit avant les troubles ; mais il ne put rien gagner sur l'esprit de Sicinius, ni le faire désister de son accusation, ni l'engager à remettre aux sénateurs le premier examen de l'affaire, comme les rois l'avoient pratiqué. Les autres tribuns, moins violens ou plus habiles, craignant de se rendre odieux par une inflexible roideur, consentirent à laisser juger au sénat si l'affaire devoit être portée au peuple. Le sénat délibère ; on dispute vivement. Appius, selon sa coutume, crie que tout est perdu, à moins qu'on ne réprime les factieux. Valérius lui oppose les dangers, les malheurs d'une guerre civile, & tâche de persuader qu'en donnant au peuple une marque de condescendance, on le rendra favorable à l'accusé. Le plus grand nombre se range de son avis. Alors Coriolan demande aux tribuns de quel crime ils l'accusoient? Ils répondent, *d'avoir affecté la tyrannie.* --- *S'il ne s'agit que de réfuter une telle accusation*, dit har-

dimment ce héros, *je paroîtrai devant le peuple.*

Les tribuns obtiennent les comices par tribus.

Les tribuns, réſolus de ſe venger, dreſsèrent leurs batteries avec toute l'adreſſe imaginable. Ils prévoyoient que ſi les comices s'aſſembloient par centuries, conformément au ſyſtême établi par Servius, le ſénat diſpoſeroit des ſuffrages. Ils exigèrent qu'on les aſſemblât par tribus, parce que tout citoyen devoit également donner ſa voix, dans une affaire qui intéreſſoit les droits du peuple. On ſe relâcha encore ſur ce point eſſentiel; & dès-lors la forme du gouvernement fut changée à l'avantage des plébéïens. Telle eſt l'inſtabilité d'une conſtitution imparfaite & orageuſe.

262. Coriolan eſt banni.

Au jour marqué pour le jugement, les tribus étant aſſemblées, Coriolan ſe préſente au tribunal du peuple. Le conſul Minucius parle en faveur de cet illuſtre accuſé; il inſiſte ſur ſa naiſſance, ſes exploits, ſes ſervices; il demande au nom de tout le ſénat, qu'on ne le traite pas en criminel. Le tribun Sicinius n'en pourſuit pas moins l'accuſation. Les efforts qu'avoit faits Coriolan pour

abolir le tribunat, pour empêcher que le blé ne baissât de prix, étoient, selon lui, des preuves certaines qu'il aspiroit à la tyrannie. Celui-ci, en montrant les cicatrices de ses blessures, en nommant les citoyens qu'il a sauvés dans les batailles, détruit une imputation si odieuse. Mais Décius, autre tribun, lui reproche d'avoir distribué à ses soldats un butin dont les lois, dit-il, ne lui permettoient pas de disposer, (quoiqu'il y en eût beaucoup d'exemples.) L'accusé réfute foiblement ce grief imprévu. On le condamne à un exil perpétuel. De vingt-neuf tribus, il n'y en eut que neuf qui lui furent favorables.

CHAPITRE II.

Depuis l'exil de Coriolan, jusqu'à l'établissement du décemvirat.

Coriolan se venge de l'injustice, en combattant pour les Volsques.

APRÈS la condamnation de Coriolan, le peuple triompha comme d'une victoire décisive remportée sur les patriciens. Il auroit dû plutôt se reprocher son ingratitude, envers un citoyen respectable dont il avoit reçu les services les plus signalés, & dont le crime, à s'en tenir aux termes de l'accusation, étoit imaginaire & sans preuves. On éprouva bientôt combien il importe de ménager des hommes, aussi capables par leur caractère de nuire que de servir. Coriolan n'écouta plus que la vengeance. S'étant retiré à Antium chez les Volsques, il leur fit prendre les armes contre sa patrie. Il devint leur général, entra sur le territoire de Rome, & répandit partout la terreur.

On lui en-

On vit alors le peuple & le sénat

changer de conduite à son égard. Le peuple, gouverné par les événemens, demandoit son rappel : le sénat s'y opposoit, ne voyant plus dans ce héros qu'un ennemi de la république. Mais le danger adoucit les sénateurs. Ils lui envoyèrent des ambassadeurs ses parens ou ses amis. Il les reçut avec dédain. Une seconde députation n'eut aucun succès. Les prêtres vinrent à leur tour, & furent congédiés de même. Véturie, mère de Coriolan, accompagnée de Volumnie sa femme, de ses enfans, & de plusieurs dames romaines, alla enfin désarmer un fils rebelle. Les sentimens de la nature domptèrent cette ame orgueilleuse. *Rome est sauvée*, s'écria-t-il, *mais votre fils est perdu.** De retour chez les Volsques, il mourut assassiné, selon quelques auteurs ; selon d'autres, il languit dans une triste vieillesse, en regrettant sa patrie.

Vcie des députés.

Il est désarmé par sa mère.

* En mémoire du service qu'avoit rendu Véturie, le sénat bâtit un temple à la *Fortune des femmes*, où les dames eurent seules le droit d'entrer.

Combien les Grecs étoient alors supérieurs aux Romains.

Thémistocle, son contemporain, éprouva une semblable fortune, après avoir sauvé Athènes par sa politique & son courage. En comparant ces deux hommes célèbres, il est facile d'observer la supériorité de la Grèce, alors victorieuse de l'Asie, sur une république naissante, dont les seuls ennemis étoient de petits peuples d'Italie placés autour d'elle. Mais Rome, toujours armée contre ses voisins, apprenoit, par de petites guerres, à subjuguer un jour les plus puissantes nations.

267.

Loi agraire du consul Cassius.

Cependant les disputes se réveillèrent à l'occasion d'une loi agraire, proposée par le consul Cassius. L'ambition seule lui inspira cette loi, comme un moyen de parvenir à la suprême puissance; du moins les historiens assurent qu'il flattoit le peuple dans cette vue : il vouloit que l'on partageât, non-seulement aux Romains, mais aux alliés, une partie des terres conquises, & celles que les patriciens avoient usurpées depuis long-temps. L'article des alliés déplut au peuple, qui se réservoit tout le profit du partage.

Le sénat convint que les étrangers n'y auroient de part, qu'autant qu'ils auroient aidé à la conquête; & il statua, par un décret, qu'on chargeroit dix sénateurs de l'exécution de la loi. On ne cherchoit qu'à gagner du temps, pour faire tomber le projet de Cassius. Dès que son consulat fut fini, deux questeurs l'accusèrent devant le peuple d'avoir aspiré à la tyrannie. Il fut convaincu, selon Denys d'Halicarnasse, & puni de mort. Son propre père, ajoutent quelques écrivains, fut son accusateur dans le sénat, & le fit exécuter dans sa maison. Ce qu'il y a de certain, c'est que le sénat eut souvent recours à une accusation pareille, contre ceux qu'il avoit intérêt de perdre.

Il est puni de mort, comme ayant aspiré à la tyrannie.

Comme le décret, concernant la loi agraire, n'étoit qu'un artifice pour tromper le peuple, l'exécution en fut inutilement demandée. Tout annonçoit une prochaine rupture. C'est alors que les consuls mirent principalement leur politique à exciter sans cesse de nouvelles guerres, qui pussent occuper au-dehors l'ar-

Le peuple mécontent.

Le sénat l'occupe par la guerre.

deur inquiète des plébeïens. Ceux-ci refusoient de s'enrôler; mais on les y obligeoit, en les menaçant d'un dictateur. Les Eques, les Volsques, les Veïens, les Etrusques, furent battus en diverses rencontres. On dit que dans une de ces guerres, la seule famille des Fabius, au nombre de trois cents six, se rendit long-temps redoutable aux ennemis; qu'elle fut enfin surprise & accablée par le nombre, sans qu'il échappât un seul homme de la troupe. Mais leur race ne périt point.

Famille des Fabius.

Les pertes des Romains, toujours réparées par des succès, étoient peu de chose en comparaison des maux que produisoit la discorde. A peine avoit-on quitté les armes, que les dissensions renaissoient dans la ville, sur-tout au sujet de la loi agraire. Il y eut aussi de grandes disputes pour l'élection des magistrats. Les plébeïens vouloient un consul de leur parti, & le nommoient; les patriciens élisoient l'autre. La mort subite d'un tribun ayant consterné ses collégues, comme si les dieux se fussent déclarés contre leurs projets,

Les dissensions continuent.

Sévérité du sénat.

le ſénat devint plus hardi & plus dur. Les conſuls firent battre de verges ceux qui refuſoient de s'enrôler. Voléron, vieux officier plébéïen, condamné à cette peine, appela au peuple de la ſentence; le peuple s'empreſſa de le ſecourir, chaſſa les licteurs, briſa leurs faiſceaux, & choiſit quelques temps après Voléron pour un de ſes tribuns.

Voléron appele au peuple.

Ce magiſtrat, ſans montrer de reſſentiment perſonnel, porta un coup fatal à l'autorité des patriciens. Ils avoient beaucoup d'influence dans l'élection des tribuns, qui ſe faiſoit par curies. Les comices des curies, comme ceux des centuries, ne pouvoient s'aſſembler que par un décret du ſénat; on y prenoit toujours les auſpices; & les patriciens ſeuls étant augures, ils avoient en main le pouvoir de diriger & de rompre ces aſſemblées, ſoumiſes à une ſuperſtition politique. Au contraire, les comices des tribus ſe tenoient ſans auſpices & ſans conſentement du ſénat. Tous les habitans de la campagne, moins liés avec

282.

Le tribun Voléron veut faire paſſer l'élection des tribuns aux comices par tribus.

les patriciens que ceux de la ville, y avoient droit de suffrage, & ne l'avoient point dans les comices des curies. Enfin, le peuple y décidoit par le nombre. C'est à ces comices que Voléron entreprit de faire passer l'élection des tribuns, celle des édiles, & en général toutes les affaires qui pourroient intéresser le peuple.

Grande querelle au sujet de sa loi, qui passe enfin.

Sa loi trouva la plus vive opposition de la part du consul Appius Claudius, fils de celui que nous avons vu si ardent pour les prérogatives du sénat. Moins capable encore que son père de se plier aux conjonctures, il invectiva dans une assemblée avec tant de fiel & de hauteur, qu'il révolta tous les plébéïens, quoique la douceur de son collègue Quintius les eût gagnés. On en vint aux coups. Si l'on avoit porté des armes dans la ville, la querelle eût été sanglante. La modération du sénat en prévint les suites. Non-seulement il déclara que les deux partis étant animés par le zèle, il falloit oublier les excès commis de part & d'autre; mais encore

il donna son consentement à la loi de Voléron.

L'ancienne tyrannie des sénateurs avoit amené tous ces changemens; une conduite équitable & modérée les auroit sans doute prévenus. Appius, trop fougueux pour prendre leçon de l'expérience, déchargea son humeur farouche sur l'armée, qu'il commanda contre les Volsques; & tyran de ses soldats, il s'en fit autant d'ennemis. Les Romains trahirent leur devoir; ils se laissèrent vaincre pour se venger de leur général. De terribles exécutions signalèrent son courroux. Les centurions furent battus de verges & décapités, toutes les troupes furent décimées. Au contraire, le consul Quintius, adoré de ses soldats, jouissoit ailleurs de la victoire. Quelle différence doit produire la bonne ou la mauvaise volonté des troupes !

L'armée d'Appius se laisse vaincre par haine pour ce consul.

Après ce consulat, les tribuns revinrent à la loi agraire, source intarissable de disputes. Les consuls étoient d'avis de les contenter; mais la véhémence d'Appius l'emporta sur leurs raisons. Outrés d'un nouveau

Appius accusé par les tribuns.

refus, les tribuns accusèrent devant le peuple celui qui en étoit la cause. Appius comparut, plutôt en juge qu'en accusé; on respecta son courage, on n'osa rien prononcer contre lui. Prévoyant qu'une seconde assemblée le condamneroit, il se donna lui-même la mort. Son fils, malgré les tribuns, fit son oraison funèbre, à laquelle le peuple même applaudit; tant la fermeté du père avoit excité d'admiration. De tels hommes, en se modérant, auroient fait le bonheur & la gloire de leur patrie : ils y entretinrent le feu de la discorde, parce qu'un violent & superbe esprit de corps rendit souvent leurs vertus même dangereuses.

Sa fermeté.

Les patriciens & les riches plébéïens, possesseurs des terres, ne voulant pas s'en dépouiller, & la loi agraire étant toujours soutenue par les tribuns, cette opposition d'intérêts ne pouvoit manquer de perpétuer les troubles civils. On en vint au point, que le peuple s'absenta des comices par centuries; & que les consuls furent élus une fois par les suffrages des seuls patriciens

Continuation des troubles.

&

& de leurs cliens. Cependant, au milieu des diſſenſions, Rome conſervoit des charmes invincibles pour ſes citoyens; ils ne vouloient point s'établir en colonies : *Ils aimoient mieux*, dit Tite-Live, *demander à Rome des terres, que d'en recevoir ailleurs.* Cet amour de la patrie préparoit de loin les entrepriſes, qui lui procurèrent l'empire du monde. Amour de la patrie.

Mais loin de pouvoir former alors de vaſtes projets, on n'avoit pas même de lois civiles, propres à régler la conduite & à maintenir la fortune des citoyens. Les conſuls jugeoient tous les différends, ou par les principes de l'équité naturelle, ou par les anciennes coutumes, ou par quelques lois de Romulus & de ſes ſucceſſeurs, dont il reſtoit à peine des veſtiges dans les livres ſacrés inconnus au peuple. Cette juriſprudence arbitraire étoit un ſecret myſtérieux entre les patriciens; ils en tiroient une partie de leur autorité; & le peuple avoit le malheur d'ignorer ce qui devoit lui ſervir de règle & décider de ſon ſort. Rome manquoit de lois.

291. Le tribun Térentius ou Térentillus entreprit de remédier au désordre. La peste venoit de faire périr un nombre de patriciens ; les deux consuls étoient absens pour des expéditions : ce moment lui parut très-favorable à son dessein. Il proposa de publier un corps de lois, qu'on seroit obligé de suivre dans l'administration de la justice. Il ne s'en tint pas là. Après avoir déclamé contre le pouvoir des consuls, qu'il peignoit comme deux monarques absolus, il demanda l'élection de cinq commissaires, pour fixer des bornes à leur puissance. Tel fut l'objet de la fameuse loi *Térentia*, aussi capable que la loi agraire d'inquiéter les sénateurs. On l'attaqua, on la défendit, avec la chaleur ordinaire en pareilles circonstances. Le détail uniforme de ces vives contestations n'entre point dans notre plan d'histoire. De part & d'autre l'intérêt particulier prévaloit souvent sur l'intérêt général ; & les tribuns n'étoient pas les moins passionnés. Quintius Céson, comparable à Coriolan, & fils du grand Cin-

Loi *Térentia* pour faire publier un code, & pour diminuer le pouvoir des consuls.

Disputes violentes à ce sujet.

Céson accusé par les tribuns.

cinnatus, dont nous parlerons bientôt, fut la victime de leur colère, parce qu'il s'opposoit à leur entreprise. Accusé d'avoir employé la violence contre le peuple, il sortit de Rome sans attendre le jugement. Dix citoyens s'étoient fait sa caution pour une somme. Son père la paya, & fut obligé de vivre dans une petite métairie, l'unique bien qui lui restoit.

Le capitole pris par un Sabin & délivré.

Herdonius, riche Sabin, surprend le capitole à la faveur de ces troubles. Les consuls ordonnent au peuple de s'armer contre l'ennemi. Les tribuns l'en détournent, comme si c'étoit un artifice du sénat. Enfin, les instances, les promesses du consul Valérius déterminent à l'obéissance. On monte au capitole; on le délivre.

Cincinnatus est tiré de la charrue pour être consul & ensuite dictateur.

Valérius ayant été tué à l'assaut, Quintius Cincinnatus est tiré malgré lui de la charrue pour le remplacer. En mêlant la fermeté à la douceur, il rétablit l'ordre; il remet la justice en vigueur; il fait oublier en quelque sorte les tribuns. Après son consulat, Minucius, un de ses suc-

ceſſeurs, ſe laiſſe envelopper par les Eques à qui on faiſoit la guerre. Dès que la nouvelle en arrive à Rome, le péril de l'armée romaine engage à créer un dictateur. Le choix tombe ſur Cincinnatus. Cet illuſtre laboureur quitte de nouveau ſon champ, ſe met à la tête des citoyens, délivre Minucius, fait paſſer les Eques ſous le joug, revient en triomphe, voit ſon fils Céſon juſtifié & rappelé, abdique la dictature le ſeizième jour, & va reprendre ſa charrue, dont il fait plus de cas que des honneurs.

Amour de la pauvreté, & diſcipline militaire.

Ceux qui rabaiſſent ces exemples admirables, en diſant que les Romains ignoroient alors la ſéduction des richeſſes, ont-ils aſſez réfléchi aux traits d'avarice, ſi communs parmi les patriciens depuis le commencement de la république? L'amour de la pauvreté n'appartenoit qu'aux grands hommes. Si cette vertu étoit rare, la pauvreté du moins écartoit les vices corrupteurs; & la diſcipline militaire, jointe à la force du corps & au courage, devoit rendre les Romains invincibles. Quand

Cincinnatus eut ſauvé Minucius, il lui fit abdiquer le conſulat, parce qu'il s'étoit laiſſé ſurprendre par l'ennemi. *Vous apprendrez la guerre comme lieutenant*, lui dit-il, *avant de commander les légions comme conſul.* L'armée de Minucius n'eut point de part au butin, parce qu'elle avoit été ſur le point d'être vaincue. Avec une diſcipline ſi exacte & des ſentimens ſi élevés, les Romains, étant preſque toujours en guerre, devoient néceſſairement périr, ou ſubjuguer les autres peuples.

Les tribuns empêchent le peuple de s'enrôler.

Mais ils ne pouvoient s'accorder entre eux. Les tribuns, perſiſtant toujours dans leurs projets, empêchèrent le peuple de s'enrôler, juſqu'à ce qu'on leur eût donné ſatisfaction. Le ſénat eut recours à Cincinnatus. On avoit beſoin de ſes conſeils : les travaux champêtres ne pouvoient alors le retenir. Comme les terres de la république étoient ravagées, ſans que perſonne prît les armes, il fut d'avis que les patriciens ſeuls, avec leurs cliens, marchaſſent contre l'ennemi. Le

peuple, honteux de cet exemple, parut plus docile. Les tribuns consentirent aux levées, pourvu qu'on augmentât leur nombre de cinq.

Cincinnatus fait augmenter leur nombre pour les diviſer.

Cincinnatus, en politique éclairé, jugea qu'ils ſeroient moins unis, à meſure qu'ils deviendroient plus nombreux; & le ſénat ſe rendit à ſes raiſons. Voilà donc maintenant dix tribuns du peuple. En gagner un étoit le moyen d'arrêter les entrepriſes des autres. Les nouveaux tribuns jugèrent entre eux de ſoutenir ce que la pluralité auroit décidé dans leur conſeil; mais cette harmonie ne pouvoit durer long-temps. Quelque opiniâtre que ſoit l'eſprit de corps, il eſt difficile que l'intérêt perſonnel ou le ſentiment particulier ne prévaille quelquefois, ſurtout quand les membres ne tiennent au corps que par des liens peu durables, tels qu'une magiſtrature paſſagère. Le ſénat avoit toujours des avantages infinis : ſes membres ne changeoient point, & leur principal intérêt étoit celui de leur corps.

Le ſénat con-

Enfin, après de nouvelles diſpu-

tes, où l'on voit l'animosité & la violence tenir lieu de zèle & de justice, le sénat, qui craignoit la ruine entière de la république, donna son consentement à la loi Térentia. Il fut résolu que dix commissaires seroient chargés de rédiger un corps de lois; qu'ils seroient revêtus pour un an de la puissance souveraine; que toutes les magistratures cesseroient dans cet espace de temps, même le tribunat, dont l'autorité s'étoit maintenue sous les dictateurs; que les jugemens des décemvirs seroient sans appel, & qu'à eux seuls appartiendroit le pouvoir de faire la guerre ou la paix. Les tribuns ne purent obtenir qu'il y eût quelques plébéïens au nombre de ces nouveaux magistrats.

sent à la loi Terentia.

On nomma d'abord Appius Claudius, alors consul, fils du second Appius qui s'étoit tué lui-même. Son collègue lui fut associé, avec d'autres consulaires, & avec trois sénateurs qu'on avoit députés à Athènes, pour y recueillir les lois de la Grèce. C'étoit le temps de l'administration de Périclès. Les

Création des décemvirs.

mœurs commençoient à se corrompre dans le pays des lettres & des beaux-arts ; mais les Romains en pouvoient tirer beaucoup de lumières, sans avoir encore à craindre la contagion d'un pareil exemple.

QUATRIÈME ÉPOQUE.

LES DÉCEMVIRS ET LES DOUZE TABLES.

VARIATIONS PERPÉTUELLES DANS LA RÉPUBLIQUE.

Depuis l'an de Rome 302, jusqu'en 363.

CHAPITRE PREMIER.

Depuis la création des Décemvirs, jusqu'à l'établissement de la censure.

302. Les décemvirs commencent avec sagesse.

SOIT que les décemvirs fussent animés de sentimens patriotiques, dignes de leur importante commission, soit qu'ils ne voulussent qu'affermir leur autorité par un début respectable, ils gouvernèrent d'abord en vrais pères de la patrie.

Un seul avoit les faisceaux & les marques de la puissance consulaire ; les autres n'étoient distingués de la foule que par un officier qui les précédoit. Ils présidoient alternativement, un jour chacun. Dès le grand matin, rendus à leur tribunal, ils terminoient les différends avec autant de bonté que de justice. Appius lui-même devint les délices du peuple, dont il étoit auparavant détesté ; & Rome, après des orages si violens, jouissoit d'un calme heureux, inconnu depuis ses rois.

Lois des douze tables, approuvées par le peuple.

La législation étant le principal objet du nouveau gouvernement, les décemvirs travaillèrent à leur code avec ardeur. Un Grec, exilé d'Ephèse, leur interpréta les lois qu'on avoit apportées d'Athènes. A la compilation qu'ils en firent, ils ajoutèrent une partie des anciennes ordonnances royales. Cet ouvrage fini, ils l'exposèrent en public, sur dix tables de chêne, invitant les citoyens à l'examiner, à choisir, en un mot à être leurs propres législateurs. Le sénat avoit approuvé les lois par un décret. Le peuple exa-

mine peu ce qu'il desire. Charmé de la feinte modération des décemvirs, il confirma les dix tables dans les comices par centuries. Deux autres tables, proposées l'année suivante, furent acceptées de même, malgré un article odieux, qui défendoit aux patriciens de s'allier avec les familles plébéïennes.

Ces diverses lois servirent toujours de fondement au droit public & au droit civil des Romains. Cicéron en fait un éloge magnifique. Il ne craint pas d'avancer que tous les principes de la société se trouvent dans les douze tables; qu'elles sont au-dessus de toutes les bibliothèques des philosophes, & par le poids de l'autorité, & par les avantages qui en résultent. » Car, dit-il, » nous apprenons de la science du » droit civil, que l'honnêteté & la » vertu doivent être préférées à » tout; elle nous montre, d'une » part, le vrai mérite honoré par » les récompenses, les dignités & » la gloire; de l'autre, les vices » & les injustices punis par les » amendes, l'ignominie, la prison,

Éloge qu'en fait Cicéron.

» les verges, l'exil, la mort; & ces » leçons, elle nous les donne, non » par de longues & vaines disputes, » mais d'un ton d'autorité qui nous » fait dompter nos passions, mettre » un frein à nos desirs, conserver » nos biens sans porter des yeux ni » des mains avides sur le bien d'au- » trui *. Telle devoit être la législation. Ce tableau, du reste, paroît plus frappant que vrai à certains égards.

Quelques-unes de ces lois étoient cruelles.

Les lois des douze tables, dont il ne reste qu'un petit nombre de fragmens, étoient claires & précises, supérieures en ce point aux lois de Solon, quoique beaucoup moins conformes à l'humanité. Elles respiroient, dans plusieurs articles, l'esprit de tyrannie, que les décemvirs ne dissimulèrent pas long-temps. Les pères conservoient sur leurs enfans un pouvoir absolu, & les maîtres sur leurs esclaves. Les débiteurs étoient livrés aux violences des créanciers : après le troisième jour de marché, les créanciers

* *L. I. De Orat.* 193.

pouvoient mettre en pièces le corps d'un débiteur insolvable, & le partager entre eux. (C'est l'opinion commune ; mais peut-on croire qu'une loi si atroce ait été reçue ?) Des peines capitales contre les auteurs de libelles & les poëtes ; plusieurs autres dispositions cruelles, qu'il fallut bientôt adoucir, font connoître l'esprit des législateurs.

Lois concernant les voleurs.

On pouvoit tuer, non-seulement le voleur de nuit, mais le voleur de jour, lorsqu'étant poursuivi il se mettoit en défense. La loi obligeoit néanmoins de crier alors & d'appeler les citoyens. » C'est une chose, dit » Montesquieu, que les lois qui » permettent de se faire justice soi-» même, doivent toujours exiger : » c'est le cri de l'innocence qui ; » dans le moment de l'action, ap-» pelle des témoins, appelle des » juges. « Le voleur surpris avec la chose volée devoit être battu de verges, & réduit en servitude s'il avoit l'âge de puberté ; celui qui avoit déja caché son vol, étoit condamné seulement à payer le dou-

ble de la valeur. Pourquoi cette différence ?

Sur les successions & les testamens.

Les parens du côté maternel ne succédoient point, afin que les biens ne pussent passer d'une famille dans l'autre ; mais chacun pouvoit faire son testament, & choisir pour héritier tel citoyen qu'il vouloit, au préjudice même de ses enfans : le père, ayant le droit de vendre ses enfans, pouvoit, à plus forte raison, les déshériter. Cela seul ne prouve-t-il pas que les lois romaines, si vantées, étoient sujettes à de grands abus ? On gagnoit cependant beaucoup à les recevoir : elles fixoient les propriétés, elles établissoient la justice, elles régloient la conduite des citoyens ; & vraisemblablement le peuple considéra plus cet avantage, que les inconvéniens de quelques dispositions tyranniques.

Les procès jugés d'abord.

Deux de ces lois devoient produire un bien infini, en abrégeant les procédures. Elles ordonnent que, si les plaideurs ne s'accordent point, le juge connoisse de leur cause depuis le lever du soleil jusqu'à midi,

& que le jugement soit rendu avant le coucher du soleil. Dans la suite, on fut obligé d'accorder un peu plus de temps, parce que les affaires devenoient plus nombreuses & plus difficiles; mais les Romains ne connurent point les détours & les délais de la chicane moderne, qui souvent font triompher l'injustice, ruinent également les deux parties, & rendent les procès un des plus grands fléaux de la société.

Les décemvirs deviennent des tyrans.

Si le décemvirat n'avoit produit que les douze tables, il eût été une époque glorieuse pour la république. Mais il dégénéra en tyrannie. Appius vint à bout, par son hypocrisie & ses souplesses, de se faire nommer une seconde fois à cette magistrature, établie seulement pour une année. On lui donna les collègues qu'il voulut. Bientôt il leva le masque avec ses collègues. Ce furent dix tyrans, liés par des engagemens mutuels, escortés chacun de douze licteurs, foulant aux pieds les lois & les citoyens, exerçant un despotisme terrible qui mit en fuite les principaux de l'état. L'année

révolue, ils gardèrent leur charge sans l'agrément du peuple ni du sénat. On eût dit que les douze tables avoient établi le droit du plus fort.

Dentatus assassiné par ordre des décemvirs.

Un peuple, tel que les Romains, jaloux de la liberté & accoutumé à braver la mort, ne pouvoit longtemps souffrir une violente oppression. Deux crimes atroces des décemvirs précipitèrent leur ruine. Ils avoient levé des troupes contre les Eques & les Sabins qui, profitant de la foiblesse de Rome, venoient ravager son territoire. Ces légions mécontentes se laissèrent vaincre. Un de leurs plus braves officiers, Sicinius Dentatus, (Tite-Live le nomme L. Siccius) plébéïen zélé, aussi libre dans ses discours qu'intrépide dans les combats, fut assassiné en trahison par ordre des tyrans. L'attentat d'Appius contre Virginie les rendit encore plus exécrables.

Attentat d'Appius contre Virginie.

Appius étoit resté à Rome, tandis que ses collègues faisoient la guerre. Il devint amoureux de la jeune Virginie, fille de Virginius, vaillant plébéïen, & promise en mariage à

Icilius, ancien tribun du peuple. Après de vaines tentatives pour satisfaire sa passion, il voulut faire enlever par force, en qualité de juge, celle qu'il étoit résolu de déshonorer. L'imposture lui fournit un prétexte. Il la supposa née d'une esclave d'un de ses cliens qui la réclamoit, & à qui elle devoit appartenir. Ce client étoit complice de la scélératesse. Icilius défend Virginie avec l'ardeur d'un amant; le peuple s'émeut, Appius est chassé de son tribunal. Il n'avoit pu refuser que Virginius, alors absent pour le service militaire, fût averti de cet étrange procès, & vint défendre sa cause. Le père arrive, mais parle en vain : il voit le redoutable décemvir prêt à se rendre maître, par une sentence, de la personne de Virginie. Pour sauver l'honneur de sa fille, il lui enfonce un couteau dans le sein. Montrant ensuite le couteau ensanglanté à Appius : *C'est par ce sang*, lui dit-il, *que je dévoue ta tête aux dieux infernaux.* Il s'échappe, se fait jour à travers le peuple, dont il excite la haine

Virginius tue sa fille pour sauver son honneur.

contre les tyrans ; & il va répandre parmi les ſoldats le deſir de la liberté & de la vengeance.

304. Abolition du décemvirat.

Des ſcènes ſi tragiques ne manquent pas leur effet, quand les hommes ſouffrent impatiemment le joug. Excepté un petit nombre d'ames ſerviles, tous abandonnèrent les décemvirs, & ſe livrèrent aux ſentimens républicains. Les deux armées ſe réunirent ſur le mont Sacré, où le peuple les ſuivit en foule. Le ſénat ne ſavoit quel parti prendre. Enfin la clameur générale ayant forcé les décemvirs à ſe démettre, on députa au peuple Horatius & Valérius, leurs ennemis, avec plein pouvoir de conclure la pacification. On rétablit le tribunat & le droit d'appel au peuple, regardés comme le fondement de la liberté ; on abolit le décemvirat, mais ſans permettre de violences contre les décemvirs. Valérius & Horatius furent faits conſuls. Des lois populaires qu'ils établirent, augmentèrent l'attachement pour eux. Ils défendirent de créer aucune magiſtrature, dont il ne fût pas permis d'appeler. Ils

Nouvelles lois à l'avantage du peuple.

ordonnèrent que les plébiſcites, émanés des comices par tribus, obligeroient tous les citoyens, comme les lois émanées des comices par centuries. Cette loi, extrêmement favorable aux tribuns, ne pouvoit que chagriner beaucoup le ſénat : les circonſtances l'engagèrent à y conſentir. Ainſi la légiſlation n'avoit point encore de règle certaine. Les *ſénatuſconſultes*, les *plébiſcites*, & ce qu'on appeloit proprement les *lois*, devoient ſe choquer, ſe combattre, agiter l'état au gré des factions plus ou moins fortes. Ne cherchons pas encore à Rome des idées de ſaine politique : ſuivons-y plutôt le cours rapide des événemens qui, après une ſorte de fluctuation orageuſe, fixeront convenablement le plan & des choſes & des perſonnes.

Virginius étoit tribun, & deſiroit encore plus que ſes collègues de punir les décemvirs. Il ſe porte pour accuſateur d'Appius; il le fait arrêter, malgré un appel au peuple. Un monſtre, ſelon lui, n'étoit point dans le cas de réclamer la protec-

Les décemvirs punis.

tion des lois, & il méritoit d'être jeté dans cette prison qu'il avoit insolemment nommée *la demeure des plébéïens*. Appius y meurt avant le jour du jugement, soit par une mort volontaire, comme l'assure Tite-Live, soit par l'ordre des tribuns, comme Denys d'Halycarnasse le conjecture. Oppius, autre décemvir, est accusé & meurt de même. Les huit autres s'exilent volontairement pour se mettre en sûreté. On confisque leurs biens; on publie ensuite une amnistie générale, qui dissipe les alarmes causées par trop de rigueurs.

Les tribuns veulent se maintenir en charge.

C'est le malheur de la société, que les hommes se tiennent rarement dans les bornes de la justice; & que les plus ardens à punir l'abus de l'autorité dans les autres, abusent volontiers de la leur, quand ils en ont le pouvoir. Les tribuns vouloient conserver leurs charges: ils seroient peut-être devenus aussi méchans que les décemvirs, s'ils n'avoient pas eu pour collègue Duilius, homme sage & bon citoyen, qui fit échouer leur projet.

D'un autre côté, le sénat se montroit peu équitable. Les consuls Valérius & Horatius ayant défait les ennemis, il leur refusa l'honneur du triomphe, parce qu'ils étoient populaires. On se nuit presque toujours à soi-même, en ne rendant pas justice aux autres. Les consuls, piqués contre le sénat, s'adressèrent au peuple, & en obtinrent le triomphe.

Injustice du sénat envers des consuls populaires.

Mais le peuple, moins éclairé & plus porté aux excès, se déshonora bientôt par une plus basse injustice. Les Ariciens & les Ardéates se disputoient un territoire, & le choisirent pour arbitre de leur différend. Un vieux plébéien déclara que ce territoire appartenoit à Rome, comme une dépendance de Corioles; il conseilla d'en prendre possession. En vain les consuls représentèrent combien un tel procédé seroit odieux; qu'il enleveroit aux Romains l'estime & la confiance des nations; qu'en matière d'honneur & de probité, les pertes étoient inestimables. Leurs remontrances furent inutiles, & les tribus s'adju-

Injustice du peuple, qui s'adjuge un territoire pour lequel il étoit arbitre.

gèrent le territoire, ſans penſer qu'elles rougiroient un jour de cette infamie. Peu de temps après, le ſénat fit ce qu'il put pour l'effacer, en rendant ce qu'on avoit pris.

308. Nouvelles diſſenſions.

Les diſcordes inteſtines, fléau attaché en quelque ſorte aux républiques dont la conſtitution eſt encore flottante, règnoient à Rome plus que jamais. Chaque tribun vouloit ſe ſignaler par des victoires ſur le ſénat; car on devient toujours plus entreprenant, lorſqu'on a du ſuccès dans ſes entrepriſes. Une loi des douze tables défendoit les mariages entre les patriciens & les plébeïens; c'étoit entre les deux ordres une barrière odieuſe. Les premiers, en poſſeſſion du conſulat, ſe croyoient réellement nés pour l'empire: les autres, avec le ſecours du tribunat, tendoient ſans ceſſe à rétablir l'égalité.

Liberté des mariages entre les patriciens & les plébéïens.

Canuléïus, tribun hardi, ſecondé par ſes collègues, proteſta ſolennellement qu'il s'oppoſeroit à toute levée de troupes, juſqu'à ce qu'on eût rendu la liberté des mariages, & même juſqu'à ce qu'on eût réglé

que les plébéïens, comme les autres, pourroient être nommés consuls. A la veille d'une guerre, il falloit de la condescendance. L'article des mariages fut accordé.

Trois tribuns militaires, au lieu de consuls.

Mais dans la crainte d'avilir le consulat, les sénateurs proposèrent la création de trois tribuns militaires, qui tiendroient lieu de consuls, & qui seroient choisis indifféremment parmi les patriciens & les plébéïens. Le peuple, ayant approuvé ce projet, donna une preuve singulière de modération : il nomma trois patriciens à la nouvelle dignité.

Le consulat rétabli.

Ceux-ci abdiquèrent quelques mois après, parce que les auspices, disoit-on, n'avoient pas été favorables. Ce fut sans doute un artifice du sénat, pour remettre les choses sur l'ancien pied. On rétablit effectivement le consulat. Les tribuns n'avoient aucun intérêt à s'y opposer, dès que le peuple étoit résolu de donner ses suffrages aux patriciens, dont les talens & l'habileté méritoient la préférence.

Instabilité dans l'état.

Ainsi tout varioit sans cesse dans

l'état. Un principe éternel de discorde y entretenoit les dissensions & les haines. Un goût d'autorité tyrannique y luttoit contre la liberté, qui n'avoit pas elle-même de base bien fixe, ni de règle sûre. Rome ainsi constituée pouvoit-elle jouir du bonheur ? il est difficile de le croire. Heureusement des ennemis trop foibles exerçoient son courage & sa discipline, sans ébranler sa fortune ; & chaque victoire qu'elle remportoit sur eux la disposoit à vaincre des ennemis plus redoutables.

CHAPITRE

CHAPITRE II.

Depuis l'établiſſement de la cenſure, juſqu'à l'exil de Camille.

DEPUIS dix-ſept ans, on n'avoit point fait le cens ou le dénombrement des citoyens, & l'interruption de cette ſage coutume troubloit l'ordre de la république. Les conſuls Quintius Capitolinus & M. Géganius pensèrent à la rétablir. Trop accablés d'affaires pour remplir eux-mêmes une pareille fonction, comme le faiſoient les anciens conſuls, ils introduiſirent une nouvelle magiſtrature que l'on chargea de ce ſoin. Telle fut l'origine des cenſeurs. Leur dignité parut d'abord ſi peu importante, que les tribuns ne daignèrent pas la diſputer aux patriciens; mais elle s'éleva en peu d'années preſque au niveau du conſulat. 310. Établiſſement des cenſeurs.

La cenſure acquit l'inſpection des mœurs, le droit de punir & de dégrader quelque citoyen que ce fût, Combien leur autorité augmente.

Le soin des finances, l'entretien des édifices publics lui furent confiés. C'est à elle qu'on doit attribuer en partie la gloire & la prospérité de Rome; car, selon l'excellente remarque de Montesquieu, *il y a de mauvais exemples qui sont pires que des crimes, & plus d'états ont péri parce qu'on a violé les mœurs, que parce qu'on a violé les lois.* En réprimant le vice, les censeurs éloignoient une contagion fatale, qui altère, dissout, & fait périr tôt ou tard le corps politique.

Durée de la censure.

La durée de cette charge fixée à cinq ans, d'un lustre à l'autre, fut réduite peu de temps après à dix-huit mois; de manière que pendant le reste du lustre, il n'y avoit point de censeurs. Le dictateur Mamercus Emilius fit ce changement en 319. Quand le peuple l'eut approuvé, il abdiqua la dictature, *afin de montrer*, dit-il, *que les charges de longue durée n'étoient pas de son goût.*

Injustice des censeurs à l'égard d'Emilius.

Les deux censeurs d'alors, indignes certainement de leur place, se vengèrent en faisant effacer le nom d'Emilius du registre de sa centurie,

ce qui étoit le priver du droit de suffrage ; & en le soumettant à une taxe huit fois plus forte que celle qu'il avoit coutume de payer. Ce grand homme arrêta l'indignation du peuple, prête à éclater contre eux. Il mépriſa une ignominie, dont la cauſe étoit honorable.

Toujours agitée par des factions, & toujours en guerre avec ſes voiſins, Rome varia encore pluſieurs fois dans ſes ſyſtêmes de gouvernement. Elle eut de nouveaux tribuns militaires, dont les conſuls reprirent la place. Elle vit renaître les plaintes des tribuns du peuple, au ſujet des charges qu'on laiſſoit aux patriciens, au ſujet des terres dont on demandoit le partage. L'hiſtoire devient fatiguante par la répétition de ces détails uniformes. J'en omets pluſieurs qui apprendroient peu de choſe.

Variations & troubles dans le gouvernement.

Une victoire que Mamercus Emilius, dictateur pour la troiſième fois, remporta ſur les Véiens & les Fidénates, prouve la ſupériorité des Romains dans la ſcience militaire. Ce général avoit pris la précaution

329. Victoire de Mamercus.

de faire occuper des hauteurs, où les soldats pouvoient se cacher; il avoit ordonné à la cavalerie de ne point agir au commencement du combat, & d'attendre un ordre exprès. Déja il pressoit l'ennemi, lorsque des portes de Fidènes, voisines du champ de bataille, sortit une troupe de furieux armés de feux & de torches, qui fondent sur les Romains, les étonnent & les intimident. Le dictateur envoie ordre aux troupes postées sur les hauteurs, & à la cavalerie, de se mettre en mouvement. Ayant rassuré ses soldats contre un vain péril, il dissipe d'abord les Fidénates dont les armes étoient si peu redoutables. Bientôt les ennemis sont attaqués vivement de tous côtés, rompus, mis en fuite; on les poursuit jusques dans Fidènes, & l'on s'empare de la ville. Mamercus Emilius reçut les honneurs du triomphe. Ensuite il abdiqua la dictature qu'il n'avoit exercée que seize jours.

Général tué par ses soldats.

Postumius, tribun militaire quelques années après, fut assommé à coups de pierre par ses soldats,

auxquels une exceſſive ſévérité l'avoit rendu odieux. C'eſt le premier exemple, depuis la fondation de Rome, d'un général tué par les troupes. Quand la diſcipline ſera détruite avec les mœurs, nous verrons que le ſang même des Céſars ne ſera point épargné.

347. On donne une paye aux troupes d'infanterie.

On trouve dans le même temps un décret du ſénat, pour accorder une paye aux ſoldats qui ſerviroient dans l'infanterie. * Le peuple en fut tranſporté de joie. Le ſervice militaire, qu'il faiſoit à ſes dépens, étoit la cauſe des emprunts, de la misère, des troubles. Il témoigna la plus vive reconnoiſſance aux ſénateurs, & proteſta que tout citoyen prodigueroit déſormais ſon ſang pour la défenſe de la patrie.

* Du temps de Polybe, le ſimple fantaſſin avoit deux oboles par jour, le centurion quatre, le cavalier ſix. Selon Polybe, le boiſſeau de froment ne valoit pour l'ordinaire que quatre oboles, & ſuffiſoit à un ſoldat pour huit jours. La paye étoit donc très-forte, à ne conſidérer que la nourriture; mais on ne fourniſſoit pas le reſte aux ſoldats comme aujourd'hui.

Les tribuns s'y opposent en vain.

Les tribuns du peuple, disposés à prendre en mauvaise part tout ce que faisoit le sénat, se recrièrent contre ce décret avec un zèle affecté. Ils dirent que les anciens soldats, après avoir servi à leurs dépens, ne souffriroient point que les nouveaux fussent payés à leurs dépens; & qu'une pareille innovation deviendroit funeste à la république, en procurant quelques avantages aux particuliers. Leurs déclamations commençoient à entraîner les esprits. Mais les patriciens s'étant taxés généreusement, les riches plébéïens ayant suivi leur exemple, les murmures tombèrent; les pauvres même voulurent contribuer, & le sénat conçut de plus grands desseins.

Avantages de cette institution.

Jusqu'alors la guerre n'avoit consisté qu'en courses sur le pays ennemi, & en combats très-rarement décisifs. Une campagne de vingt ou trente jours épuisoit les ressources du soldat : il falloit hâter le retour, & l'on ne finissoit rien. Des armées entretenues aux frais de la république, toujours prêtes à marcher, pouvoient seules étendre au loin sa

puiſſance. C'eſt donc ici un changement remarquable. L'établiſſement des troupes ſoudoyées fera de même époque dans les monarchies modernes.

348. Fameux ſiège de Véïes.

Auſſi-tôt le ſiège de Véïes fut réſolu. Cette ville d'Etrurie, voiſine de Rome, étoit riche, forte, ennemie mortelle des Romains. Ils l'attaquèrent avec une méthode, dont leur hiſtoire ne fournit encore aucun exemple. Ils firent des lignes de circonvallation & de contrevallation, les unes pour ſe précautionner contre les ſorties, les autres contre les attaques de ceux qui viendroient au ſecours des aſſiégés. Les tribuns militaires, (il n'y avoit point alors de conſuls) voulant paſſer l'hiver dans les lignes, ordonnèrent aux troupes d'y conſtruire des baraques. Ils furent d'autant mieux obéis, que les ſoldats préféroient le camp à la ville, où leur paye auroit ceſſé. Mais un projet ſi avantageux devint, pour les tribuns du peuple, un ſujet de plaintes & d'invectives : ils crièrent que les généraux avoient conjuré la

Plaintes injuſtes des tribuns contre les généraux.

perte des soldats, & attenté sur la liberté publique; tant l'esprit de parti envenime les meilleures choses! Heureusement on ne les crut pas. Les Véïens ayant surpris les assiégeans, & brûlé toutes leurs machines, cet échec, loin d'exciter des murmures, redoubla le zèle des citoyens. Riches & pauvres demandèrent à servir au siège; tous promettoient de ne revenir qu'après la prise de Véïes.

Camille prend Véïes après un siège de dix ans.

La mésintelligence des généraux, les emportemens des tribuns du peuple, la peste, la superstition, les efforts des ennemis, firent traîner la guerre en longueur. Camille, créé dictateur, étoit digne de la terminer. Il s'ouvrit un chemin sous terre pour pénétrer dans la place, qu'il désespéroit de prendre d'assaut. L'ouvrage fini, se croyant assuré du succès, il écrivit au sénat pour savoir l'emploi que l'on vouloit faire du butin. Après quelques contestations, on déclara que le butin se partageroit entre l'armée & quiconque iroit la joindre. C'étoit le moyen de grossir tout-à-coup l'armée.

Tandis qu'une partie des Romains attaquoit les remparts, le reſte entra par le ſouterrain dans la ville : elle fut priſe après un ſiège de dix ans. Un tribun vouloit que la moitié des citoyens s'y établît. Camille & le ſénat rejetèrent prudemment cette propoſition, de peur que Rome & Véïes ne devinſſent les capitales de deux états : on diſtribua ſeulement des terres à ceux qui voulurent former une colonie dans le pays des Véïens.

Propoſition d'y établir la moitié des citoyens.

Faléries, ville des Faliſques, fut aſſiégée quelque temps après. Il paroît difficile de croire qu'un maître d'école, ſortant tous les jours de la place avec ſes écoliers, ait gagné le camp de Camille & lui ait livré cette jeuneſſe. Mais on ne peut s'empêcher d'applaudir à l'action vraie ou fauſſe du général. Les paroles que Tite-Live met dans ſa bouche ſont la loi de l'humanité : *Sans être unis par des conventions avec les Faliſques, nous le ſommes & le ſerons toujours par la nature. La guerre a ſes lois comme la paix, & nous ſavons la faire avec autant*

Priſe de Faléries par le même général.

de juſtice que de valeur. Selon l'hiſtorien, Camille renvoya le traître les mains liées derrière le dos, battu de verges par ſes diſciples; & les aſſiégés, pleins d'admiration pour la vertu des Romains, demandèrent auſſi-tôt la paix.

Camille accuſé par un tribun.

Cependant un tribun accuſe Camille de s'être approprié une partie du butin de Véies. Il eſt vrai qu'après la diſtribution des dépouilles, il en avoit redemandé la dixième partie, pour l'accompliſſement d'un vœu en l'honneur d'Apollon. Les pontifes avoient été conſultés ſur ce vœu; on l'avoit accompli avec ardeur; les femmes y avoient concouru en ſacrifiant leurs bijoux.

Vœu qu'il avoit fait.

Réflexion de Rollin ſur ce vœu.

» Les Romains ſavoient, dit Rollin, que le vœu eſt un engage-» ment qu'on prend avec la divi-» nité, & une promeſſe ſolennelle » qu'on lui fait, dont il n'eſt plus » permis de rien retrancher; & que » ſi c'eſt un crime de manquer de » parole aux hommes, c'eſt une » impiété & un ſacrilége d'en man-» quer à l'égard de dieu. « Ce pieux écrivain n'auroit-il pas dû

ajouter, que des vœux inſpirés par la ſuperſtition peuvent être un grand abus ; qu'en ce cas, on ne devroit point y attacher tant de valeur ; & que les Romains mériteroient plus d'éloge, ſi leur piété avoit été plus ſolide ? Leur fauſſe religion les obligea ſouvent d'accomplir des vœux, qu'une raiſon éclairée les auroit empêchés de faire.

Il s'exile volontairement.

Quoi qu'il en ſoit du vœu de Camille, le peuple étoit irrité contre ſa perſonne, non-ſeulement par la perte de cette portion de butin qu'on lui avoit enlevée, mais parce que le général avoit triomphé d'une manière trop faſtueuſe. Camille s'exila volontairement, pour prévenir une ſentence injuſte. Il pria les dieux, ſelon quelques écrivains, de réduire ſon ingrate patrie à le regretter. Ariſtide avoit demandé tout le contraire en partant pour ſon exil. Si le Grec l'emporte ſur le Romain par la vertu, Rome n'en eſt pas moins l'émule d'Athènes par l'injuſtice.

Un mérite ſupérieur, comme Les grands

hommes persécutés dans les anciennes républiques.

l'observe Cicéron *, fut toujours en butte à la persécution dans les anciennes républiques. *Que personne n'ait de supériorité parmi nous*, dirent les Ephésiens en exilant Hermodore ; *s'il se trouve un homme éminent, qu'il s'en aille chez un autre peuple.* Ce mot absurde peint un sentiment alors très-commun. Mais le besoin fait regretter les grands hommes. Les Romains sentirent bientôt qu'on ne remplaçoit pas un Camille.

---

* *Tuscul.* 5.

CINQUIÈME ÉPOQUE.

ROME PRISE PAR LES GAULOIS.

PROGRÈS DES ROMAINS EN ITALIE.

Depuis l'an de Rome 363, juſqu'en 471.

CHAPITRE PREMIER.

Irruption des Gaulois en Italie. — Priſe de Rome. — Lois de Licinius, &c.

LES Gaulois, habitans de la Gaule celtique, entre la Seine & la Garonne juſqu'aux Alpes, avoient fait une irruption en Italie dès le règne du premier Tarquin : ils y étoient venus pluſieurs fois depuis chercher des établiſſemens. On leur attribue la fondation de Milan, de

Irruption des Gaulois en Italie.

Côme, de Breſcia, de Crémone & de quelques autres villes. Ils s'étendoient ſur les deux rives du Pô juſqu'à la mer Adriatique. Diviſés en peuplades connues ſous différens noms, ils conſervoient leurs mœurs agreſtes, vivoient de leurs troupeaux, toujours prêts à combattre, mais ſans diſcipline & ſans connoiſſance de l'art militaire. Aruns, de Cluſium en Etrurie, à qui ſes concitoyens avoient refuſé juſtice, attira de nouveau ces étrangers. Les vins d'Italie furent, dit-on, le motif par lequel il les engagea dans ſa querelle. Cluſium aſſiégé implora le ſecours de Rome. Quoique le ſénat n'eût aucune raiſon particulière de s'intéreſſer au ſort des Etruſques, il envoya trois jeunes patriciens, avec ordre de négocier la paix. L'imprudence des ambaſſadeurs fit tomber l'orage ſur Rome elle-même.

Cluſium implore le ſecours des Romains.

Les Ambaſſadeurs de Rome violent le droit des gens.

Ils demandèrent à Brennus, le chef des Gaulois, quel droit il pouvoit avoir ſur l'Etrurie. Brennus répondit que les Cluſiens, ayant des terres inutiles, refuſoient injuſtement de les céder aux Gaulois;

que ceux-ci pouvoient y prétendre, comme les Romains jouiſſoient des terres dont ils s'étoient emparés; que tout appartenoit aux gens courageux, & que l'épée faiſoit leur droit. Ces raiſons, ſi communes alors, peignent la férocité qui précède la culture des mœurs & toute inſtitution raiſonnable. Les ambaſſadeurs, diſſimulant leur courroux, demandèrent à entrer dans la place, ſous prétexte de conférer avec les aſſiégés. Mais au lieu d'inſpirer la paix, ils ſe mirent à la tête des Cluſiens, & combattirent les Gaulois.

Brennus demande en vain ſatisfaction.

Auſſi-tôt Brennus marche vers Rome, envoie demander ſatisfaction, & veut qu'on livre les coupables à ſa vengeance. Le ſénat embarraſſé laiſſe au peuple le jugement de cette affaire. Loin de condamner les ambaſſadeurs, on les récompenſa. C'étoit provoquer les Gaulois. Il précipita ſa marche, & déclara qu'il n'en vouloit qu'aux Romains.

360. Bataille d'Allia.

Ceux-ci, gouvernés par ſix tribuns militaires, ſans conſuls, allèrent

lia, suivie de la prise de Rome.

au-devant de l'ennemi, avec des forces très-inégales, que le relâchement de la discipline affoiblissoit encore. Le nombre de leurs généraux étoit seul un grand inconvénient. Ils furent défaits à la journée d'Allia, presque sans combattre. On n'avoit pas consulté les augures, que la superstition politique du sénat rendoit si respectables au peuple : sans doute ce fut un motif de découragement pour les soldats. Rome se remplit de consternation & de terreur. Les vieillards, les femmes & les enfans se réfugient dans les villes voisines. La jeunesse s'enferme dans le capitole, pour le défendre jusqu'à la dernière extrémité. Quatre-vingt sénateurs se dévouent par vœu à la mort; dévouement patriotique auquel on attachoit la vertu d'épouvanter les ennemis. Les Gaulois arrivent, massacrent ces hommes vénérables, immobiles sur leurs chaises curules. Ils attaquent le capitole; & ayant été repoussés, ils mettent le feu à la ville. C'est alors que les

Dévouement des vieux sénateurs.

anciens monumens historiques furent brûlés.

Si Camille avoit préféré le triste plaisir de la vengeance aux devoirs de citoyen, Rome étoit perdue sans ressource. Mais toujours sensible à l'amour de la patrie, & peut-être à l'ambition de commander les Romains, il engagea les Ardéates, chez qui il vivoit en exil, à prendre les armes contre les Gaulois. Il tailla en pièces un de leurs détachemens. Les Romains reprirent courage, le conjurèrent de se mettre à leur tête. Persuadé que la suprême puissance résidoit dans ceux qui défendoient le capitole, il voulut avoir leur agrément comme nécessaire. Un jeune plébéïen se chargea de ce message périlleux, & revint annoncer à Camille qu'on l'avoit nommé dictateur. Camille rappelé & nommé dictateur.

Manlius, ancien consul, sauva le capitole attaqué de nuit par les Gaulois. On peut douter que les oies, plus vigilantes que les chiens, aient donné l'alarme & réveillé Manlius. Mais il est avéré que les oies furent depuis en honneur à Le capitole sauvé par Manlius. Fable des oies.

Rome ; que les chiens y furent déteſtés & même punis ; car on ne manquoit pas d'en empaler un tous les ans. Ces petiteſſes entretenoient un peuple ſuperſtitieux dans l'idée que le ciel faiſoit des miracles pour la république. Comme les oies étoient conſacrées à Junon, Junon, ſans doute, avoit employé leurs cris au ſalut de Rome.

Circonſtances peu vraiſemblables de la délivrance de Rome.

Les circonſtances qui ſuivent n'ont guère plus de vraiſemblance. Selon Tite-Live & la foule des hiſtoriens, après ſept mois de blocus, les aſſiégeans & les aſſiégés, également abattus par la diſette & les maladies, entament une conférence : Brennus exige mille livres peſant d'or ; on convient d'acheter à ce prix une paix honteuſe ; Sulpitius apporte la ſomme ; il ſe plaint que les Gaulois ſe ſervent de fauſſe balance ; Brennus, pour toute réponſe, ajoute ſon épée au poids, en s'écriant : *Malheur aux vaincus.* Camille ſurvient à ce moment ; il rompt le marché, comme dictateur : *C'eſt le fer*, s'écrie-t-il, *& non l'or, qui doit racheter les Romains.* On ſe bat ; les

ennemis ſont maſſacrés : il n'en reſte pas un ſeul pour porter la nouvelle du déſaſtre.

Indépendamment du merveilleux, qui rend cette narration fort ſuſpecte, le récit de Polybe ne permet point d'y ajouter foi. Il nous apprend que les Gaulois s'accommodèrent avec les Romains, leur rendirent la ville, & coururent défendre leur propre territoire attaqué par les Vénètes. Comment les auteurs anglois de l'Hiſtoire univerſelle ont-ils négligé une obſervation ſi utile & ſi importante, que Rollin a faite malgré ſon peu de critique ?

Récit contradictoire de Polybe.

Rome fut rebâtie en un an, telle qu'un village, ſans aucun alignement : les égouts ſe trouvèrent même ſous des maiſons de particuliers. Du côté des arts, les Romains, loin de faire du progrès, ſemblent avoir décliné depuis l'établiſſement de la république. Plus tranquilles ſous les rois, ils avoient pu, ſans doute, exécuter de plus beaux ouvrages. Tout ſe ſentoit d'ailleurs de la confuſion qu'occaſionnoient les conjonctures.

La ville de Rome rebâtie ſans art.

Manlius accusé d'aspirer à la tyrannie.

Manlius, le sauveur du capitole, patricien distingué par ses services, qui avoit mérité & obtenu trente-sept récompenses militaires, couronnes civiques, couronnes murales & autres, (car un des grands objets de la politique romaine étoit d'exciter la valeur en l'honorant;) Manlius aspiroit, dit-on, à l'autorité suprême. Il soutenoit, il animoit les plébéïens contre les nobles; il payoit les dettes des pauvres, & les déroboit à la poursuite de leurs créanciers; il employoit le talent dangereux de flatter & de gagner le peuple, dans la vue de l'assujettir. Mais il fut, comme tant d'autres, la victime de cette ambition. Cossus, nommé dictateur par le sénat, le fit arrêter sans que personne osât y mettre obstacle. Tel étoit l'empire de la dictature.

370. Il est puni de mort.

Dès que Cossus eut abdiqué sa dignité, Manlius élargi renoua toutes ses intrigues. On l'accusa devant le peuple. Ses nombreuses couronnes, les dépouilles de trente ennemis tués de sa main, plusieurs citoyens qu'il avoit sauvés dans les

combats, quatre cents autres dont il avoit payé les dettes; tous ces moyens de défense furent inutiles. Les historiens disent que pour le faire condamner, il fallut tenir l'assemblée hors du champ de Mars, dans un lieu d'où le capitole ne pût s'appercevoir; tant cet objet faisoit d'impression en sa faveur. Manlius fut précipité du capitole même. Le peuple se repentit, le regretta, & crut que Jupiter en colère le vengeoit par une peste, qui suivit de près son supplice.

Trait semblable de Mélius, arrivé auparavant.

Plusieurs années auparavant, (l'an de Rome 314), Mélius, chevalier romain, s'étoit de même rendu suspect d'aspirer à la tyrannie, en distribuant du blé au peuple dans une famine. Cincinnatus, alors très-vieux, fut revêtu de la dictature; & Servilius Ahala, général de la cavalerie, tua lui-même Mélius, que le peuple avoit arraché des mains du licteur. Le dictateur félicita Servilius d'avoir délivré la patrie d'un tyran. Ces sortes de traits, fréquens dans l'histoire, ne prouvent peut-être pas moins la

On peut soupçonner le sénat d'injustices dans ces accusations.

jalousie inquiète du sénat, que la haine pour la royauté. L'ami du peuple donnoit toujours de l'ombrage aux patriciens; & je doute qu'ils aient été scrupuleux sur les preuves de tyrannie, qui firent tuer tant de citoyens illustres. L'exemple des Gracques confirmera dans la suite cette conjecture. Reprenons le fil des événemens.

La vanité d'une femme occasionne de grandes affaires.

On voit encore de petites guerres avec les voisins de Rome; mais le seul objet digne de nous arrêter, ce sont les troubles domestiques, & les changemens qu'ils occasionnent. La vanité d'une femme va procurer au peuple un avantage qu'on lui avoit toujours disputé. Deux filles de Fabius Ambustus, patricien, étoient mariées, l'une à un tribun militaire, l'autre à un riche plébéïen. La dernière, se trouvant un jour chez sa sœur, entendit frapper à la porte; elle apprit que c'étoit un licteur qui précédoit le tribun, & qui annonçoit ainsi son arrivée. Témoin des honneurs rendus à ce magistrat, elle fut saisie d'un violent chagrin d'être

confondue dans la foule. Elle portoit par-tout sa mélancolie. Son père en voulut savoir la cause, & lui arracha enfin son secret. *Vous m'avez mariée*, lui dit-elle, *dans une famille exclue des honneurs de la république! Quelle différence entre ma sœur & moi!* Fabius l'aimoit tendrement : il lui promit que les choses tourneroient au gré de ses vœux.

377. Lois de Licinius contre les intérêts du sénat.

Jamais l'expérience ne prouva mieux que de grands effets peuvent naître de petites causes. Ce père ne pensa plus qu'aux moyens de satisfaire sa fille. Licinius qui l'avoit épousée, & Sextius, jeune plébéïen d'un mérite supérieur, entrèrent dans les vues de Fabius. Ayant été faits tribuns du peuple, ils proposèrent différentes lois directement contraires aux intérêts du sénat. Ils vouloient sur-tout qu'on abolît le tribunat militaire, qu'on retablît le consulat, & qu'un des consuls fût désormais plébéïen. Pour faire passer cette loi, ils y en ajoutèrent deux autres plus effrayantes pour les patriciens : la première, qu'on retran-

cheroit du principal des dettes tout ce qui auroit été payé en intérêts, & qu'on acquitteroit le reſte en trois payemens égaux, d'une année à l'autre; la ſeconde, qu'aucun citoyen ne poſſéderoit plus de cinq cents arpens de terre, & que l'excédent ſe diſtribueroit aux pauvres qui ne poſſédoient point de fonds.

Les tribuns oppoſés entre eux.

Il eſt facile d'imaginer combien ces lois inquiétèrent le ſénat, combien elles échauffèrent le peuple. La diſcorde ſe réveille, les cabales ſe multiplient, tout devient faction & tumulte. Les patriciens ont recours à la politique : ils gagnent les autres tribuns, qui, d'un mot, arrêtent les délibérations, & empêchent de recueillir les ſuffrages. Licinius & Sextius, tournant les mêmes armes contre leurs collègues, s'oppoſèrent à l'élection des magiſtrats; & toujours continués dans leur charge, ils renouvellèrent les mêmes oppoſitions cinq ans de ſuite. Ainſi l'on tomba dans une véritable anarchie. Une guerre contre Vélitres fit ſentir la néceſſité d'avoir des chefs. Six tribuns militaires furent

Anarchie de cinq ans.

furent mis alors, comme auparavant, à la tête de la république. Vélitres est assiégée; mais les troubles renaissent à Rome.

Licinius & Sextius échauffent le peuple contre le sénat.

Tribuns du peuple pour la huitième fois, Licinius & Sextius étoient d'autant plus redoutables au parti contraire, qu'ils faisoient parfaitement jouer tous les ressorts du cœur humain. Ils pressoient les nobles par des interrogations, auxquelles on ne pouvoit répondre sans blesser le peuple. » Est-il juste que » vous possédiez plus de cinq cents » arpens de terre, tandis que la » plupart des plébéïens, réduits à » deux arpens, ont à peine assez » d'espace pour se construire une » chaumière & un tombeau? Faut-il » que le peuple accablé de dettes » languisse éternellement dans les » fers, & trouve une prison dans » chaque maison de patricien. Les » Romains peuvent-ils se croire » délivrés du joug des rois, tant » qu'ils gémiront sous la tyrannie » des nobles? Y a-t-il d'autre re» mède à ces maux, que de nommer » consul un plébéïen avec un pa-

» tricien ? « Le peuple saisissoit avidement ces raisons. Les tribuns étoient partagés. Licinius & Sextius se montroient résolus de forcer tous les obstacles. Dans une position si critique, le sénat sentit le besoin qu'on avoit d'un dictateur ; on nomma Camille, qui, depuis la délivrance de Rome, s'étoit signalé par plusieurs autres victoires.

Camille dictateur pour la cinquième fois.

Ce grand homme ne pouvant réduire les tribuns à l'obéissance, abdiqua brusquement la dictature. Mais on l'y éleva de nouveau pour la cinquième fois, quoique âgé de quatre-vingts ans, à la nouvelle que les Gaulois revenoient attaquer Rome. Leurs épées tranchantes, maniées avec autant d'adresse que de force, avoient été une des principales causes de leur victoire d'Allia.

Il défait les Gaulois.

Pour les priver de cet avantage, le dictateur donna aux Romains des casques d'acier, fit garnir leurs boucliers de lames de fer, & les arma de longues javelines propres à prévenir les coups d'épée. Il défit les Gaulois, reçut les soumissions de Vélitres, triompha, & fut aux prises avec les tribuns.

Quelque reſpect que l'on eût pour ſa perſonne, la dictature n'imprimoit plus la même crainte ni la même vénération qu'autrefois. On l'avoit rendue trop commune. Les hommes ſe familiariſent avec les objets qu'ils ſont accoutumés de voir; & c'eſt une faute énorme de prodiguer ce qui doit être rare pour être utile. Comme la place publique étoit preſque devenue un champ de bataille, Sextius & Licinius pouſsèrent l'audace juſqu'à faire violence au dictateur. Un de leurs officiers oſa mettre la main ſur lui. Les patriciens repouſsèrent l'inſolent : Camille marcha au capitole; il fit vœu de bâtir un temple à la Concorde, quand le calme ſeroit rétabli.

386. Le dictateur inſulté à Rome, parce qu'on avoit rendu la dictature trop commune.

Enfin le ſénat ſe vit obligé de céder au peuple, en lui permettant d'élire un conſul plébéïen; les démarches des tribuns ſe rapportoient toutes à ce but : le reſte n'étoit qu'un moyen d'y parvenir. Cependant la loi qui fixoit les poſſeſſions à cinq cents arpens, fut auſſi acceptée. Cette loi, preſque impoſſible à mettre en exécution, occaſionna

On accorde le conſulat aux plébéïens; & l'on fixe les poſſeſſions à cinq cents arpens.

dans la ſuite de plus grands troubles. Des zélateurs du bien public peuvent devenir des perturbateurs de l'état, lorſqu'ils paſſent les bornes de la ſageſſe, & que, par des plans chimériques de réforme, ils mettent la confuſion & la diſcorde parmi les membres de la ſociété. Rome en fournira plus d'une preuve.

CHAPITRE II.

Les plébéïens admis au consulat. — Établissement de la préture & de l'édilité curule. — Affaires des Campaniens & des Latins, &c.

ON vit enfin un homme nouveau, le tribun Sextius, revêtu de la dignité consulaire. Malgré les préventions des nobles, c'étoit un bien pour l'état, que le mérite pût élever les plébéïens aux premiers honneurs. Camille obtint du peuple, comme en échange, la création d'une nouvelle charge réservée aux seuls patriciens, qu'on appela *préture*. Les consuls, souvent occupés à la guerre, ne pouvoient plus rendre la justice. Le préteur (il n'y en eut qu'un alors) fut chargé de cette partie essentielle du gouvernement. On créa aussi deux édiles patriciens ou *curules*, pour avoir soin des temples, des théâtres, des

Consul plébéïen.

Création de la préture & de l'édilité curule.

jeux, des places publiques, des murs de la ville, &c.

Noblesse attachée aux magistratures curules.

Les magistratures curules, ainsi nommées, parce qu'elles donnoient droit de se faire porter dans une chaise d'ivoire, étoient le consulat, la censure, la dictature, la préture, & cette nouvelle édilité. Elles transmettoient le titre de nobles aux descendans de ceux qui les avoient obtenues. Ainsi il y eut quelque différence entre *noble* & *patricien*. La vanité, toujours féconde en distinctions, distingua aussi les nobles patriciens des nobles plébéïens.

Jeux scéniques, *lectisternium*, établis par la superstition.

Une peste, qui enleva Camille, *homme unique dans la bonne & dans la mauvaise fortune*, dit Tite-Live, troubla entièrement la joie commune. Selon la pente naturelle du genre humain, les esprits consternés se livrèrent à la superstition; mais la superstition n'eut rien alors de farouche. On prétend qu'elle fit instituer les jeux *scéniques*, ou les représentations théâtrales, * comme un

* Ce ne pouvoient être que des danses, & ces farces grossières qu'on appela *satyres*.

moyen de calmer les dieux. Elle fit renouveler la cérémonie du *lectisternium*, pratiquée déja deux fois, qui consistoit à dresser des lits dans les temples, à y placer les statues des dieux & des déesses, auxquels on servoit un festin dont les hommes profitoient.

Tout cela ne délivrant pas de la peste, quelques vieillards proposèrent comme le meilleur remède, une ancienne pratique interrompue depuis long-temps : c'étoit d'enfoncer solennellement un clou dans la muraille du temple de Jupiter Capitolin. Il falloit pour cette opération un dictateur. On choisit Manlius Impériosus, qui enfonça le clou sacré. Les clous servoient autrefois en Etrurie & à Rome pour marquer le nombre des années, faute de chiffres. Le consul les enfonçoit, & de-là vint sans doute l'idée bisarre d'attacher une si grande importance à si peu de chose. En fait de superstition, rien n'est incroyable, sur-tout de la part des Romains.

Dictateur pour enfoncer le clou sacré.

Manlius, altier & sévère, auroit Trait du jeu-

ne Manlius, pour sauver son père accusé.

abusé de la dictature, si les tribuns du peuple ne l'avoient pas obligé de l'abdiquer peu de temps après la cérémonie. Un d'eux l'accusa ensuite de violences envers les citoyens, & même à l'égard d'un de ses fils, qu'il faisoit travailler à la campagne comme un esclave, parce qu'il avoit un défaut de langue. Ce fils, apprenant l'accusation, oublia les mauvais traitemens de son père, se rendit à Rome, courut chez le tribun, lui mit le poignard sur la gorge, & lui arracha un serment de ne point poursuivre l'affaire. Le peuple approuva une action où respiroit la tendresse filiale, quoique répréhensible d'ailleurs.

Traits merveilleux qui ne méritent pas d'être racontés.

L'histoire ne présente guère ici que des faits isolés, ou la plupart sans intérêt. Les Gaulois viennent encore attaquer Rome. On voit un géant de leur nation défier les Romains à un combat singulier; le jeune Manlius le tue en présence des deux armées, lui enlève un collier d'or, s'en fait un ornement glorieux, & acquiert par-là le surnom de Torquatus. On voit en-

suite un combat pareil de Valérius Corvus, qui fut merveilleusement secondé par un corbeau perché sur son casque. Vers le même temps on voit un vaste gouffre ouvert dans la place publique : M. Curtius s'y précipite avec héroïsme, parce que les augures ont déclaré qu'il se fermeroit quand on y auroit jeté ce que Rome avoit de plus précieux. Sans nous arrêter à des traits pareils, inventés ou embellis par l'orgueil national, hâtons-nous d'arriver à des époques moins obscures. Dans l'intervalle, je recueillerai seulement ce qui peut fournir une matière de réflexions.

Des guerres continuelles exercent la valeur romaine. Génucius, consul plébéïen, se laisse surprendre par les Herniques; ses troupes l'abandonnent; il est tué. Les patriciens alors se récrient contre la nouvelle loi, comme si un général tiré du peuple ne pouvoit manquer d'être battu. Cependant Licinius fut élevé pour la seconde fois au consulat, & ne fut point battu.

Consul plébéïen vaincu par les ennemis.

Ses lois l'avoient rendu odieux à Licinius vio-

Le fa propre loi des cinq cents arpents.

la nobleſſe. En les violant lui-même, il s'attira une juſte accuſation. Au lieu de cinq cents arpens, il en poſſédoit plus de mille; mais pour éluder la loi, il avoit fait une ceſſion ſimulée de la moitié à ſon fils, après l'avoir émancipé. Quand il fut hors de charge, on le convainquit de cette fraude; il fut condamné à une amende.

Cette loi devoit être éludée par l'avarice.

L'avarice eſt toujours ingénieuſe à ſe débarraſſer des chaînes que lui donne le gouvernement. Si la communauté des biens n'eſt pas ſolidement établie comme à Sparte, il paroît impoſſible de reſſerrer la propriété dans une étroite circonférence. Les Romains acquérant toujours des terres, pouvant diſpoſer de leurs biens par teſtament, la loi Licinia devoit tomber d'elle-même.

Réduction de l'intérêt.

Une politique peu éclairée fait des ordonnances, d'où réſulte un mal plus grand que celui qu'elle prétend guérir. On fixa l'intérêt de l'argent à un pour cent par an; mais ce ne fut qu'un moyen d'exciter les artifices de l'uſure. Dix

ans après, on diminua encore l'intérêt de la moitié.

Rutilus, dictateur plébéïen, ayant défait les Etrusques, les patriciens jaloux n'en furent que plus ardens à recouvrer leurs anciennes prérogatives. Ils réussirent à garder le consulat dans leur corps pendant quelques années. Le peuple se plaignit, les divisions se ranimèrent; il fallut satisfaire les plébéïens, qui de plus s'ouvrirent l'entrée de la censure. Le pouvoir de créer les sénateurs, transféré des consuls aux censeurs, augmenta considérablement l'autorité de cette charge. *

On s'efforce d'enlever le consulat aux plébéïens; ils obtiennent encore la censure.

Une guerre violente s'allume entre les Romains & les Samnites. Ceux-ci attaquoient & étoient sur le point de subjuguer les Campa-

410. Les Campaniens se donnent aux Romains, pour

* Observons ici que, dans les disputes entre les deux ordres au sujet des magistrats, les élections furent plusieurs fois suspendues. Il y eut alors des *interrex*, qui exerçoient une autorité de quelques jours. Comme le sénat les nommoit, il crut gagner à ces *interrègnes*. Mais le peuple finit toujours par l'emporter sur une politique mal entendue.

obtenir leur secours contre les Samnites.

niens, peuple mou, dont la capitale, cette fameuse Capoue, tremblait aux approches de l'ennemi. Les Campaniens implorent le secours de Rome. On leur répond que la république étant liée avec les Samnites par un traité solennel, ne peut le rompre en leur faveur. Ils lèvent cette difficulté en se donnant aux Romains. On les reçoit à bras ouverts. On envoie des ambassadeurs prier les Samnites de ne rien entreprendre sur ce pays, devenu dépendant de Rome : en cas que les prières fussent mal reçues, les ambassadeurs devoient prendre le ton des menaces. Les Samnites font éclater leur indignation en ravageant la Campanie, & les Romains leur déclarent aussi-tôt la guerre.

Les troupes se corrompent à Capoue.

Elle fut avantageuse au parti le plus accoutumé à vaincre. Mais une triste expérience apprit déja que l'austérité de mœurs, si nécessaire à la république, n'étoit point à l'épreuve des plaisirs. Corrompus par les délices de Capoue, les soldats romains firent un complot

pour en chaſſer les Campaniens & s'emparer de leur pays. Le conſul Rutilus ayant prévenu les effets de ce complot, pluſieurs mutins marchèrent en armes contre Rome. C'étoit un attentat inoui. On nomma dictateur Valérius Corvus : il engagea les ſéditieux à ſe ſoumettre, ſans effuſion de ſang. Quant aux Samnites, leurs défaites les réduiſirent à demander la paix & à renouveler leur alliance.

Révolte des Campaniens & des Latins.

Cependant les Latins vouloient ſecouer le joug, ou partager les premières dignités de Rome. Ils ſe révoltent avec les Campaniens & quelques autres. On reprend les armes. Les deux conſuls, Manlius Torquatus & Décius Mus, ſe ſignalent dans cette guerre. Décius, voyant les Romains plier, ſe dévoua aux dieux infernaux, ſe jeta au milieu des Latins, & mourut comme une victime qui devoit ſauver la patrie. Manlius avoit condamné à mort ſon propre fils, pour avoir combattu ſans ſon ordre. Il remporta une victoire complette, que l'on peut attribuer à l'enthou-

Dévouement de Décius.

Sévérité de Manlius envers ſon fils.

siasme dont ces exemples animèrent les soldats. Plusieurs années après, le fils de Décius se dévoua comme son père dans la guerre de Pyrrhus, avec le même succès pour l'armée.

Le droit de cité accordé aux Latins.

Les Latins ayant été enfin subjugués, le consul Camille, petit-fils du célèbre dictateur, conseilla de leur accorder le droit de cité, pour les attacher à l'état, & augmenter le nombre des citoyens. *L'unique moyen*, dit-il, *d'établir solidement une domination, est de faire en sorte que les peuples soumis obéissent avec joie.* Cette sage politique avoit contribué plus que tout le reste à la puissance romaine. Le sénat suivit les anciennes maximes; mais en mettant une différence entre les vaincus, selon qu'ils parurent plus ou moins coupables. Plusieurs villes latines obtinrent le droit de cité; quelques-unes perdirent une partie de leurs terres. Vélitres fut rasée, parce qu'elle avoit été souvent rebelle. On dépouilla les Campaniens. On envoya des colonies en divers endroits. Rome tira un grand avantage de ses dernières victoires,

On punit les plus coupables.

qui préſageoient la conquête entière de l'Italie.

Priverne, ville des Volſques, ſe révolta quelque temps après, & ſuccomba bientôt. Il étoit queſtion de ſavoir comment on traiteroit les priſonniers. Pluſieurs ſénateurs les jugeoient dignes de mort. La noble fierté d'un de ces Privernates les ſauva tous. On lui demanda quelle peine lui paroiſſoient mériter ſes concitoyens? *celle que méritent des hommes qui ſe croient dignes de la liberté*, répondit-il. Mais ſi l'on vous pardonne, ajoute le conſul Plautius, de quelle manière vous conduirez-vous? *Notre conduite*, réplique le priſonnier, *dépendra de la vôtre. Si vous nous accordez des conditions équitables, nous demeurerons conſtamment fidèles; ſi vous nous en impoſez de dures & d'injurieuſes, notre fidelité ſera courte.* Les Romains avoient un fond de grandeur d'ame. Ils regardèrent comme dignes de leur république ces hommes jaloux de la liberté, & ils en firent des Romains.

Parole hardie d'un Privernate.

Les Romains l'admirent & pardonnent aux rebelles.

Tandis que leur gloire croiſſoit

Prétendue

conſpiration de femmes contre leurs maris.

ainſi avec leur puiſſance, cent ſoixante & dix femmes (quelques auteurs en portent le nombre juſqu'à trois cents ſoixante & dix) furent convaincues, diſent les hiſtoriens, d'avoir préparé du poiſon à leurs maris dans un temps de maladie épidémique, & prévinrent le ſupplice en s'empoiſonnant elles-mêmes. Il n'y avoit pas encore de loi contre les empoiſonneurs; tant ce crime étoit peu connu. On attribua le complot à une eſpèce de démence; on crut que c'étoit un fléau de la colère céleſte; on créa un dictateur pour attacher le clou au temple du capitole. Tite-Live n'oſe certifier un fait ſi peu vraiſemblable. A peine la ville du monde la plus corrompue ſeroit-elle capable d'une pareille frénéſie; & Rome avoit des mœurs.

Loi qui défend d'empriſonner les débiteurs.

Cependant le peuple gémiſſoit toujours de la cruauté des créanciers. Une loi des douze Tables leur donnoit le droit de ſaiſir les débiteurs inſolvables, & de les tenir comme en eſclavage juſqu'à ce qu'ils euſſent acquitté leurs dettes par

leurs ſervices. Publilius, jeune plébéïen, s'étoit voué à cet eſclavage pour en délivrer ſon père. Le créancier l'ayant traité indignement, il s'échappa & porta ſes plaintes au peuple. Alors le ſénat fit un décret, par lequel il étoit défendu de mettre aux fers les débiteurs, dont les biens, & non la perſonne, devoient répondre de la dette. Les comices confirmèrent ce réglement précieux à la liberté; mais l'avarice ne le reſpecta pas toujours.

CHAPITRE III.

Guerre des Samnites --Cenſure d'Appius. --- Plébéïens admis au ſacerdoce.

Papirius veut punir Fabius pour avoir vaincu contre ſes ordres.

LES Samnites avoient repris les armes. Ce peuple belliqueux qui habitoit les montagnes entre le Latium & l'Apulie, avoit un uſage particulier pour exciter la valeur. Chaque année, ſix des plus belles filles étoient le prix des plus braves guerriers, & la gloire conduiſoit au plaiſir. Les Samnites, dans une longue ſuite de combats, ſe montrèrent dignes rivaux des Romains. Choiſiſſons quelques événemens mémorables. Fabius, général de la cavalerie, les défait, en l'abſence & contre les ordres du dictateur Papirius. Celui-ci arrive pour le punir, ordonne aux licteurs de le dépouiller, de préparer les verges & les haches. L'armée s'y oppoſe. Fabius ſe réfugie à Rome, & ſon

père appelle au peuple de la sentence du dictateur. Papirius harangue contre eux; il insiste sur les lois militaires, sur l'autorité inviolable du commandement; il cite les exemples de Brutus & de Manlius. Le peuple n'osant prononcer implore sa clémence; les deux Fabius se jettent à ses pieds & demandent grace. C'étoit le cas où la sévérité des lois pouvoit être tempérée, sans que la discipline en souffrît. Le sage dictateur usa de son pouvoir absolu pour pardonner.

432. Les Romains déshonorés aux Fourches-Caudines par les Samnites.

Tant de victoires, dont les Romains se glorifioient, leur rendirent insupportable l'opprobre qu'ils essuyèrent aux Fourches-Caudines. On appela ainsi un défilé près de Caudium, où Pontius, général des Samnites, les attira par une ruse de guerre. Ils s'y trouvèrent enfermés, comme dans une prison. Le père de Pontius lui conseilloit ou de les traiter généreusement, ou de les massacrer tous. On prit un mauvais parti, en les faisant passer sous le joug. Après cette cérémonie ignominieuse, on les

renvoya, sur la parole donnée par les consuls de finir la guerre. On leur laissa donc des forces pour se venger.

Artifice du consul Postumius pour renouveler la guerre.

Une rage muette dévoroit le cœur des soldats; leur ignominie répandoit dans toute la ville plus de colère que de consternation. Le sénat déclare que le traité ne lie pas le peuple romain, ayant été fait sans son ordre. Le consul Postumius, qui l'avoit conclu, demande à être livré aux Samnites avec les autres officiers, pour décharger la république de tout engagement. Ce n'est point ici que brille cette bonne foi, qu'on attribue aux Romains. Un féciale ayant livré Postumius, celui-ci le frappe à dessein, & s'écrie : *Je suis maintenant Samnite, & vous êtes ambassadeur de Rome; je viens de violer le droit des gens : Rome peut nous faire la guerre.* Pontius, justement indigné d'un tel artifice, refuse de rendre les prisonniers qui sont entre ses mains. De part & d'autre, on se prépare à la guerre la plus sanglante.

Les Romains se vengent.

Dans l'espace de plusieurs années

qu'elle dura, les Samnites firent des pertes irréparables. Leur général, Pontius, fut mené en triomphe à Rome, les mains liées derrière le dos. Loin d'honorer sa valeur, on eut la barbarie de lui trancher la tête. Vingt-quatre triomphes remportés sur les ennemis avoient coûté bien du sang. Le sénat reçut enfin des propositions de paix. Curius Dentatus, consul, moins respectable par son rang que par ses vertus, devoit régler les articles. Ce grand homme, volontairement pauvre, prenoit son repas dans une assiète de bois; lorsque les ambassadeurs samnites vinrent le prier de les entendre, & lui offrir une grosse somme pour le mettre dans leurs intérêts : *Ma pauvreté*, leur dit-il, *vous a, sans doute, fait espérer de me corrompre; mais j'aime mieux commander à ceux qui ont de l'or que d'en avoir.* Si ces paroles montrent de l'orgueil, c'est l'orgueil d'une ame noble. On conclut un traité d'alliance, dont les conditions sont ignorées. La guerre avoit duré quarante-neuf ans.

Curius Dentatus incorruptible.

463. Traité d'alliance avec les Samnites.

Autres peuples d'Italie vaincus.

Plusieurs autres peuples d'Italie, & en particulier les Gaulois Sénonois, établis sur les côtes de la mer Adriatique, succombèrent vers le même temps sous les forces des Romains. Les Eques perdirent, en cinquante-cinq jours, quarante & une villes, qui n'étoient, sans doute, la plupart que de gros villages. On comptoit alors deux cents soixante & treize mille citoyens en état de porter les armes. Ainsi Rome pouvoit exécuter de fort grandes entreprises.

Censure d'Appius.

Sous cette époque, il se fit quelques changemens remarquables. Appius Claudius, censeur en 441, voulut l'être pendant le lustre entier, quoique son collègue se fût retiré après dix-huit mois, comme l'ordonnoit la loi Emilia. La construction d'un aquéduc de sept milles de longueur, & la voie appienne poussée jusques à Capoue, l'ont rendu célèbre aussi bien que sa censure. Il se montra l'ennemi du sénat, pour lequel ses ancêtres avoient eu un zèle violent. Il y admit des fils d'affranchis; abus qui ne pouvoit

Fils d'Affranchis dans le sénat.

subsister. Il distribua dans toutes les tribus le petit peuple de la ville : c'étoit le rendre maître des décisions, puisque dès-lors il formoit la pluralité des suffrages. Fabius, illustre général, étant parvenu à la censure, remédia bientôt au désordre. Il mit toute la populace dans les quatre tribus de la ville, dont les voix ne pouvoient faire pencher la balance. Cette utile réforme lui valut le surnom de Maximus, qu'il transmit à ses descendans. Ses victoires, ses triomphes, ne lui auroient pas procuré tant d'honneur : on doit avouer aussi qu'une bonne loi produit souvent des avantages bien supérieurs à des victoires.

Petit peuple dans toutes les tribus.

Fabius réduit la populace aux quatre tribus de la ville.

Les patriciens avoient toujours été en possession du sacerdoce : prérogative importante chez un peuple, qu'on menoit par les auspices & par les cérémonies de religion. Deux tribuns, du même nom d'Ogulnius, les attaquèrent sur ce point : ils firent créer quatre pontifes & cinq augures plébéïens.

Les plébéïens admis au sacerdoce.

Peu d'années auparavant, Flavius, fils d'affranchi, devenu édile curule,

Les fastes & les formules publiés par

Flavius en haine des nobles.

mépriſé des nobles à cauſe de ſa naiſſance, s'étoit vengé en publiant les faſtes & les formules de droit. Les pontifes en faiſoient un grand myſtère, pour maintenir leur autorité; car on ne pouvoit ſavoir que par eux, & les jours où il étoit permis de plaider, & les formules en uſage dans les affaires. Ils cherchoient donc à perpétuer l'ignorance du public, afin de perpétuer ſa dépendance. C'eſt ce que nous avons déja obſervé en Aſie, en Egypte, &c. Cet eſprit de corps eût été moins vif à Rome, où les prêtres étoient réellement plus citoyens, ſi la nobleſſe n'y avoit pas regardé le ſacerdoce comme une partie de ſes droits, & comme un moyen de les ſoutenir ou de les étendre.

Nous n'avons recueilli, ſous cette époque, qu'un nombre de faits détachés qui fourniſſent à l'inſtruction. Une méthode différente auroit multiplié les volumes ſans utilité. La matière va devenir beaucoup plus intéreſſante; mais la briéveté

veté nous paroîtra toujours aussi nécessaire, que l'attention à ne rien omettre d'utile.

SIXIÈME ÉPOQUE.

GUERRE AVEC PYRRHUS,

SUIVIE DE LA GUERRE PUNIQUE.

LES ROMAINS DEVIENNENT REDOUTABLES HORS DE L'ITALIE.

Depuis l'an de Rome 471, jusqu'en 552.

CHAPITRE PREMIER.

Guerre des Tarentins avec les Romains. — Pyrrhus vaincu en Italie. — Traits particuliers.

ROME, en combattant & subjuguant ses voisins, s'étoit frayé une route à de plus vastes conquêtes. Le temps approchoit où son ambition devoit se répandre au-dehors. Il ne falloit, en quelque sorte, qu'une étincelle pour allumer ce long in-

cendie, qui embrâſa ſucceſſivement toutes les parties du monde connu. Nous en allons voir la naiſſance & les progrès.

471. Les Tarentins inſultent les Romains & appellent Pyrrhus.

Parmi les villes de la grande Grèce, qui comprenoit les côtes méridionales de l'Italie, Tarente, colonie de Sparte, ſe diſtinguoit par ſon opulence, ſon luxe, ſes plaiſirs & ſon orgueil. Elle mépriſoit les Romains comme des barbares; elle les haïſſoit comme de terribles conquérans. Les Tarentins ayant inſulté quelques navires de Rome, qui ſe préſentoient devant leur port, mirent le comble à cet outrage en inſultant des ambaſſadeurs de la république, chargés de leur demander ſatisfaction. Un d'eux ſalit même de ſon urine la robe de Poſtumius, chef de l'ambaſſade. Le peuple applaudit avec de grands éclats de rire. *Riez maintenant*, s'écria Poſtumius, *vous pleurerez bientôt. C'eſt dans votre ſang que ſeront lavées les taches de mon habit.* Les Tarentins étoient dans l'ivreſſe, quand ils commirent cet excès. Ils craignirent bientôt la vengeance : ils demandè-

rent du secours à Pyrrhus, roi d'Epire, un des plus grands guerriers de la Grèce, formé à l'école des capitaines d'Alexandre.

Ambition de ce roi d'Epire.

Ce prince aussi ambitieux, aussi brave qu'Alexandre, réduit à un petit royaume obscur, ne cherchoit qu'à se signaler par des entreprises, dont il se promettoit de grands avantages. Le fameux Cynéas, son ministre, disciple de Démosthène pour l'éloquence, profond politique & habile général, lui représenta en vain qu'il couroit après une chimère de bonheur, & qu'il seroit plus heureux en jouissant de sa fortune avec sagesse, qu'en se tourmentant pour des conquêtes incertaines & inutiles. Pyrrhus n'écoutoit que sa passion dominante. Il s'imaginoit déja être souverain de l'Italie, d'où sa domination s'étendroit rapidement de tous côtés. Pour mieux cacher ses desseins, il affecta de la répugnance à se rendre aux vœux des Tarentins; il exigea d'eux qu'on le retiendroit en Italie le moins de temps qu'il seroit possible.

Conseils inutiles de Cynéas.

Pyrrhus sou-

Bientôt Cynéas arrive à Tarente

avec trois mille hommes, & se fait remettre la citadelle, en attendant l'arrivée du roi. Pyrrhus embarque trois mille chevaux, vingt éléphans, vingt mille fantassins pesamment armés, & suit de près son ministre. Il trouve les Tarentins plongés dans l'indolence & la mollesse, ne pensant qu'à continuer leurs plaisirs tandis que l'on se battroit pour eux. Mais en l'appelant, ils s'étoient donné un maître. Tout change par ses ordres : les théâtres sont fermés; les festins cessent. Ce peuple voluptueux est contraint de subir la discipline militaire, & se voit incorporé dans les troupes épirotes. Plusieurs s'enfuirent; ils ne pouvoient soutenir, même pour la défense de leur patrie, ni gêne, ni travaux. C'étoit un peuple de femmes; tant les hommes dégénèrent au sein du luxe & de l'oisiveté.

met les Tarentins à la discipline.

Un trait d'esprit sauva de jeunes libertins, qui, dans la débauche, avoient lâché des injures contre le roi. Il les manda le lendemain pour punir leur insolence. Ayant essuyé ses reproches : *Vraiment*, dit l'un

Il pardonne à des insolens.

des coupables, *ſi le vin ne nous eût manqué, nous aurions fait pis; nous vous aurions aſſaſſiné.* Pyrrhus mépriſa des propos d'ivrognes, ou ſe fit gloire d'en accorder le pardon.

473. Bataille d'Héraclée, où les Romains ſont vaincus.

Cependant le conſul Lévinus s'avançoit dans le pays. Les deux armées combattirent avec courage à Héraclée. Le prince grec, trop reconnoiſſable par l'éclat de ſon armure, fut expoſé aux plus grands périls. Il ſe déguiſa ſous d'autres armes, ſans montrer moins de valeur. Ses éléphans lui procurèrent la victoire. Les Romains n'en avoient jamais vu : ils furent effrayés de ces monſtrueux animaux, chargés de combattans ; les chevaux effarouchés entraînèrent les cavaliers ; le déſordre ſe mit par-tout, la fuite devint générale. On avoit cependant fait un tel carnage des ennemis, que Pyrrhus dit, au ſujet de ſa victoire : *Je ſuis perdu, ſi j'en remporte encore une pareille.* Il ne laiſſa pas de marcher vers Rome, & s'en approcha de ſept lieues ; mais il ſe retira promptement, à l'approche de deux armées conſulaires.

On lui envoie des ambassadeurs, pour traiter du rachat ou de l'échange des prisonniers. Le vertueux Fabricius, pauvre dans les honneurs, étoit de l'ambassade. Les offres d'argent que lui fit le roi, ne servirent qu'à manifester son mépris pour les richesses. Cynéas lui expliquant un jour les principes de la secte épicurienne qu'il professoit: *O Dieux*, s'écria le Romain, *puissent nos ennemis suivre une telle doctrine, tant qu'ils nous feront la guerre!* On ajoute que Pyrrhus, l'invitant à se fixer dans sa cour, où il promettoit de le placer au premier rang: *Je ne vous le conseillerois pas*, répondit-il; *car vos sujets, une fois qu'ils m'auroient bien connu, m'aimeroient mieux pour leur roi que vous.*

Fabricius envoyé au roi d'Épire, se fait admirer des Grecs.

Ce prince desiroit la paix avec un peuple si difficile à vaincre. Il chargea Cynéas de suivre les ambassadeurs de Rome, & de négocier l'accommodement. L'habile ministre admira bientôt les Romains. Aucun, ni hommes ni femmes, ne voulut accepter les présens qu'il envoya au

Cynéas négocie la paix à Rome.

nom de son maître. Le sénat, après une longue délibération, excité par le vieux Appius, fit cette réponse mémorable, où l'on reconnoît le caractère ferme de la république : » Que Pyrrhus sorte de l'Italie; qu'il » envoie ensuite demander la paix: » mais tant qu'il restera dans le » pays, Rome lui fera la guerre. « Cynéas reçut ordre de partir le même jour. En rendant compte au prince de son ambassade, il dit que *Rome lui avoit paru être un temple; & le sénat, une assemblée de rois.*

Les Romains exigent que Pyrrhus sorte d'Italie.

Quelque temps après, le médecin de Pyrrhus offrit aux Romains, dit-on, de l'empoisonner pour de l'argent. (Chose difficile à croire; car pouvoit-il espérer à Rome une fortune meilleure que dans une cour?) Le consul Fabricius en donna généreusement avis au roi, & mérita, selon Eutrope, cet éloge de sa part: *Il seroit plus facile de détourner le soleil de sa route, que Fabricius du sentier de la probité & de la justice.* Je rapporte volontiers ces traits, comme des leçons intéressantes de vertu, de cette vertu mâle qui mé-

Fabricius avertit Pyrrhus de la trahison de son médecin.

prise ce que les ames corrompues adorent. La critique peut soupçonner de la fiction dans quelques-uns ; mais ils s'accordent avec le caractère des plus illustres Romains, dont la grandeur d'ame devoit intimider sans doute des ennemis accoutumés aux richesses & au luxe.

Las d'une guerre infructueuse, faisissant un prétexte de s'éloigner de l'Italie, Pyrrhus passa en Sicile, où les Syracusains l'appeloient à leur secours contre les Carthaginois. Il y réussit d'abord ; il y perdit ensuite toute espérance : il revint en Italie. Curius Dentatus, un des consuls, qu'il attaqua près de Bénévent, remporta la victoire & le mit en fuite. Les éléphans n'étonnoient plus les Romains. En leur lançant des espèces de dards enflammés, en les perçant à grands coups de piques, ils les rendirent furieux ; & cette fureur, comme il étoit souvent arrivé, se tourna contre les maîtres des éléphans. 478. Pyrrhus vaincu à Bénévent.

Le camp de Pyrrhus, où la place de tous les corps de troupes étoit Art des campemens.

marquée dans une seule enceinte, apprit aux vainqueurs l'art des campemens. Toujours attentifs à imiter ce qu'ils trouvoient de bon dans les pratiques étrangères, ils joignoient les ressources du génie à celles de la discipline & du courage. C'est en imitant qu'on parvient à perfectionner les bonnes choses, pour en créer ensuite de nouvelles.

Il abandonne l'Italie, & les Romains y dominent.

Pyrrhus abandonna l'Italie six ans après le commencement de la guerre. Il alla enlever la Macédoine à Antigone Gonatas; il voulut assujettir le Péloponnèse; il fondit sur Sparte; les Spartiates, sans fortifications, avoient résolu d'envoyer leurs femmes ailleurs : une héroïne, nommée Archidamie, se présenta au conseil, l'épée à la main, se plaignit de l'injure faite à son sexe, obtint aux femmes la permission de partager les travaux & les périls. Elles contribuèrent beaucoup au salut de la patrie. Pyrrhus fut contraint de se retirer. Il assiégea ensuite Argos, entra dans la ville, & fut tué par une femme qui lui

jeta une tuile sur la tête. Audacieux, entreprenant, mais inconsidéré & téméraire, il n'étoit qu'un illustre aventurier qui auroit toujours échoué contre l'inébranlable constance de Rome. Les villes de Tarente, Crotone, Locres, toute la grande Grèce, toute l'Italie proprement dite, se trouvèrent bientôt sous la domination romaine ; du moins comme peuples alliés, trop foibles pour s'opposer aux desseins de la république. La sévérité de la discipline étoit la principale cause de ses progrès. On en vit un nouvel exemple très-mémorable.

Excès de la garnison de Rhégio, sévèrement punis.

Rhégio, colonie grecque, située à l'extrémité méridionale de l'Italie, s'étoit mise sous la protection des Romains, & avoit reçu une garnison de quatre mille hommes. Les soldats prirent les mœurs du pays : ils se livrèrent aux délices ; la volupté leur fit oublier tous les devoirs. Par un complot détestable, ils massacrèrent les habitans, & s'emparèrent de tout. La guerre de Pyrrhus avoit suspendu la punition

de ce crime. Un consul fut enfin chargé de la vengeance publique. Il assiégea les rebelles dans Rhégio, & les força de se rendre, après une furieuse résistance. La plupart se firent tuer. On n'en prit que trois cents, que le sénat condamna tous au dernier supplice : ils furent exécutés, malgré l'opposition d'un tribun. Sans ces exemples de discipline, les Romains seroient devenus des brigands.

Sévérité de la censure.

La rigidité de la censure ne contribua pas moins au maintien des mœurs, sur lesquelles la gloire de Rome étoit essentiellement fondée. Les censeurs exclurent du sénat Cornélius Rufinus, parce qu'il possédoit un peu plus de quinze marcs en vaisselle d'argent. Il avoit été dictateur & deux fois consul. Quoiqu'il eût la réputation d'un homme avide & injuste, Fabricius lui-même l'avoit fait parvenir au consulat. *J'aime mieux*, disoit ce grand homme, *être pillé par un consul, qu'emmené prisonnier par l'ennemi.* Il n'y avoit donc pas cette année parmi les can-

Cornélius Rufinus exclu du sénat, à cause de sa vaisselle d'argent.

didats un bon général qui fût honnête homme !

Croiroit-on que l'incorruptible Curius fut accusé, vers le même temps, d'avoir détourné à son profit des sommes sur le butin de la guerre ? Pour se justifier, il produisit un vase de bois dont il se servoit dans les sacrifices, & jura que c'étoit là tout le butin qu'il eût fait entrer dans sa maison. Après la défaite de Pyrrhus, le sénat lui ayant offert cinquante arpens des terres conquises, il répondit qu'il vivoit bien avec sept arpens, & qu'il ne se résoudroit jamais à donner un mauvais exemple.

Pauvreté de Curius.

Un si noble désintéressement excitoit l'émulation dans la république. Des ambassadeurs envoyés en Egypte, pour faire alliance avec Ptolémée Philadelphe, qui avoit le premier envoyé une ambassade, rapportèrent de riches présens de ce prince. Ils les avoient reçus malgré eux, & les déposèrent dans le trésor. Le sénat les remercia d'avoir, par leur conduite, rendu les mœurs romaines respectables aux

Désintéressement des ambassadeurs envoyés en Egypte.

Première monnoie d'argent.

nations étrangères. Les richeſſes, à la vérité, étoient peu connues, puiſque la première monnoie d'argent ne fut frappée à Rome qu'après la fuite de Pyrrhus; mais on a vu que l'or & l'argent ne ſont pas les ſeuls alimens de l'avarice.

CHAPITRE II.

Introduction aux guerres Puniques. —République de Carthage. — Révolutions de Sicile.

Introduction aux guerres Puniques.

NOUS allons voir un plus grand théâtre s'ouvrir aux armes & à la politique romaines. Avant de tracer le tableau des guerres puniques, il faut connoître Carthage, cette fameuse rivale de Rome, si puissante par son commerce & ses richesses, mais déja parvenue au point fatal où un excès d'ambition ruine les puissances.

Gouvernement de Carthage.

Carthage, fondée par les Tyriens environ soixante & dix ans avant la fondation de Rome, avoit un gouvernement mixte, digne d'éloges, sans doute, puisqu'elle jouit plus de cinq siècles de la paix intérieure & de la liberté civile. Deux magistrats annuels, qu'on nommoit *suffètes*, y ressembloient aux rois de Sparte ou aux consuls romains. Les affaires

Magistrats annuels nommés *suffètes*.

importantes se décidoient dans le sénat, si les suffrages étoient unanimes; sinon elles passoient au peuple. Il y avoit un tribunal de cent quatre sénateurs, auquel les généraux rendoient compte de leur conduite : tribunal trop sévère; car on punissoit même de mort les mauvais succès, comme si le meilleur général commandoit à la fortune. Cinq de ces juges formoient un conseil supérieur, tel que celui des éphores; ils nommoient aux places vacantes du grand tribunal.

Sénat.

Tribunal des cinq.

Ariſtote observe deux défauts considérables dans la distribution des emplois; l'un, qu'on réunissoit plusieurs charges sur la même tête, ce qui rarement peut s'accorder avec le bien commun; l'autre, que la pauvreté excluoit des premières places, ce qui donne trop de considération aux richesses, & laisse trop peu d'émulation au mérite. Il faut avouer cependant que, si les pauvres ne sont pas des Aristides ou des Fabricius, les magistratures pourroient devenir plus dangereuses entre leurs mains, qu'entre celles

Deux défauts qu'Aristote critique dans ce gouvernement.

Réflexions sur cet objet.

de personnes moins exposées à la tentation de s'enrichir. D'ailleurs, dans une république commerçante, peu de citoyens bien élevés sont sans fortune. Le malheur de Carthage, c'est que les richesses y ayant introduit la corruption & irrité l'avarice, tout se vendit, quoique rien ne fût proprement vénal; & alors, selon la remarque du même philosophe, les magistrats ne se firent point scrupule de se dédommager de leurs avances, aux dépens des particuliers & de l'état.

Vices des Carthaginois.

Tout occupés de leur commerce, dédaignant les arts & les sciences qui ne conduisoient pas à la fortune, les Carthaginois étoient fourbes, vicieux, cruels. La superstition surtout rendit leurs mœurs atroces. Ils immoloient à Saturne des victimes humaines, quelquefois leurs propres enfans; & les mères, étouffant le cri de la nature, voyoient d'un œil sec ces horribles sacrifices. C'est en considérant de telles horreurs, que Plutarque jugeoit la superstition plus injurieuse à la divinité que l'athéïsme. Du temps de Xerxès,

Sacrifices humains.

Gélon, roi de Syracuſe, ayant défait les Carthaginois, leur impoſa, pour condition de paix, d'abolir les ſacrifices humains; mais une loi ſi ſalutaire ne fut obſervée qu'autant qu'on ne put la violer ſans riſque. On conſultoit les devins dans toutes les affaires importantes, & la crédulité conſacroit toutes les erreurs.

Tempérance preſcrite aux magiſtrats & aux troupes.

Il paroît que la tempérance étoit une vertu des Carthaginois, ou du moins qu'ils l'exigeoient de ceux dont l'intempérance eſt ordinairement plus funeſte. Les magiſtrats s'abſtenoient de vin, tant qu'ils étoient en charge; les ſoldats ne pouvoient en boire tant qu'ils étoient en campagne. Quoique la nation ne fût pas guerrière, & qu'elle employât des troupes mercenaires, afin d'épargner le ſang & d'entretenir le commerce des citoyens, elle avoit une coutume propre à exciter l'ardeur du ſervice. Les gens de guerre portoient autant de bagues qu'ils avoient fait de campagnes. Ces bagues étoient une diſtinction

Récompenſe militaire.

glorieuse. L'honneur est l'aiguillon des guerriers.

Puissance & commerce de Carthage.

Carthage, toujours unie à Tyr, d'où elle tiroit son origine, s'étoit insensiblement élevée, par ses colonies & par son commerce, au-dessus même de cette ville fameuse. La Sardaigne, une grande partie de la Sicile & de l'Espagne, lui étoient soumises. Maîtresse de la mer, elle recueilloit par-tout, sans beaucoup de frais, le superflu des différens pays, pour le vendre fort cher ailleurs. Ne trouvant pas de concurrence, elle imposoit facilement cette espèce de tribut aux nations.

Voyage du navigateur Hannon.

Hannon, un de ses navigateurs, avoit eu ordre de faire le tour de l'Afrique par le détroit de Gibraltar. Les vivres lui manquèrent dans la route; sans quoi il auroit exécuté, comme les Phéniciens sous Néchos, une des plus grandes entreprises qu'aient pu imaginer les anciens. Mais en étendant son empire, Carthage tendoit à sa ruine; parce que l'esprit de conquête, dangereux à tous les peuples, est presque incom-

patible avec le régime & l'intérêt des peuples marchands.

Anciens traités des Carthaginois avec les Romains.

Elle avoit fait plusieurs traités avec la république romaine; le premier sous le consulat de Brutus, par lequel on fixoit certaines bornes à la navigation des Romains, & les Carthaginois s'engageoient à ne faire aucun dommage dans le Latium. Ce traité que Polybe nous a transmis en entier, prouve que dès-lors une défiance mutuelle s'élevoit entre les deux peuples. Par un second traité, conclu l'an 405 de Rome, 348 ans avant Jésus-Christ, on étoit convenu, entre autres articles, » que les Ro» mains ne pourroient négocier en» Sardaigne ni en Afrique, excepté » à Carthage, où il leur étoit libre » de vendre les marchandises non » prohibées, comme les Carthagi» nois le feroient à Rome. « Conventions renouvelées depuis avec quelques changemens. Elles supposent du côté des Carthaginois une supériorité de puissance, & du côté des Romains assez de forces pour se faire craindre. Ils s'étoient ligués contre Pyrrhus pour la défense de

l'Italie; mais l'intérêt devoit bientôt les diviſer. L'un & l'autre peuple voulut ſubjuguer la Sicile : l'ambition alluma la guerre. Avant que d'en faire le récit, diſons un mot des révolutions de la Sicile. Révolutions de Sicile.

Denys le Tyran, devenu maître de Syracuſe, ſa patrie, ſoixante ans après qu'elle eut ſecoué le joug de la famille de Gélon, & onze ans après qu'elle eut mis en fuite les Athéniens, (405 avant notre ère), y avoit établi ſa domination par ſes talens, ſes victoires, & ſes cruautés. Il fut le vainqueur des Carthaginois; il les chaſſa preſque entièrement de la Sicile. Denys le Tyran.

Sa vanité ridicule de poëte, ſa paſſion pour les couronnes olympiques, ſes rigueurs contre les amis de la vérité, ſa tyrannie ombrageuſe & ſouvent impitoyable, ſon irréligion ſcandaleuſe, étoient jointes à une force de génie & de courage, qui le maintint ſur le trône trente-huit ans; au milieu d'une foule d'ennemis domeſtiques. On voit même dans ſon hiſtoire des preuves de bonté, de modération & de Ses qualités bonnes ou mauvaiſes.

juſtice. Il ſembloit né pour être un grand roi : l'ambition le rendit uſurpateur ; mais ayant mis ſous le joug les Syracuſains, il les auroit peut-être gouvernés avec ſageſſe, s'ils avoient pu ſupporter patiemment le joug. Les circonſtances augmentèrent beaucoup ſes vices : d'autres circonſtances auroient développé ſes vertus.

Traits remarquables de ſa vie.

Parmi pluſieurs traits qu'on rapporte de ſa vie, ceux-ci me paroiſſent remarquables. Il avoit envoyé aux carrières (c'étoit le nom de la priſon) le philoſophe Philoxène qui avoit oſé ne pas admirer des vers dont il ſe glorifioit. L'ayant rappelé le lendemain, il lut une nouvelle pièce, & lui en demanda ſon ſentiment. Philoxène ſe tournant vers les gardes : *Qu'on me remène aux carrières*, dit-il. Le tyran entendit raillerie pour cette fois. Ayant beſoin d'argent, il pilla un temple de Jupiter, & enleva un manteau d'or maſſif dont le dieu étoit orné. *Ce manteau*, dit-il, *eſt trop lourd en été & trop froid en hiver.* Il en fit mettre un de laine,

qui conviendroit à toutes les saisons. Malheureux dans sa fortune, il se défioit de tout, il craignoit tout; personne n'entroit dans son palais sans être fouillé; il ne vouloit pour barbiers que ses filles; & craignant même entre leurs mains les ciseaux & le rasoir, il leur apprit à lui brûler le poil avec des coquilles de noix. Ne peut-on pas soupçonner les anciens d'avoir adopté contre lui, en haine de la tyrannie, les traditions les moins croyables?

385. Denys le Jeune.

Denys le Jeune, son fils, lui succéda sans obstacle. Ce prince mou, voluptueux, se livra d'abord aux séductions de la grandeur, & parut ne règner que pour s'enivrer de plaisirs. Mais Dion, son oncle & son beau-frère, le plus sage des Syracusains, lui ayant persuadé d'attirer le fameux Platon à la cour; l'étude, la philosophie, les mœurs y entrèrent avec ce philosophe. Syracuse auroit eu un bon prince, si les courtisans avoient pu goûter la réforme. Ils forgèrent des impostures contre Dion, & le firent exiler. Platon le suivit de près. *Vous allez*

Platon à sa cour.

Dion persécuté.

bien me dénigrer avec vos philosophes, lui dit le prince en le congédiant. *Dieu nous préserve*, répondit-il, *de manquer tellement de matière à l'académie, que nous soyons dans le cas de penser à vous!* Bientôt les injustices les plus criantes mirent le comble à la disgrace de Dion. Ses biens furent vendus, & sa femme donnée à un autre.

Nouvelles révolutions.

La Sicile, opprimée comme lui, réclama son secours contre le tyran. Il résolut, malgré les conseils de Platon qui désapprouvoit cette entreprise, de venger sa patrie & lui-même par une révolution éclatante. Il délivra en effet Syracuse, & la gouverna quelque temps avec sagesse; mais le peuple ingrat, que blessoit la sévérité de ses mœurs, oublia tout-à-coup ses services : un perfide ami l'assassina, & Denys remonta sur le trône, dix ans après en être tombé.

Timoléon vient secourir Syracuse.

Comme Syracuse étoit originairement une colonie de Corinthe, elle implora le secours des Corinthiens. On lui envoya Timoléon avec des troupes. Ce fameux général

néral avoit fait tuer autrefois ſon propre frère, devenu le tyran de ſa patrie. Le chagrin ou le remords l'avoit enſuite décidé à la retraite, & il y vivoit depuis vingt ans. Il ſe rendit aux vœux publics. Il triompha en Sicile de tous les ennemis de Syracuſe. Il y établit de bonnes lois ſur la baſe de la liberté. Des envieux osèrent néanmoins ſe porter pour ſes accuſateurs. Sa réponſe à leurs calomnies fut, *qu'il remercioit les dieux de ce qu'enfin on jouiſſoit à Syracuſe de la liberté de tout dire; liberté inconnue ſous les tyrans, mais qui devoit être contenue dans de juſtes bornes.* Après avoir conſommé ſon grand ouvrage, il ſe dépouilla volontairement de l'autorité, pour finir ſes jours en ſage au milieu du peuple dont il étoit le libérateur, & dont il emporta au tombeau l'admiration ou les regrets.

410. Fin de Denys.

Denys, relégué à Corinthe, y vécut dans la misère, & exerça, dit-on, le métier de maître d'école. Les Spartiates crurent épouvanter Philippe par ſon exemple, en ré-

pondant ces deux mots à une lettre menaçante qu'il venoit de leur écrire : *Denys à Corinthe.*

436. Agathocle, autre tyran de Syracuſe.

La Sicile ne jouit pas long-temps de la liberté & de la paix, que Timoléon lui avoit rendues. Agathocle, contemporain d'Alexandre, ſe rendit maître de Syracuſe, par le moyen des Carthaginois, & ſe brouilla enſuite avec eux. Aſſiégé dans Syracuſe, il oſa porter la guerre en Afrique ; il battit les troupes de Carthage, eſſuya enſuite un revers, abandonna lâchement ſon armée, revint en Sicile exercer une tyrannie révoltante, fit quelques expéditions en Italie, & mourut empoiſonné. Son petit-fils Archagate fut l'auteur de ce crime.

Sa mort.

Les Syracuſains appellent Pyrrhus contre les Carthaginois.

Syracuſe, aſſiégée de nouveau par les Carthaginois, eut recours à Pyrrhus, qui faiſoit la guerre en Italie. Ce prince alla combattre pour elle : après de grands ſuccès, il ſe rendit odieux par des actes de deſpotiſme, & fut obligé de revenir ſur ſes pas. Il s'écria en quittant la Sicile : *Le beau champ de bataille que nous laiſſons aux Car-*

thaginois & aux Romains ! Les Syracusains, toujours en proie à la discorde, toujours incapables de se gouverner eux-mêmes, avoient besoin d'un gouvernement monarchique. Hiéron, encore jeune, descendant de Gélon, joignant à ce titre une réputation brillante, élevé au commandement par les suffrages de l'armée, rétablit l'ordre dans l'état. On rendit hommage à son mérite ; on lui déféra la royauté. Bientôt après, commencèrent les guerres Puniques, auxquelles la politique ambitieuse de Rome donna naissance, plutôt que la nécessité & la justice.

484.

CHAPITRE III.

Première guerre Punique, & ſes ſuites.

Les Romains portent injuſtement la guerre en Sicile.

DES Campaniens qui avoient ſervi dans l'armée du tyran Agathocle, renvoyés dans leur pays après ſa mort, s'étoient emparés de Meſſine par un attentat ſemblable à celui de la garniſon romaine de Rhégio, qu'on avoit punie ſévérement, comme nous l'avons raconté. Ils prirent alors le nom de Mamertins. Hiéron les attaqua; Carthage les ſecourut. Mais craignant les entrepriſes des Carthaginois, autant que celles du roi de Syracuſe, ils ſe mirent ſous la protection des Romains. L'honneur ne permettoit point au ſénat de ſe déclarer pour eux. Le peuple, moins délicat ſur les bienſéances, vouloit une guerre dont il ſe promettoit de grands avantages. On

489. prit les armes. Le conſul Appius Claudius paſſa le détroit avec une petite flotte, battit Hiéron & les

Carthaginois qui s'étoient ligués ensemble, laissa garnison à Messine, & revint d'autant plus couvert de gloire, que les Romains jusqu'alors n'avoient point essayé leurs armes hors du continent.

Hiéron, soit prudence, soit foiblesse, fit un traité avec Rome, afin de sauver ses états. Les Carthaginois étoient maîtres d'une grande partie des côtes & des villes maritimes; mais avec le secours des Syracusains, on pouvoit les en chasser. Hiéron s'allie avec eux.

493. Ils créent une marine formidable.

Agrigente, ville fameuse, fut prise après un long siège; une grande armée qui étoit venue au secours, fut entièrement défaite. Ces succès donnant aux Romains de nouvelles espérances, ils étendent leurs vues: ils sentent la nécessité d'une marine; ils entreprennent de la créer; car ils n'avoient jamais eu de flotte digne de ce nom. Une galère carthaginoise, échouée sur les côtes, leur sert de modèle. On travaille avec tant d'ardeur, qu'en deux mois, selon Polybe, on équippe cent galères à cinq rangs de rames, & vingt

à trois rangs. Les rameurs avoient été exercés sur le rivage, assis sur des bancs comme s'ils eussent manœuvré à la chiourme. Cependant les galères & la manœuvre des Romains ne pouvoient égaler en naissant celles d'un peuple qui tenoit l'empire de la mer. Pour avoir la supériorité, il falloit trouver le moyen de combattre de pied ferme sur les flots, & de rendre inutiles aux Carthaginois leur adresse & leur science maritime. Que ne trouve pas le génie excité par de grands motifs ?

Victoire navale du consul Duilius.

Le consul Duilius fit donc ajouter à chaque galère une machine, appelée *corbeau*, qui, tombant sur un vaisseau ennemi, devoit l'accrocher & former une espèce de pont pour l'abordage. Cette invention eut tout le succès possible. Il battit les Carthaginois, leur tua sept mille hommes, fit sept mille prisonniers, coula à fond treize galères, en prit quatre-vingt. Jamais victoire n'avoit été si agréable aux Romains. Duilius jouit toute sa vie d'un honneur extraordinaire : quand il revenoit

le soir de souper en ville, il étoit précédé d'un flambeau & d'un joueur d'instrument.

Autres succès.

En peu d'années, les traits héroïques & les victoires se succèdent presque sans interruption. On enlève la Corse & la Sardaigne aux ennemis. Calpurnius, tribun légionnaire, sauve l'armée en Sicile par une action semblable à celle de Léonidas contre les Perses. Ses trois cents compagnons périssent ; il échappe seul, couvert de blessures : une couronne de gazon suffit pour sa récompense. La bataille d'Ecnome, gagnée par les Romains, qui prirent plus de soixante galères, les mit en état d'attaquer l'Afrique.

Trait héroïque de Calpurnius.

Régulus va en Afrique, après la victoire d'Ecnome.

Régulus, un des consuls victorieux, y porte la guerre. A la fin de son consulat, il reçoit ordre de la continuer en qualité de proconsul. Il se plaint alors ; il demande un successeur, alléguant pour raison qu'un voleur a enlevé ses instrumens de labourage, & que s'il ne va pas faire cultiver son petit champ, il risque de mourir de faim avec sa famille. Le sénat ordonne que le

champ de Régulus ſera cultivé, & ſa famille entretenue aux frais du public. Le peuple romain, dit Sénèque, devient ſon fermier. Ainſi la pauvreté relève encore la gloire des généraux. Mais il eſt difficile de croire que Régulus n'eût pas quelque autre motif ſecret pour demander ſon rappel. Une ſimple expoſition du beſoin lui auroit procuré ſans doute le même ſecours. Peut-être ſoupiroit-il après le triomphe, dont un revers de fortune pouvoit le fruſtrer. La ſuite des faits autoriſe cette conjecture.

497. Régulus vaincu par Xantippe, & par ſa faute.

S'étant avancé juſqu'aux portes de Carthage, après avoir battu les ennemis & les avoir forcés à lui demander la paix, il leur offre des conditions ſi révoltantes, qu'on les rejette malgré la terreur générale. Régulus dit arrogamment : *Il faut ſavoir vaincre, ou ſe ſoumettre au vainqueur.* Mais la honte & le déſeſpoir raniment le courage des vaincus. Des Grecs auxiliaires, à la ſolde des Carthaginois, arrivent dans une circonſtance ſi critique. Le Lacédémonien Xantippe les con-

duiſoit. Cet habile capitaine démontre les fautes qu'on a faites, les malheurs qu'elles ont dû produire, les moyens d'y remédier. On l'admire, on lui donne le commandement. Il forme les troupes, leur enſeigne l'art militaire, les accoutume à la diſcipline, les remplit d'ardeur & de confiance. Il attaque Régulus, qui, ſe croyant invincible, ne prenoit aucune précaution : les Romains ſont défaits, & leur général eſt priſonnier. Exemple très-propre, ſelon la réflexion de Polybe, à nous rendre moins confians & plus ſages. Apprenons par l'expérience des fautes, des malheurs d'autrui, à éviter & ces fautes & ces malheurs. C'eſt le fruit précieux de la lecture. Xantippe avoit ſauvé les Carthaginois : il craignit leur jalouſie ; il ſe retira ſecrètement.

Rome redouble ſes efforts, équipe des galères en grand nombre, & continue avec ardeur une guerre, dont les premiers ſuccès ne pouvoient être effacés. Les tempêtes & les naufrages détruiſent la flotte.

Les Romains continuent la guerre avec ardeur.

On renonce à l'empire de la mer. On éprouve ensuite qu'il donne trop de supériorité à l'ennemi ; & l'on se hâte d'équiper une nouvelle flotte. Avant qu'elle fût en état, le proconsul Métellus remporta près de Panorme (Palerme) une victoire complette. Six-vingts éléphans servirent d'ornement à son triomphe. Ce fut un spectacle nouveau pour les Romains.

Fin héroïque de Régulus, selon la plupart des historiens.

Enfin la flotte part, & va mettre le siège devant Lilybée, la plus forte place que les Carthaginois eussent en Sicile. C'est alors qu'ils envoyèrent des ambassadeurs proposer l'échange des prisonniers. S'il faut en croire la foule des historiens, malgré le silence de Polybe, Régulus, qu'on avoit joint aux ambassadeurs, persuada de ne point faire cet échange, & retourna subir à Carthage le supplice le plus affreux ; & les Romains, pour venger sa mort, livrèrent les principaux prisonniers à la fureur de sa femme & de ses enfans, qui ne se montrèrent pas moins barbares que les Carthaginois.

Pendant neuf ans que dura le siège de Lilybée, les deux peuples déployèrent toutes leurs ressources. Claudius Pulcher, consul orgueilleux & imprudent, attaqua la flotte des Carthaginois au port de Drépane, & perdit celle de Rome, qui fut détruite par Adherbal. On raconte qu'avant la bataille, apprenant que les poulets sacrés ne mangeoient point, ce qui étoit un mauvais augure, il les fit jeter dans la mer, & dit d'un ton moqueur : *S'ils ne veulent pas manger, qu'ils boivent.* C'en étoit assez pour que la superstition abattît le courage des Romains. D'autres malheurs anéantirent la marine. Seulement quelques armateurs équipèrent à leurs dépens des vaisseaux, & inquiétèrent l'ennemi par leurs courses. Enfin le zèle des citoyens suppléa au vide du trésor *. Chacun, selon ses fa-

504. Bataille de Drépane, où les Romains perdent leur flotte.

* L'argent étoit si rare au commencement du siège de Lilybée, qu'un boisseau de blé ne coûtoit à Rome qu'un as, la dixième partie du denier ou de la drachme. On avoit, pour le même prix, un

Ils réparent cette perte & remportent des victoires.

cultés, contribua pour un nouvel armement; la république, dont les promesses ne trompoient point, s'engagea à rembourser un jour les avances. Deux cents galères à cinq rangs de rames furent bientôt prêtes. Le consul Lutatius détruisit la flotte d'Hannon, battit ensuite Amilcar-Barcas, père du grand Annibal; força les Carthaginois à demander la paix, & leur en dicta impérieusement les conditions.

511. Traité de paix.

On stipula que les Carthaginois évacueroient toute la Sicile; qu'ils payeroient aux Romains dans l'espace de vingt ans deux mille deux cents talens d'argent, évalués à près de dix millions de notre monnoie; qu'ils rendroient sans rançon les prisonniers & les transfuges; enfin qu'ils ne feroient point la guerre à Hiéron ni à ses alliés. Le peuple romain ne ratifia ce traité, qu'en exigeant de plus mille talens pour

Les Romains donnent la loi avec rigueur.

conge de vin contenant plus de trois pintes; douze livres de viande, dix livres d'huile d'olive, &c. (*Plin. l.* 17, *c.* 3.)

les frais de la guerre, en réduisant à dix années le terme du payement de l'autre somme, & en obligeant les Carthaginois d'abandonner toutes les îles situées entre la Sicile & l'Italie. La Sicile, excepté le royaume de Syracuse, fut déclarée *province* des Romains. On donna ce nom aux pays conquis hors de l'Italie : on y envoyoit chaque année un préteur & un questeur; le premier, pour juger les causes civiles, le second, pour percevoir les tributs.

La Sicile est déclarée province romaine.

Ainsi, après vingt-quatre ans de guerre non interrompue, sans richesses, sans expérience dans la marine, les Romains, qui avoient perdu sept cents galères, firent la loi à cette opulente Carthage, dont les pertes étoient moins considérables & les ressources infiniment plus étendues. Une fermeté inflexible dans les résolutions, une passion invincible pour la gloire & pour les conquêtes, l'habitude continuelle des combats & l'exacte sévérité de la discipline, fixèrent la fortune du côté de Rome. Un peuple unique-

Combien les Romains avoient de supériorité dans la guerre.

ment guerrier devoit l'emporter sur un peuple qui ne faisoit la guerre que pour le commerce.

La rigueur de la discipline n'inspiroit que du courage.

D'ailleurs, les Carthaginois, en crucifiant leurs généraux quand ils avoient été vaincus, inspiroient plus de terreur que d'émulation : les Romains n'inspiroient que du courage, en punissant la désobéissance & la lâcheté, en dégradant quiconque avoit manqué à son devoir, en dédaignant de racheter les prisonniers ; sans faire un crime des événemens malheureux dont personne n'est exempt. Quatre cents jeunes chevaliers, commandés pour des travaux pressans & indispensables, avoient refusé d'obéir. Ils furent privés de leurs chevaux par le jugement des censeurs ; mais ce n'étoient pas des sujets perdus pour la république : ils pouvoient effacer leur honte ; ils pouvoient se relever ; une punition salutaire ne servoit qu'à ranimer le sentiment du devoir. En un mot, Rome avec beaucoup d'ambition, avoit d'excellens soldats ; elle tendoit sans relâche au but de sa politique, à l'agrandissement ; &

ſes conſuls étoient d'autant plus ardens à bien faire, qu'ils avoient moins de temps pour commander. C'eſt par-là ſur-tout qu'elle vainquit les nations. A la fin de la première guerre Punique, on trouva le nombre des citoyens conſidérablement diminué.

514. Révolte en Sardaigne contre les Carthaginois.

Les troupes de Carthage, compoſées d'Africains mercenaires, loin de la ſervir avec cette ardeur que donne l'amour de la patrie, étoient diſpoſées à la révolte pour leurs propres intérêts. On voulut les renvoyer & diminuer leur paye. Ce fut le ſignal d'une terrible ſédition. La ville auroit été priſe & ſaccagée, ſi elle n'avoit pas eu un défenſeur tel qu'Amilcar. Les mercenaires s'emparèrent de la Sardaigne, & l'offrirent aux Romains. Ceux-ci, après avoir rejeté leur offre, & leur avoir refuſé tout ſecours, démentirent bientôt une apparence de généroſité par une uſurpation réelle. Sous prétexte de ſe venger de quelques pirateries, ils envahirent eux-mêmes la Sardaigne, ordonnèrent aux Carthaginois d'y renon-

Les Romains s'emparent de cette île, malgré la paix.

cer, les obligèrent à payer les frais de l'armement, par lequel ils venoient de s'en rendre maîtres. Carthage céda & reçut la loi.

Temple de Janus fermé.

Une paix générale fit fermer le temple de Janus, qui avoit toujours été ouvert depuis Numa. On le rouvrit peu de mois après; il ne fut refermé que par Auguste. La guerre étoit l'élément des Romains. Et la plupart des auteurs vantent leur humanité & leur justice!

523. Courses des Illyriens.

Ils envoyèrent une ambassade en Illyrie, pour demander réparation des torts que les corsaires illyriens avoient faits à quelques marchands. Teuta, reine de ce pays, répondit qu'elle ne feroit point attaquer les Romains par des pirates; mais que la coutume n'étoit pas d'interdire les courses aux particuliers. *Chez nous*, réplique fièrement le plus jeune des ambassadeurs, *le tort fait à un citoyen est vengé par la république; nous vous obligerons de réformer vos coutumes.* Irritée de cette insulte, Teuta fait tuer les ambassadeurs. Les Romains soumettent

Rome se plaint & l'Il-

l'Illyrie, & saisissent l'occasion de se montrer aux yeux de la Grèce. Athènes, Corinthe, les admettent à leurs jeux & à leurs mystères, ne prévoyant pas qu'un jour elles deviendroient esclaves de ce peuple auparavant inconnu.

Illyrie est soumise.

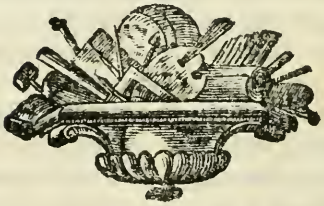
Les Romains honorés en Grèce.

Cependant les Gaulois faisoient des préparatifs contre Rome, qui les avoit offensés en distribuant les terres des Sénonois. On consulta les pontifes sur les moyens de se garantir de l'orage, & en conséquence de leur réponse, on enterra deux Gaulois tout vivans. La superstition sembloit ordonner par-tout le meurtre, en l'honneur de la divinité qui le défend & le punit. Cette barbarie rendit les Gaulois plus furieux. Ils battirent en Etrurie une armée considérable; mais combattant à demi-nus, ils furent défaits dans plusieurs batailles. Les Romains, en 530, passent le Pô pour la première fois. Ils prennent Milan, capitale de l'Insubrie; ils se rendent maîtres de la Ligurie, & font de ces deux pays une province sous le nom de Gaule cisalpine. Une colonie s'établit à

Guerre contre les Gaulois d'Italie.

La Gaule cisalpine réduite en province, &c.

Crémone, une autre à Plaiſance. L'Iſtrie, l'Illyrie, furent enſuite ſubjuguées. Je ne fais qu'indiquer ces événemens : la ſeconde guerre punique nous en offre de plus mémorables.



CHAPITRE IV.

Seconde guerre Punique, jusqu'à la bataille de Cannes.

Progrès des Carthaginois en Espagne, sous Amilcar & Asdrubal.

LES Carthaginois s'étoient bientôt dédommagés de leurs pertes, par de nouvelles conquêtes en Espagne. Amilcar y avoit porté la guerre, après avoir fait jurer à son fils Annibal une haine irréconciliable pour les Romains. Dans l'espace de neuf ans, il avoit beaucoup étendu la domination de Carthage en ce pays, d'où elle tiroit d'immenses trésors. Asdrubal son gendre lui succéda au commandement, suivit ses traces, fonda Carthagène, & augmenta une puissance, dont les progrès ne pouvoient manquer d'inquiéter Rome. Se voyant menacée par les Gaulois, Rome employa les négociations avec sa rivale. L'une & l'autre craignoit le renouvellement de la guerre. On convint que les Carthaginois ne passeroient pas l'Ebre, & que Sa-

gonte, au-delà de ce fleuve, ville considérable alliée des Romains, demeureroit libre & indépendante.

Annibal, commandant en Espagne.

Il étoit impossible que la paix subsistât long-temps entre deux nations si ambitieuses, avec des intérêts si contraires. Asdrubal naturellement pacifique observa le traité; mais il avoit demandé & obtenu qu'on lui envoyât le jeune Annibal. A sa mort il lui laissa le commandement. Annibal, ne respirant que la guerre, implacable ennemi de Rome, se livra bientôt aux vastes projets de son génie & de sa passion.

Son caractère.

Agé d'environ vingt-six ans, il joignoit déja la prudence à l'héroïsme. Les soldats l'adoroient, parce qu'il étoit en même temps leur modèle & leur bienfaiteur. Sobre, vigilant, infatigable, endurci à tous les travaux, ne donnant au sommeil que le temps qu'il pouvoit respirer après les affaires, dormant quelquefois sur la dure au milieu des sentinelles, il récompensoit libéralement dans les autres les actions & les vertus militaires, dont il sembloit faire lui-même ses délices; &,

pour le malheur des Romains, il poſſédoit les talens d'un politique artificieux, au même degré que ceux d'un général accompli.

534. Il aſſiège & prend Sagonte, alliée de Rome.

Quoique la faction barcine, dont ſon père avoit été le chef, dominât à Carthage & fût déclarée pour la guerre; comme l'autre parti pouvoit l'emporter un jour, Annibal ne voulut rien entreprendre ſans l'aveu de la république. En ſe plaignant des Sagontins par ſes émiſſaires, en rendant les Romains ſuſpects & odieux, il ſe fit donner un plein pouvoir d'agir à l'égard de Sagonte, comme il le jugeroit convenable pour les intérêts de Carthage. Sagonte aſſiégée implore le ſecours des Romains. Ceux-ci envoient à Carthage des ambaſſadeurs, dont les remontrances ne produiſent aucun effet. Après ſept mois de ſiège, les Sagontins, privés de ſecours, réduits aux dernières extrémités, brûlent ce qu'ils ont de plus précieux, mettent le feu aux maiſons, y périſſent la plupart avec leurs femmes & leurs enfans. Tout le reſte eſt paſſé au fil de l'épée.

Les Romains déclarent la guerre à Carthage.

Rome se reprocha vivement de n'avoir pas secouru des alliés si fidèles si & utiles. Elle se prépara aussi-tôt à la guerre, & envoya une nouvelle ambassade demander raison d'une entreprise, contraire aux traités & au droit des gens. Loin de livrer Annibal, comme l'exigeoient les Romains, on prétendit justifier par leur propre exemple le siège de Sagonte. Fabius, chef de l'ambassade, sans entrer dans ces discussions superflues, faisant un pli à sa robe : *Je porte ici la paix ou la guerre*, dit-il fièrement; *choisissez*. Le chef du sénat, d'un ton aussi fier, lui déclara qu'il pouvoit choisir lui-même. *Prenez donc la guerre*, répliqua Fabius. La faction Barcine la désiroit; on l'accepta volontiers.

Examen des motifs de la seconde guerre Punique.

C'est une grande question de politique, de savoir si cette guerre étoit juste ou non. Le dernier traité portoit expressément que les Carthaginois n'attaqueroient point Sagonte; ils avoient violé leur convention sur ce point. Mais l'invasion de la Sardaigne & de la Corse par les Romains, le nouveau tribut

qu'ils avoient imposé à Carthage après la conclusion de la paix, n'étoient pas des entreprises moins odieuses. Comme le traité conclu avec Asdrubal n'avoit eu d'autre acquiescement de la république carthaginoise qu'un silence de plusieurs années, on ne manquoit pas de prétextes pour en éluder l'observation. De part & d'autre, nous trouvons de l'injustice, de la violence, de l'aigreur, & une jalousie ambitieuse, qui n'attend que des conjonctures favorables. La voix de l'équité, les règles de la bonne foi, ont peu de force quand les passions gouvernent. Aussi la guerre en apparence la plus juste est-elle presque toujours condamnable dans son principe. Rome semble avoir droit de venger Sagonte; mais Rome vouloit sur-tout abaisser & dépouiller Carthage.

Trop peu de morale en politique.

Plaignons le genre humain, tant que la morale ne dirigera point la politique universelle. Alors les traités même seront un lien fragile. Alors les états, toujours en garde & en défiance les uns à l'égard des

autres, seront ennemis sous les dehors de l'amitié; & comme la première des lois naturelles oblige de veiller à sa propre conservation, il arrivera quelquefois que les horreurs de la guerre puissent être justifiées, par la nécessité seule de prévenir une attaque certaine, dont il n'y auroit pas d'autre moyen de se défendre.

Rome sollicite en vain les Espagnols & les Gaulois à la secourir.

Des ambassadeurs romains, qui parcoururent l'Espagne & la Gaule pour attirer les peuples dans leur alliance, y trouvèrent de fortes préventions contre la république. On leur dit en Espagne, que la ruine de Sagonte n'inspiroit pas le désir d'avoir de semblables alliés. On trouva fort ridicule dans la Gaule, qu'après avoir tant maltraité les Gaulois, ils vinssent proposer une guerre pour la défense de Rome. La république se trouva donc réduite à ses propres forces. Elles étoient considérables, puisque l'on comptoit huit cents mille hommes, tant alliés que citoyens en état de porter les armes. Outre six légions, qui faisoient en tout vingt-quatre mille

mille fantaſſins & dix-huit cents chevaux, il y eut un corps de quarante-huit mille hommes des autres peuples d'Italie, & une flotte de deux cents quarante voiles. Les deux conſuls tirèrent au ſort leurs départemens : Sempronius eut l'Afrique, & Publius Scipion devoit combattre en Eſpagne.

Préparatifs d'Annibal pour la guerre d'Italie.

Cependant Annibal, ayant en main le commandement des armées, & le pouvoir de faire ce qu'il jugeroit à propos, ſans être reſſerré comme les conſuls par les limites du temps, ſe préparoit à porter la guerre en Italie. Jamais entrepriſe audacieuſe, pour ne pas dire téméraire, ne fut concertée ni avec plus de courage, ni avec plus de prudence. Il prit les meilleures meſures pour la ſûreté de l'état; il s'informa exactement des obſtacles qu'il rencontreroit en chemin, de la diſpoſition des peuples, de la jalouſie ou de la haine qu'ils avoient pour Rome; il étoit ſur de ſes ſoldats, il ne l'étoit pas moins de trouver dans les Gaulois d'Italie de puiſſans ſecours. Nul danger ne l'effrayoit,

parce qu'il avoit tout prévu ; & quoiqu'il dût en trouver par-tout de terribles, pouvant les vaincre, il partit avec la confiance d'un vrai héros.

535. passe les Alpes, malgré les plus grandes difficultés.

Le passage de l'Ébre & des Pyrénées, par où il débuta glorieusement, n'est rien en comparaison de celui du Rhône & des Alpes. A la nouvelle de sa marche, Scipion s'étoit rendu en diligence près de Marseille, pour le combattre dans la Gaule. Mais trompé par la promptitude d'Annibal, il ne put le joindre, ni l'empêcher de passer le Rhône, (un peu au-dessus d'Avignon.) La rapidité de ce fleuve, les Gaulois qui en défendoient l'autre rive, rien n'arrête Annibal. Il fait passer de nuit un détachement, sans que les Gaulois l'apperçoivent. Le lendemain quand ils voient l'armée ennemie s'avancer sur des radeaux & des barques, quand ils se croient au moment de la détruire, ce détachement les prend en queue, les effraye & les dissipe sans peine. Rien n'étoit plus difficile que de transporter sur l'eau les éléphans,

On en vient à bout avec des radeaux construits exprès : il n'en périt aucun. Arrivé au pied des Alpes dans le mois d'octobre, Annibal les trouve couvertes de glace & de neige, gardées par des montagnards féroces qui peuvent accabler ses troupes à coups de pierres. Il les franchit en quinze jours, malgré tant d'obstacles. Il découvre enfin le beau pays qu'il proposoit à ses soldats comme la récompense de leurs travaux. Depuis cinq mois & demi, il étoit parti à la tête de cinquante mille hommes d'infanterie & de vingt mille chevaux, dont il ne lui restoit que vingt mille fantassins & deux mille cavaliers.

Cette marche d'environ quatre cents lieues, à travers des périls sans nombre, doit être célébrée parmi les exploits des plus fameux conquérans. La relation que Polybe nous en a laissée est admirable, quoiqu'on n'y trouve point le merveilleux ni la pompe de Tite-Live. Le vinaigre avec lequel celui-ci fait dissoudre les rochers des Alpes, ressemble trop aux chimères d'Hé-

La marche depuis l'Espagne est une expédition des plus mémorables.

rodote. Où auroit-on pris tant de vinaigre ?

Premiers exploits d'Annibal en Italie.

Dès qu'Annibal eut donné quelque repos à ses troupes, il voulut se signaler par des expéditions, qui portassent au loin la terreur de son nom & de ses armes. La prise de Turin en fut le prélude. Scipion étoit venu promptement au secours de l'Italie. Ce consul rencontre les Carthaginois au-delà du Tésin : il combat & reçoit une blessure ; sa cavalerie, le croyant mort, prend la fuite ; il repasse le Pô, suivi de près d'Annibal. Les Gaulois se joignent à l'ennemi, comme on devoit s'y attendre.

Bataille de la Trébie gagnée sur Sempronius.

Sempronius, rappelé de Sicile, vain & présomptueux, se flattant de vaincre sans son collègue, qui étoit encore malade de sa blessure, s'obstine à livrer bataille, malgré les remontrances de Scipion ; & comme il ne cherchoit pas le temps des affaires, mais le sien, (excellente réflexion de Polybe) il prend de si mauvaises mesures, que les deux armées consulaires sont défaites au bord de la Trébie. Dès le com-

mencement de l'action, attiré par une ruse d'Annibal, il avoit passé cette rivière, dans un temps de neige, au mois de décembre, sans penser à la supériorité de la cavalerie numide, qui fuyoit à dessein, sans se douter d'une embuscade où il alloit se jeter en aveugle. Ses soldats, saisis de froid, souffrant de la faim, pouvoient à peine soutenir leurs armes, tandis que les Carthaginois étoient munis contre les rigueurs de la saison & de la fatigue. On pouvoit prédire l'événement, à la vue d'une telle faute.

Marche périlleuse d'Annibal jusqu'en Etrurie.

Le vainqueur tente ensuite le passage de l'Apennin, que les circonstances lui rendent presque aussi dangereux que celui des Alpes. Un orage affreux y accable son armée deux jours entiers, sans qu'on puisse dresser les tentes. Sept éléphans y périssent, avec beaucoup d'hommes & de chevaux. Au sortir des montagnes, Annibal attaque encore le consul Sempronius. Après un rude combat, sans victoire décidée, il se hâte de pénétrer dans l'Etrurie par le chemin le plus court.

Des marais se présentent devant lui : nouveau danger, insurmontable à tout autre. Pendant quatre jours & quatre nuits, ses troupes ont le pied dans l'eau. Monté sur le seul éléphant qui lui reste, il se tire à peine de la fange, & perd un œil par une fluxion que lui causent le mauvais air & la fatigue. Combien ces prodiges de courage seroient plus dignes d'admiration, s'ils avoient pour but le bonheur de l'humanité !

536. Les Romains défait à Trasimène.

Un nouveau consul, indigne de commander, le téméraire Flaminius, va mettre le comble à la gloire d'Annibal. D'abord, il alarme la superstition romaine en affectant de mépriser les auspices ; ensuite, impatient de combattre, il s'engage dans un défilé près du lac de Trasimène. Les ennemis l'investissent, le tuent, taillent son armée en pièces. Six mille Romains seulement échappent à la boucherie ; on les force le lendemain à se rendre. Quatre mille hommes qui venoient se joindre à Flaminius, sont encore défaits. Annibal sembloit dominer la fortune.

Toujours politique, au milieu même de tant de succès, il traita fort humainement les alliés de Rome, & renvoya leurs prisonniers sans rançon, afin de les attirer à son parti. Il se donnoit pour libérateur de ces peuples, dépouillés par l'ambition & l'injustice des Romains. Mais il ne trouva de secours que dans les Gaulois. Sage politique du vainqueur.

Tout étoit perdu, si le sénat, contre les règles, n'eût lui-même nommé un dictateur capable de rétablir les affaires. Ce fut le prudent Fabius. Le peuple nomma, de son côté, Minucius général de la cavalerie; mauvais choix qui rehaussa le mérite du dictateur. Fabius commença par des actes de religion, d'autant plus nécessaires que des terreurs superstitieuses frappoient les esprits. Il fit acquitter un ancien vœu négligé, auquel on supposa qu'étoit attaché le succès des armes. Fabius nommé dictateur.

S'étant mis à la tête des troupes, il résolut sagement de laisser l'ennemi se consumer faute de vivres. Il campe sur des hauteurs, évite le combat, harcelle Annibal, qui Sa prudence déconcerte Annibal.

s'étoit avancé jusqu'à dans la Pouille, & le déconcerte par ce nouveau genre de guerre. Peu s'en fallut même qu'il ne remportât sur lui un avantage décisif. Le Carthaginois étoit dans la Campanie. Ne pouvant plus y subsister, il se mit en marche pour en sortir. Il devoit nécessairement passer par un défilé que les Romains occupoient. Un stratagême singulier fut son unique ressource. Deux mille bœufs, les cornes garnies de sarment, furent chassés le soir vers les hauteurs. On mit le feu au sarment dans les ténèbres de la nuit. Effarouchés par les flammes & par la douleur, ils se dispersèrent avec des mugissemens affreux. L'inquiétude saisit les Romains; ils ne savent que penser de ce phénomène; ceux qui gardoient le défilé retournent joindre Fabius; il craint une surprise & reste à son poste; l'ennemi trouve le passage ouvert & a le temps d'échapper.

Il brave le mépris & les railleries.

Minucius, aussi fougueux que Fabius étoit prudent, décria en vain sa conduite, à la vue des ravages que fit le Carthaginois sur les terres

des alliés. En vain le reproche cruel & presque unanime de lâcheté flétrissoit le dictateur : il eut la constance de braver le mépris, le ridicule, de sacrifier sa gloire même à la patrie, & de compter pour rien l'opinion au prix du devoir. *Je serois véritablement lâche*, disoit-il, *si la crainte des railleries me faisoit commettre des fautes.*

Les injustices font éclater sa vertu.

Enfin on accuse Fabius de s'entendre avec Annibal, parce que celui-ci épargnoit ses terres, dans la vue de le rendre suspect. Fabius ordonne à son fils de les vendre, & emploie la somme à racheter les prisonniers. Cependant on l'oblige de retourner à Rome ; un tribun du peuple invective contre lui : il se contente de répondre : *Fabius ne peut être soupçonné par ses concitoyens.* On pousse l'injustice jusqu'à partager l'autorité du commandement entre lui & son général de cavalerie. Il donne la moitié des troupes à ce téméraire. Bientôt il le voit enveloppé de toutes parts, & sur le point d'être entièrement défait, Fabius alors fond sur l'en-

Il sauve le téméraire Minucius.

nemi, & le dissipe. Il falloit n'être pas Romain, pour résister à tant de vertu. Minucius rougit de ses excès; il déposa son autorité entre les mains du dictateur. Cette campagne est une des plus belles leçons que l'histoire puisse donner, soit aux généraux, soit aux citoyens.

CHAPITRE V.

Bataille de Cannes & suite de la guerre, jusqu'au commandement de Scipion l'Africain en Espagne.

L'EXPÉRIENCE avoit appris combien le choix du général influoit dans le succès de la guerre. Mais le peuple ne profite guère de l'expérience : le préjugé l'entraîne, la cabale lui ferme les yeux. Térentius Varron, fils de boucher, qui avoit exercé lui-même ce métier, qui s'étoit élevé en flattant les goûts populaires ; Varron, sans autre mérite qu'une présomptueuse arrogance, fut nommé consul en dépit de la noblesse. Emilius, son collègue, avec les vertus d'un bon citoyen & les talens d'un bon général, trouva en lui un adversaire plus à craindre que les Carthaginois. Huit légions, chacune de cinq mille hommes de pied & de trois cents chevaux, jointes aux troupes des alliés, for-

Varron, mauvais consul.

Émilius, son collègue.

moient ſous les deux conſuls une armée très-formidable. Avec Émilius ſeul, elle eût été invincible; mais la témérité de Varron la fit périr à la fameuſe bataille de Cannes dans l'Apulie.

534. Bataille de Cannes, perdue par la faute de Varron.

Deux généraux, ayant une égale autorité & des principes tout contraires, commandant alternativement d'un jour à l'autre, ſont deux têtes qui veulent conduire le même corps en ſens oppoſés. Leur méſintelligence annonce un malheur certain. Varron profita de ſon jour de commandement pour ſe jeter dans le précipice. On ne voit rien de plus imprudent que ſes diſpoſitions, ni de mieux entendu que celles d'Annibal. Les Romains, quoique ſupérieurs du double en infanterie, furent enveloppés & taillés en pièces. Après trois heures de combat, le carnage fut ſi affreux, que le général carthaginois crioit d'épargner les vaincus. Emilius perdit la vie, avec environ ſoixante & dix mille hommes, dont près de trois mille étoient chevaliers. Varron s'enfuit à Vénouſe, ſuivi d'un petit nombre de chevaux.

C'eſt au milieu de la conſternation inexprimable cauſée par ce déſaſtre, que la magnanimité romaine ſe montre dans toute ſa force. Les conſeils de Fabius ſont enfin écoutés. On défend aux femmes de ſortir de leurs maiſons, parce que leurs cris augmentoient le trouble & la terreur; on ferme les portes aux citoyens timides, qui penſoient à ſe retirer; on reçoit en ſecret les courriers, de peur qu'ils ne répandent l'alarme; & chaque ſénateur parcourt la ville pour calmer l'agitation des eſprits. Varron avoit raſſemblé dix mille hommes des débris de l'armée. Il revient à Rome; le ſénat marche en corps à ſa rencontre, & le remercie ſolennellement *de n'avoir pas deſeſpéré de la république.* Ce trait ſeul vaut un triomphe. Que ne doit-on pas attendre des ſénateurs, devenus preſque autant de Fabius? Conduite admirable du ſénat après la défaite.

En même temps ils portent leur argent au tréſor. Les chevaliers, toutes les tribus, ſuivent leur exemple. On enrôle la jeuneſſe depuis l'âge de dix-ſept ans; on arme huit Efforts des Romains pour ſoutenir encore la guerre.

mille esclaves *; on refuse de payer la rançon des prisonniers, soit pour ménager les finances, soit pour animer les troupes au devoir, soit pour rabattre les espérances de l'ennemi. On lève dans la ville quatre légions, & les alliés fournissent les troupes qu'on leur demande. Ceux qui reprochent à Annibal de n'avoir pas su profiter de la victoire en assiégeant Rome, ne réfléchissent guère sur les obstacles qu'il auroit trouvés dans le caractère seul des Romains. Mahurbal, un de ses généraux, lui dit à ce sujet : *Vous savez vaincre, mais vous ne savez pas profiter de la victoire.*

Hannon soutient à Carthage qu'il faut faire la paix.

Hannon, adversaire inflexible de la faction Barcine, raisonnoit peut-être mieux à Carthage, en se déclarant pour la paix. Annibal ayant envoyé son frère Magon, annoncer

* Avant que de les enrôler, on leur demanda s'ils vouloient prendre les armes. Ils répondirent, *volo*, (je le veux). De-là le nom de *Volones* qu'on leur donna. Cette question ne se faisoit pas aux citoyens, parce qu'ils étoient obligés de servir.

la victoire de Cannes & demander du secours, Hannon persista dans son sentiment : il soutint que, puisque les Romains ne donnoient aucun signe de désespoir, ne faisoient aucune avance pour la paix, n'en témoignoient pas le moindre désir, ils n'étoient pas réduits, comme on le disoit, aux dernières extrémités; que la circonstance pouvoit procurer une paix avantageuse ; mais qu'une seule défaite pouvoit déconcerter tous les projets d'Annibal. Il conclut enfin à n'envoyer aucun secours en Italie. » Annibal n'en a » pas besoin, dit ce sénateur, s'il » a remporté des victoires décisives; » & il n'en mérite point, s'il nous » trompe par de faux rapports. « On se moqua de cet avis ; le succès de la guerre parut infaillible, même sans donner au général les moyens de la terminer heureusement. Telle est l'ivresse de la fortune. Comme le détail des expéditions nous mèneroit trop loin, je me bornerai au pur nécessaire.

Capoue ayant trahi Rome & reçu Annibal dans ses murs, les délices Les Carthaginois se cor-

rompent Capoue. à de cette ville devinrent pour lui un funeste écueil. Il y passa l'hiver au sein des plaisirs. L'exemple du chef est contagieux. Ses soldats s'amollirent; au lieu du repos militaire, dont ils avoient sans doute besoin, ils goûtèrent un lâche repos qui leur énerva le corps & l'ame. On les vit, selon Tite-Live, emmener de Capoue des femmes débauchées, eux qu'on avoit vus endurcis à tous les travaux de la guerre. De-là vinrent les fréquentes désertions. Ils ne respiroient plus que pour les douceurs de la Campanie. *Devenus riches après tant de victoires*, dit Montesquieu, *n'auroient-ils pas trouvé par-tout une Capoue?* non, si la discipline avoit été maintenue avec vigueur. Au reste, Polybe nous manque sur cet objet, & Tite-Live est quelquefois exagérateur. Jamais les soldats d'Annibal ne se mutinèrent. Comment, avec des troupes dégénérées, auroit il pu se soutenir encore long-temps en Italie, sans recevoir de Carthage aucun secours?

Avantages Quelque redoutable que fût tou-

jours Annibal, les Romains reprirent bientôt le dessus. Sempronius Gracchus, avec une troupe d'esclaves, défit un corps d'armée carthaginoise. Il avoit promis la liberté à ceux qui apporteroient la tête d'un ennemi. S'étant aperçu dans l'action qu'ils perdoient le temps à couper des têtes, il fit publier que l'on n'affranchiroit personne, si la bataille n'étoit pas gagnée. Alors ces vaillans esclaves redoublèrent leurs efforts, & achetèrent par la victoire une liberté glorieuse. Que falloit-il de plus pour apprendre combien l'esclavage offense l'humanité? Philippe, roi de Macédoine, qu'Annibal avoit engagé dans son alliance, fut battu en Epire par le préteur Valérius Lévinus, & retourna précipitamment dans son royaume. Annibal lui-même ne put tenir tête au consul Marcellus, qui s'immortalisa bientôt par le siège de Syracuse, l'un des grands événemens de cette guerre.

remportés par les Romains.

Leurs esclaves le signalent.

Philippe, roi de Macédoine, allié d'Annibal.

Hiéron, fidèle allié des Romains, étoit mort dans un âge fort avancé, prince respectable, ami de son peu-

539. Marcellus assiège Syracu-

se, qui s'étoit déclarée contre Rome.

ple, ne pensant qu'à le rendre heureux : il avoit même dans cette vue composé un livre sur l'agriculture. Hiéronyme, son petit-fils & son successeur, suivit d'autres maximes, & s'attacha aux Carthaginois. Ce jeune tyran ayant révolté ses sujets dont Hiéron étoit le père, fut tué par des conspirateurs. Les Syracusains ne laissèrent pas de prendre parti contre Rome. Marcellus, arrivé depuis peu en Sicile, forma le dessein de les subjuguer.

Archimède la défend pendant trois ans.

Syracuse avoit autrefois vaincu les Athéniens. L'illustre Archimède, parent des derniers rois, le plus grand géomètre de son siècle, en rendoit la conquête plus difficile, qu'elle ne l'étoit du temps d'Alcibiade. L'effet prodigieux de ses machines, qui accabloient les Romains, & qui submergeoient leur galères, obligea Marcellus de changer le siège en blocus, après des efforts extraordinaires, mais inutiles. Déja même il pensoit à se retirer, quand on lui fit voir que les échelles pouvoient atteindre à la hauteur d'une muraille. Il tenta de nuit l'escalade,

Elle est prise par escalade.

& s'empara enfin de la ville. Il honora la mémoire d'Archimède, qu'un soldat avoit tué sans le connoître. Le génie d'un seul homme soutenoit sa patrie depuis trois ans. Syracuse, dont le caractère ressembloit à celui d'Athènes, devint avec le reste de la Sicile une province de Rome.

542. Les Romains reprennent Capoue, & ensuite Tarente.

En Italie, en Espagne, les Romains se signalent également. Ils assiègent & pressent Capoue. Annibal, désespérant de la secourir, entreprend le siège de Rome pour faire diversion. Il échoue dans ce hardi projet. Capoue est réduite à l'extrémité. Les principaux auteurs de la révolte se donnent la mort; les citoyens se soumettent. On les disperse de côté & d'autre; & on établit à leur place une colonie, où chaque année un préfet devoit aller rendre la justice. Peu après, Fabius enleva Tarente aux Carthaginois qui s'en étoient emparés. Il y trouva beaucoup de statues & de tableaux, pour lesquels il ne témoigna que du mépris. *Laissons aux Tarentins leurs dieux irrités*, dit-il

quand on lui demanda quel usage il vouloit en faire. (Les dieux de Tarente étoient représentés en guerriers, selon la coutume de Sparte.) Marcellus, homme de goût, avoit, au contraire, orné les temples de Rome des chefs-d'œuvre de Syracuse. Ce grand capitaine, vainqueur d'Annibal, donna malheureusement dans une embuscade, où il fut tué. Le héros carthaginois lui rendit les derniers devoirs. On appeloit Marcellus *l'Epée de Rome*, surnom digne de ses services.

Mort de Marcellus.

CHAPITRE VI.

Fin de la seconde guerre Punique.

LA guerre n'étoit pas moins vive en Espagne. Publius Scipion & son frère Cnéus y avoient eu les plus grands succès; ils avoient repris Sagonte. Mais s'étant séparés, ils furent accablés l'un & l'autre par des forces supérieures, & perdirent la vie en 541. Marcius, jeune chevalier, eut la gloire de les venger. Il força le camp ennemi par une attaque nocturne; il remporta d'autres avantages. Cependant la perte des deux généraux paroissoit irréparable, lorsque Publius Scipion, fils de l'aîné, s'offrit à continuer la guerre, n'ayant encore que vingt-quatre ans. Sa réputation étoit faite depuis la bataille du Tésin; on l'y avoit vu sauver la vie à son père dangereusement blessé. Il s'étoit trouvé à Cannes au milieu du carnage des légions; & pour un génie

Les deux Scipions tués en Espagne.

supérieur, cette seule journée valoit un nombre de campagnes. Après la bataille, il s'étoit retiré glorieusement à Canouse avec une troupe de braves guerriers, qui le choisirent pour chef, & qu'il empêcha d'abandonner l'Italie, où ils ne voyoient plus de ressources. En un mot, il réunissoit toutes les qualités qui font les grands hommes. On le nomma proconsul.

543. Le jeune Scipion y est envoyé, & prend Carthagène.

Ses succès tiennent du prodige. Il les dut en partie à l'art de tourner au bien public la superstition vulgaire. S'il n'avoit pas feint que Neptune lui étoit apparu, pour lui conseiller le siège de Carthagène; s'il n'avoit pas annoncé comme un prodige le reflux de la mer, qui devoit rendre le port guéable, les Romains auroient tremblé à la seule proposition de l'entreprise. Carthagène fut emportée d'assaut en un jour. On y trouva dix-huit galères, cent trente vaisseaux marchands chargés de provisions, les magasins & les arsenaux remplis, & des richesses immenses. C'étoit un coup

mortel porté à la puissance de Carthage.

Il soumet l'Espagne; sa vertu contribue beaucoup à ses succès.

Le proconsul augmenta sa gloire par sa vertu. Une jeune captive lui est amenée, & charme ses yeux. Il l'interroge, il apprend qu'elle est fiancée à un prince du pays; il la rend à son époux avec les sommes qu'on offroit pour sa rançon. Celui-ci le vante comme un dieu & lui attire des alliés. En peu de temps les Carthaginois perdent l'Espagne, les Romains y dominent. L'activité, la valeur, la prudence & la réputation du jeune général, secondé par son ami Lélius, le rendoient par-tout également terrible & respectable. Masinissa, roi numide, résolut dès-lors de renoncer à l'alliance de Carthage pour s'unir à lui, & devint un ami zélé de Rome.

548.

On le rappelle; on le fait consul.

Toute l'Espagne étant soumise, le sénat y envoie des successeurs à Scipion. Ce grand homme dépose l'autorité entre leurs mains sans murmure. Il revient. Les centuries, d'une voix unanime, lui décernent le consulat avant l'âge requis. Un

mérite si supérieur étoit excepté par l'esprit même de la loi.

Asdrubal, frère d'Annibal, avoit été vaincu en Italie.

Asdrubal, frère d'Annibal, n'ayant pu lui résister en Espagne, avoit passé les Alpes en 546 avec une grande armée. Les consuls Claudius Néro & Livius avoient remporté sur lui une victoire complète; les ennemis perdirent leur général dans cette journée, dont le succès dissipa les craintes de la république. Si les deux frères s'étoient joints, il eût été presque impossible de se défendre, le nombre des citoyens étant diminué d'environ une moitié depuis la première campagne d'Annibal. Plus on avoit surmonté de périls, plus la confiance & le courage donnoient de forces.

Scipion, malgré Fabius, est envoyé en Afrique.

Tout autre que Scipion n'auroit pas cependant conçu le dessein de porter la guerre en Afrique. Il le proposa; & ses expéditions d'Espagne le mettoient à couvert du soupçon de témérité. Le vieux Fabius, soit jalousie secrète contre un jeune homme qui l'effaçoit, soit plutôt circonspection excessive naturelle aux vieillards; car on doit interpréter

interpréter favorablement, autant qu'il eſt poſſible, les intentions d'un grand homme ; Fabius, dis-je, combattit ce projet de toutes ſes forces. Il le repréſentoit comme propre à entraîner la perte de l'Italie qu'Annibal menaçoit toujours. Le ſénat, plus touché des raiſonnemens du conſul, donna la Sicile pour département à Scipion, & lui permit de paſſer en Afrique, s'il le jugeoit avantageux. L'année ſe conſuma en préparatifs. Les ennemis de Scipion entreprirent alors de le perdre. On l'accuſa d'avoir favoriſé les excès de Pléminius, un de ſes officiers, qui commandoit à Locres; on l'accuſa de perdre le temps en plaiſirs, en vains amuſemens, parce qu'il montroit du goût pour les arts & les connoiſſances des Grecs. Des commiſſaires eurent ordre d'examiner ſa conduite, de le juger. L'examen ne pouvoit que lui être favorable. Pleinement juſtifié, il eut le titre de proconſul pour l'exécution de l'entrepriſe.

A peine a-t-il gagné le continent, & remporté un avantage ſur les 549. Maſiniſſa & Syphax.

Carthaginois, que Maſiniſſa ſe déclare pour les Romains. Syphax, autre roi numide, rival de Maſiniſſa, ſe déclare contre eux, quoique attaché auparavant à Scipion. Celui-ci défait dans pluſieurs batailles ſanglantes, & Syphax, & le général carthaginois Aſdrubal. Maſiniſſa ſubjugue la Numidie. Il épouſe la fameuſe Sophoniſbe, fille d'Aſdrubal, qui lui avoit été promiſe autrefois, & que Syphax avoit épouſée. Le ſort de cette princeſſe eſt ſingulier : de l'eſclavage elle paſſa ſur le trône.

551. Retour d'Annibal.

Cependant Carthage tremble : on rappelle Annibal. Malgré toutes ſes pertes, il ne ſort de l'Italie qu'avec le regret d'un conquérant auquel on arrache ſa proie. Il y bravoit depuis ſeize ans la valeur & la puiſſance romaine, ſans recevoir de ſecours des Carthaginois. Une joie univerſelle ſuivit ſon départ. Fabius ſeul y fut inſenſible. La vieilleſſe avoit probablement affoibli ſon ame ou altéré ſon humeur ; il ſe montroit extrêmement prévenu contre le grand Scipion. Si c'étoit jalouſie, comme on le lui

a reproché, quelle eſt donc la vertu qui ne doive craindre de ſe dégrader par le vice? Fabius mourut avant la fin de cette guerre.

Mort de Fabius.

Les Carthaginois rompirent une trève de la manière la plus indigne, en s'emparant de pluſieurs vaiſſeaux qui avoient eſſuyé une tempête. Peut-être s'y crurent-ils autoriſés par l'exemple des Romains. Car Scipion, dans le deſſein de brûler leur camp, avoit entamé une feinte négociation pour que ſes députés l'examinaſſent; & ſur leur rapport, la négociation rompue, il avoit exécuté de nuit ſon projet. La foi romaine mérita ſouvent d'être comparée à la foi punique : l'hiſtoire ne le prouvera que trop. Quoi qu'il en ſoit, Scipion mettoit tout à feu & à ſang aux environs de Carthage. Annibal reçoit ordre de l'attaquer. Il envoie d'abord des eſpions pour reconnoître l'ennemi. On les arrête; on les conduit au général romain, qui, après leur avoir fait tout examiner, les congédie, & leur donne même de l'argent. A cette nouvelle, Annibal ſaiſi d'étonnement, déſire

Entrevue de Scipion & d'Annibal.

la paix. Il demande une entrevue à Scipion. Il lui met devant les yeux les viciſſitudes de la fortune, s'efforce de lui inſpirer des ſentimens pacifiques, & lui offre la ceſſion de l'Eſpagne & de toutes les îles ſituées vers l'Italie. Le Romain répond comme Alexandre avoit fait à Darius, avec une fierté qui ne laiſſe aucune eſpérance de pacification. On va ſe préparer au combat.

Bataille de Zama gagnée par Scipion.

La bataille de Zama devoit décider le ſort des deux républiques. Les auxiliaires de Carthage furent bientôt mis en fuite. Une multitude d'éléphans, bleſſés, effrayés, contribuèrent à leur déroute. Mais Scipion déſeſpéroit d'enfoncer la phalange carthaginoiſe, qu'Annibal avoit formée de ſes vétérans; lorſque Lélius & Maſiniſſa, revenant de pourſuivre les fuyards, la prirent en queue, & fixèrent la victoire. Les ennemis perdirent quarante mille hommes tués ou priſonniers, & les Romains ſeulement deux mille. Annibal eut peine à ſe ſauver.

Avantage que donnoit la cavalerie,

Obſervons, en paſſant, que la cavalerie, ſoit numide, ſoit eſpa-

gnole, infiniment supérieure à celle de Rome, avoit été une des principales causes des succès du Carthaginois. La désertion d'une troupe de Numides, après le séjour de Capoue, & ensuite l'alliance de Masiniſſa, réparèrent, à cet égard, le désavantage des Romains.

552. Traité de paix qui finit la seconde guerre Punique.

Ce que Rome avoit éprouvé de terreur après la bataille de Cannes, celle de Zama le fit éprouver à Carthage. Annibal lui-même déclara qu'il ne restoit d'autre ressource que la paix, & le persuada sans peine. Scipion souhaitoit de la conclure, de peur qu'un consul ne lui enlevât l'honneur d'avoir terminé la guerre. Il imposa les conditions suivantes : » Les Carthaginois garderont leurs » lois, & ce qu'ils possédoient en » Afrique avant la guerre ; mais » Rome gardera l'Espagne & les » îles de la Méditerranée. Ils li- » vreront les prisonniers & les trans- » fuges, ainsi que leurs éléphans, » & tous leurs vaisseaux de guerre, » excepté dix galères à trois rangs » de rames. Ils ne pourront faire la » guerre ni en Afrique, ni ailleurs,

» ſans le conſentement du peuple » romain. Ils payeront dix mille » talens dans l'eſpace de cinquante » années. Ils rendront à Maſiniſſa » tout ce qu'ils ont enlevé à lui ou » à ſes ancêtres. Ils donneront cent » otages, au choix de Scipion, » pour aſſurance de leur fidélité. « Voilà les articles eſſentiels.

Le traité eſt ratifié à Rome.

On ratifia ce traité à Rome, quoique pluſieurs ſénateurs vouluſſent la continuation de la guerre, ou par des vues d'ambition, ou pour favoriſer les nouveaux conſuls. Un d'eux demandant au chef de l'ambaſſade carthaginoiſe : *Quels dieux prendrez-vous à témoin de la ſincérité de vos ſermens ?* Il répondit : *les mêmes qui ont ſi ſévérement puni nos parjures.* Réponſe humiliante, que n'auroit pas faite un Romain. La différence de caractère des deux peuples, n'eſt pas la moindre cauſe de la différence de ſuccès. Cette ſeconde guerre punique avoit duré dix-ſept ans.

Fin du Tome ſecond.

TABLE
DES MATIÈRES
CONTENUES
DANS CE SECOND VOLUME.

SUITE
DE L'HISTOIRE GRECQUE.

CHAPITRE V.

AGÉSILAS en Asie. -- Il est rappelé. --- Traité honteux avec les Perses. -- République de Thèbes, jusqu'à la bataille de Leuctres, page 1

GUERRE contre les Perses. Agésilas, roi de Sparte. Agésilas fait trembler les Perses. Ligue des Grecs contre Sparte.

Mort de Lysandre. Son ambition. Il étoit pauvre, quoiqu'il eût introduit les richesses dans sa patrie. Agésilas rappelé d'Asie, obéit aux lois. Conon, vainqueur à Cnide. Agésilas, vainqueur à Coronée. Conon relève les murs d'Athènes. Lâche jalousie de Sparte. Les Spartiates font un traité honteux avec les Perses. Effets de la division parmi les Grecs. Les Spartiates s'emparent de la citadelle de Thèbes, en pleine paix. Jugement injuste prononcé à Sparte sur cette affaire. Thébains fugitifs à Athènes. Pélopidas & Epaminondas. Pélopidas délivre sa patrie. Epaminondas se joint à lui. On chasse les Spartiates. Les Athéniens abandonnent les Thébains, & renouvellent bientôt leur alliance avec eux. Agésilas fait mal la guerre en Béotie. Les Spartiates sont battus à Tégyre, quoique beaucoup plus nombreux que les Thébains. Les Thébains abandonnés par les Grecs. Fermeté d'Epaminondas.

CHAPITRE VI.

THÈBES puiſſante du temps de Pélopidas & d'Épaminondas. -- Sa chute. --- État de la Grèce avant Philippe de Macédoine, 15

ÉPAMINONDAS, général. Bataillon *ſacré*. Sa prudence au ſujet des augures. Bataille de Leuctres. Magnanimité des Spartiates après leur défaite. Ils ſuſpendent la loi contre les fuyards. Epaminondas pénètre en Laconie. Il ménage Sparte. Il eſt accuſé à ſon retour avec Pélopidas. Il ſe juſtifie en grand homme. Ligue des Grecs contre Thèbes. Les Perſes leur refuſent du ſecours. Pélopidas, juge d'un différend au ſujet du trône de Macédoine. Il brave le tyran de Phères, étant priſonnier. Sa mort. Nouvelle expédition d'Epaminondas en Laconie. Bataille de Mantinée. Mort d'Epaminondas. Beaux traits de ce héros. Thèbes retombe dans l'obſcurité. Paix générale en Grèce, excepté du côté des Spartiates. Agéſilas en Egypte. Sa mort. Xénophon outre ſon éloge. Particularités ſur ce héros. Etat de la Grèce, juſqu'au règne de Philippe de Macédoine.

Chabrias, Iphicrate & Timothée, généraux d'Athènes. Mausole & Artémise. Objets peu dignes de nous arrêter.

QUATRIÈME ÉPOQUE.

Depuis le règne de Philippe, jusqu'à la domination des Romains en Grèce.

CHAPITRE PREMIER.

RÈGNE de Philippe de Macédoine, jusqu'à l'établissement de sa puissance dans la Grèce, 32

LA Macédoine, méprisée avant Philippe. Philippe élu roi à la place de son neveu. Il discipline les Macédoniens. Sa phalange. Sa politique profonde & artificieuse. Il achète par-tout des traîtres & des partisans. Il n'entreprend qu'après avoir pensé à tout. Philippe de Macédoine s'attache les Thessaliens; il attaque les Olynthiens. Démosthène s'élève contre lui. Les Athéniens n'envoient pas des secours suffisans. Combien Démosthène avoit d'influence.

Les Athéniens étoient devenus incapables de grandes choſes. Le théâtre abſorboit les fonds de la guerre. Politique imprudente de Démoſthène. Guerre *ſacrée* contre les Phocéens. Le conſeil des Amphyctions les condamne comme ſacrilèges. Fureur des deux partis. Philippe ſe déclare, & trompe les Athéniens. Il finit la guerre ſacrée. Il eſt admis au nombre des Amphyctions. Ancienne guerre *ſacrée*.

CHAPITRE II.

FIN du règne de Philippe de Macédoine, 45

PHILIPPE forme de nouvelles entrepriſes. Les *Philippiques* de Démoſthène réveillent les Athéniens. Philippe reproche aux Athéniens d'avoir imploré le ſecours des Perſes. Démoſthène fait prendre les armes. Phocion eſt nommé général. Portrait de ce grand homme. Sa politique préférable à celle de Démoſthène. Nouvelle guerre de religion en Phocide. Démoſthène fait conclure une alliance avec les Thébains contre Philippe. Phocion l'en blâme avec raiſon. Bataille de Chéronée, gagnée par Philippe. Bataillon *ſacré*. Ce prince uſe de la victoire avec modération.

Procès de Démosthène & d'Eschine. Justification de Démosthène sur la dernière guerre. Philippe entreprend la guerre contre les Perses. On consulte l'oracle. Il meurt assassiné. Joie indécente de Démosthène & des Athéniens. Vices de Philippe mêlés de grandes qualités. Ses soins pour l'éducation d'Alexandre. Sa lettre à Aristote. Avis à son fils. Querelle singulière qu'il avoit eue avec lui. Son amour pour la vérité. Sa modération. Sa justice. Mépris injuste que Démosthène témoignoit pour lui.

CHAPITRE III.

Règne d'Alexandre, jusqu'à la bataille d'Arbelles, 61

Jeunesse d'Alexandre, présage de grandes choses. Sa passion pour la gloire. Son entretien avec des ambassadeurs de Perse. Son ambition. On le mépriſe, & il se rend redoutable. Il détruit Thèbes. Courage d'une femme de Thèbes. Il pardonne à Athènes. Il se fait déclarer généraliſſime contre les Perses. Il visite Diogène. Préparatifs de l'expédition de Perse. Témérité de cette entrepriſe. Etat de l'empire de Perse. Ochus, tyran assassiné.

Darius Codoman. Alexandre en Asie. Sages conseils de Memnon, qui ne sont point suivis par les Perses. Alexandre prend Tarse. Sa maladie & sa force d'ame. Imprudence de Darius. Bataille d'Issus. Observations sur les historiens d'Alexandre. Quinte-Curce peu croyable. Arrien plus judicieux. Aventure d'Abdolonyme, probablement fabuleuse. Trésors de Darius, pris à Damas. Alexandre marche vers Tyr, au lieu de poursuivre Darius. Siège & prise de Tyr. Récit de Josèphe sur le voyage d'Alexandre à Jérusalem. Prise de Gaza. Alexandre en Egypte. Il va au temple de Jupiter Ammon. Alexandrie, bâtie par son ordre.

CHAPITRE IV.

BATAILLE d'Arbelles. --- Fin du règne d'Alexandre. -- Mort de ce prince, 80

ALEXANDRE rejète les offres de Darius. Bataille d'Arbelles. Mort de Darius. Qualités de ce prince. Les Macédoniens corrompus par leurs conquêtes. Excès d'Alexandre. Conspiration dans le camp. Mort de Parménion & de son

fils. Nouveaux exploits. Fable des Amazones. Meurtre de Clitus. Calliſthène puni pour avoir dit la vérité. Ambition exceſſive d'Alexandre. Il veut conquérir l'Inde. Diſcours de Taxile. Porus vaincu. Alexandre, obligé de revenir, viſite l'Océan. Réflexions ſur ſes conquêtes. Ce qu'il fit en Perſe à ſon retour. Sa mort. Faux bruits de poiſon. Foibleſſe ſuperſtitieuſe. Les paſſions avoient corrompu Alexandre. Eloge de ce prince, par Monteſquieu. Il mérite plus de blâme que d'éloges. Il fit plus de mal que de bien. Leçon qu'il reçut des Brachmanes. Projet de tailler en ſtatue le mont Athos.

CHAPITRE V.

TROUBLES à Athènes. -- Fin de Démoſthène & de Phocion. -- Démétrius de Phalère, 99

LIGUE du Péloponnèſe contre les Macédoniens. Harpale veut corrompre les Athéniens. Phocion incorruptible. Démoſthène corrompu. Conduite folle des Athéniens après la mort d'Alexandre. Phocion ne peut les détourner de la guerre. Antipater les ſubjugue. Mort de Démoſthène. La précipitation

funeſte aux Grecs. Diviſions entre les capitaines d'Alexandre. Perdiccas, régent; enſuite Antipater. Polyſperchon, nouveau régent, s'efforce de gagner les Grecs. Phocion injuſtement accuſé. Sa mort. Traits de probité de Phocion. Caſſandre impoſe la loi aux Athéniens. Sage gouvernement de Démétrius de Phalère. Son attention à réformer les mœurs. Démétrius Poliorcète rétablit la démocratie à Athènes. Démétrius de Phalère eſt traité indignement. Sa retraite. Baſſeſſe des Athéniens.

CHAPITRE VI.

GUERRES entre les capitaines d'Alexandre. --- Partage de ſon empire. -- Irruption des Gaulois, 112

GUERRES entre les capitaines d'Alexandre. Toute ſa famille exterminée par des meurtres Bataille d'Ipſus. Partage entre Ptolémée, Caſſandre, Lyſimaque & Séleucus. Conduite des Athéniens à l'égard de Poliorcète. Il uſurpe la Macédoine; il eſt détrôné. Fameux ſiège de Rhodes. Le peintre Protogène. Ptolémée fait fleurir l'Egypte. Académie & bibliothèque d'Alexandrie. Tour de

Pharos. Ptolémée abdique la couronne en faveur de son fils. Le nouveau roi fait mourir Démétrius de Phalère. Fin tragique de Lysimaque & de Séleucus. Céraunus usurpe leurs couronnes. Antigone Gonatas. Irruption des Gaulois. Brennus veut piller le temple de Delphes. Défaite des Gaulois, chargée de merveilleux. Gaulois établis en Asie.

CHAPITRE VII.

LIGUE des Achéens. -- Aratus. Agis. Cléomène. --- La Grèce subjuguée par les Romains, 122

ANCIENNE ligue des Achéens, rompue sous les rois de Macédoine. Aratus relève la ligue. Caractère d'Aratus. Il veut chasser les Macédoniens de la citadelle de Corinthe. Sa générosité héroïque. Il réussit dans son entreprise. Argos n'entre point dans la ligue. Le tyran de Mégalopolis se dépose volontairement. Sparte corrompue par l'avarice. Agis entreprend de rétablir les lois de Lycurgue. Impossibilité de cette réforme. On abolit les dettes, mais le partage des terres ne se fait point. Tout change en l'absence d'Agis. Il est condamné à mort & exécuté,

Cléomène suit le projet d'Agis. Il fait la guerre aux Achéens. Violences de Cléomène. Partage des terres. Anciens usages rétablis. Cléomène veut dominer sur les Achéens. Aratus appelle les Macédoniens dans le Péloponnèse. Cléomène vaincu à Sélasie. Action hardie de Philopémen. Cléomène se retire en Egypte, se conservant pour la patrie. Il excite les Egyptiens à la révolte. Sa mort. Sparte tombe dans l'oubli. Philippe, roi de Macédoine, fait empoisonner Aratus. Philopémen soutient la ligue. Prise de Corinthe par Mummius. La Grèce, subjuguée par les Romains, exerce sur eux l'empire des lettres. Il faut étudier ce qui intéresse l'esprit humain.

RÉFLEXIONS

Sur les Arts, la Littérature & les Sciences des Grecs.

CHAPITRE PREMIER.

LES Arts de la Grèce, 142

§. I.

AGRICULTURE. COMMERCE. NAVIGATION.

AVANTAGES de l'agriculture. Prix des denrées. Commerce des Athéniens. Si les richesses font le bonheur d'un état. Commerce d'Alexandrie. Canal de communication avec la mer Rouge. Marine & navigation.

§. II.

ARCHITECTURE. SCULPTURE. PEINTURE. MUSIQUE.

Architecture. Les trois ordres grecs, les plus parfaits. Loi d'Éphèse pour les architectes. La sculpture perfectionnée par Phidias. Autres sculpteurs célèbres. Lysippe. Praxitèle. Peinture en Grèce. Merveilles plus que douteuses. Différentes espèces de peinture. Peintres célèbres. Polygnote. Apollodore. Zeuxis. Parrhasius. Pamphile. Timanthe. Apelle. Protogène. Récompenses des artistes, portées à l'excès. Corruption qui en résulte. Importance attachée à la musique. Son utilité réelle. Musique ancienne.

§. III.

ART MILITAIRE.

Art militaire. Citoyens soldats. Paye des troupes. Armes des Grecs. Infanterie & cavalerie. Art des sièges. Machines. Moyens d'exciter le courage.

CHAPITRE II.

LES Belles-Lettres, 162

§. I.

POÉSIE.

AVANTAGES des Grecs pour la littérature. Leur langue. Origine & objets de la poésie. Tragédie. Son utilité. Comédie ancienne, moyenne & nouvelle. Licence accordée à Aristophane. Vraie comédie. Les modernes, supérieurs à eux dans l'art dramatique. Fureur des Athéniens pour le théâtre. Autres genres de poésie.

§. II.

HISTOIRE.

L'histoire très-ancienne chez les Grecs. Hérodote. Son exemple anime Thucydide. Thucydide. Mauvaise critique de Denys d'Halicarnasse. Xénophon & Ctésias. Polybe. Denys d'Halicarnasse. Diodore de Sicile. Plutarque.

§. III.

ÉLOQUENCE.

Éloquence à Athènes. Démosthène. Ses travaux. Isocrate, orateur médiocre. Sophistes rhéteurs.

CHAPITRE III.

LES Sciences, 179

§. I.

PHILOSOPHIE.

COMMENT les esprits se tournent aux sciences. Objets des premiers philosophes. Sectes ionique & italique. Pythagore, réformateur des mœurs. Ses travaux en Italie. A quoi il vouloit qu'on fît la guerre. Manière dont il formoit ses disciples. Sa doctrine sur la divinité. Métempsycose. Ses disciples législateurs. Thalès & Anaxagore. Anaxagore persécuté. Socrate. Platon. Abus des nombres. Aristote. Arcésilas & Carnéade. Antisthène, chef des cyniques. Diogène, son disciple. Cratès & Hipparchia. Zénon & les stoïciens. Leur système sur dieu. Sur la

vertu. Le ſage des ſtoïciens. Jugement ſur le ſtoïciſme. Démocrite. Epicure & ſes diſciples. Ce qu'il entendoit par la volupté. Sa conduite ſage. Secte éléatique. Pyrrhoniſme. Athéiſme. Protagoras & Diagoras. Accuſations d'impiété contre les philoſophes. La philoſophie ſpéculative des Grecs eſt la ſource des erreurs & des diſputes.

§. II.

GÉOMÉTRIE. ASTRONOMIE. GÉOGRAPHIE.

Géométrie. Archimède. Aſtronomie. Thalès. Anaximandre. Méton. Eudoxe & Pythéas. Jugemens précipités contre des faits naturels. Obſervations aſtronomiques. Géographie. Supériorité des modernes. Découvertes modernes attribuées aux anciens.

§. III.

MÉDECINE.

Médecine. Hérodique. Hippocrate. Sectes dans la médecine. Botanique, chimie, anatomie, &c.

§. IV.

SCIENCE ÉCONOMIQUE.

Science économique, fort négligée. Economique de Xénophon. Son traité des Revenus. Attirer les étrangers. Faciliter le commerce. Abondance de l'or & de l'argent. Exploitation des mines. La théorie des finances, plus nécessaire aujourd'hui. La marine coûtoit peu aux Athéniens. Loi de Solon. Autre loi par Démosthène.

HISTOIRE ANCIENNE.

TROISIÈME PARTIE.

HISTOIRE ROMAINE.

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES.

219

PLAN de cette hiſtoire. L'hiſtoire des premiers ſiècles de Rome, fort incertaine. Malgré cette incertitude, il y a des traditions dignes de foi. Date de la fondation de Rome.

PREMIÈRE

PREMIÈRE ÉPOQUE.

FONDATION DE ROME.

LES ROIS.

ROMULUS, 225

ROMULUS, chef de brigands, fondateur de Rome. Politique de Romulus, & idée de sa monarchie. Division du peuple en trois tribus. Établissement du sénat. Les trois pouvoirs. Romulus s'étoit réservé adroitement beaucoup d'autorité. Chevaliers romains. Patrons & cliens, établissement admirable. Lois barbares en faveur des maris & des pères. Deux objets de Romulus; c'est d'avoir des hommes & des terres. Les premières guerres des Romains, peu dignes de détails. Tatius, roi des Sabins, collègue de Romulus. Romulus assassiné par les sénateurs.

NUMA, 234

NUMA POMPILIUS, élu roi. Il entretient la paix pour former la nation. Influence réciproque des lois & des mœurs. Il s'attache à la religion. Institutions religieuses. Première religion de Rome, vraisemblablement celtique. Etablissement des vestales. Les féciales. La guerre revêtue de couleurs de religion. Numa inspire le goût de l'agriculture. Corps de métiers établis pour unir les Romains & les Sabins. Nouveau calendrier. Loi qui permettoit aux maris de prêter leurs femmes. Mort de Numa. Ses livres sur la religion furent brûlés par le sénat, long-temps après.

TULLUS HOSTILIUS, 242

TULLUS HOSTILIUS. Guerre avec les Albains. Horaces & Curiaces. Tite-Live digne de critique. Albe détruite. Mort de Tullus.

ANCUS MARTIUS, 245

ANCUS MARTIUS. Guerre déclarée aux Latins. Formule du féciale. Ouvrages utiles d'Ancus. Port d'Oſtie; ſalines, &c.

TARQUIN L'ANCIEN, 247

TARQUIN L'ANCIEN brigue & obtient la royauté. Il augmente le ſénat & bâtit un cirque. Le nombre des citoyens augmenté par les victoires. Triomphe établi. Conſtructions de Tarquin. Fable de l'augur Névius. Superſtitions d'Etrurie & de Grèce, introduites par Tarquin. Il eſt aſſaſſiné par les fils d'Ancus Martius.

SERVIUS TULLIUS, 253

SERVIUS TULLIUS s'empare du trône, & gagne le peuple. Nouvelles guerres. Servius entreprend d'utiles innovations. Deux abus à réformer; les tributs égaux par tête, & la ſu-

périorité du petit peuple dans les comices. On donne pouvoir au roi d'exécuter son plan de réforme. Tribus de la ville & de la campagne. Cela facilite le cens. Les citoyens divisés en six classes ; les classes en centuries. La première classe dominoit dans les comices. La dernière classe, exclue de la milice. Cens, lustre. Adoucissement au sort des esclaves. Affranchis admis au nombre des citoyens. Servius calme l'animosité des Sabins & des Latins. Traité en langue latine & en caractères grecs. Assassinat de Servius.

TARQUIN LE SUPERBE, 263

TARQUIN LE SUPERBE. Sa tyrannie. Comment il subjugue les Gabiens. Ses victoires augmentent son pouvoir. Livres sibyllins, utiles pour maîtriser le peuple. Capitole bâti. Fable qui servit à élever le courage des Romains. Lucrèce violée par le fils de Tarquin. Brutus fait proscrire la royauté. Rome doit beaucoup à ses rois. Les historiens suspects d'exagération. Doutes sur l'histoire de ces rois.

SECONDE ÉPOQUE.

LES CONSULS

AU LIEU DE ROIS.

LE PEUPLE OPPRIMÉ PAR LE SÉNAT.

270

Deux consuls substitués aux rois par le sénat. Le nom de roi attaché à un sacerdoce. Enthousiasme de la liberté. Brutus condamne à mort ses deux fils. Collatin abdique le consulat, & Brutus meurt dans une bataille. Conduite de Publicola en faveur du peuple. Porséna assiège Rome. Traits d'Horatius Coclès & de Mucius Scévola. Porséna fait la paix. Clélie. Mort de Publicola. Le peuple vexé par les patriciens. Dureté des créanciers. Murmures des pauvres. On propose l'abolition des dettes; Appius Claudius s'y oppose. Le peuple refuse de prendre les armes. On le trompe en proposant la dictature. Création d'un dictateur. La dictature fut très-utile. Le dictateur Lartius réprime la sédition. Dénombrement des citoyens. Bataille de Régille, qui assure l'établissement de la république. Les Latins sont entièrement

soumis. Mort de Tarquin. Les patriciens recommencent leurs vexations. Sédition du peuple. Sage conduite du consul Servilius pour calmer le peuple. Le sénat lui refuse le triomphe ; il se le décerne lui-même. Dureté inflexible du sénat, suivie d'une révolte. Le dictateur Valérius s'efforce en vain de fléchir le sénat. Les soldats retenus malgré eux par le serment. Ils éludent le serment & se retirent sur le mont Sacré. Défection du peuple. Sa modération étonnante. Députation du sénat au peuple.

TROISIÈME ÉPOQUE.

TRIBUNS DU PEUPLE.

LE PEUPLE ACQUIERT DE L'AUTORITÉ.

CHAPITRE PREMIER.

DEPUIS la création des Tribuns du peuple, jusqu'à l'exil de Coriolan, 290

LES députés du sénat sont bien reçus par le peuple. Apologue des membres &

de l'eſtomac. Junius Brutus engage le peuple à demander des magiſtrats plébéïens. Création des tribuns du peuple. Leur perſonne ſacrée. Leur pouvoir ſans marques de dignité. Ediles. Priſe de Corioles, capitale des Volſques. Le peuple fait la dépenſe des funérailles de Ménénius Agrippa. Emeute populaire au ſujet de la famine. Les tribuns échauffent le peuple. Les tribuns irrités de ce que les conſuls les empêchent de haranguer le peuple. Plébiſcite qui permet aux tribuns d'aſſembler le peuple, & qui défend de les contredire. Les tribuns empreſſés à étendre les droits du peuple. Mauvais conſeil de Coriolan contre le peuple. Coriolan brave le peuple & les tribuns. Un tribun le cite au jugement du peuple. Le ſénat conſent que Coriolan ſoit jugé. Les tribuns obtiennent les comices par tribus. Coriolan eſt banni.

CHAPITRE II.

DEPUIS l'exil de Coriolan, juſqu'à l'établiſſement du décemvirat, 304

CORIOLAN ſe venge de l'injuſtice, en combattant pour les Volſques. On lui envoie des députés. Il eſt déſarmé par

sa mère. Sa mort. Combien les Grecs étoient alors supérieurs aux Romains. Loi agraire du consul Cassius. Il est puni de mort, comme ayant aspiré à la tyrannie. Le peuple mécontent. Le sénat l'occupe par la guerre. Famille des Fabius. Les dissensions continuent. Sévérité du sénat. Voléron appelle au peuple. Le tribun Voléron veut faire passer l'élection des tribuns aux comices par tribus. Grande querelle au sujet de sa loi, qui passe enfin. L'armée d'Appius se laisse vaincre par haine pour ce consul. Appius accusé par les tribuns. Sa fermeté. Continuation des troubles. Amour de la patrie. Rome manquoit de lois. Loi *Terentia* pour faire publier un code, & pour diminuer le pouvoir des consuls. Disputes violentes à ce sujet. Céson accusé par les tribuns. Le capitole pris par un Sabin, & délivré. Cincinnatus est tiré de la charrue pour être consul & ensuite dictateur. Amour de la pauvreté, & discipline militaire. Les tribuns empêchent le peuple de s'enrôler. Cincinnatus fait augmenter leur nombre pour les diviser. Le sénat consent à la loi Terentia. Création des décemvirs.

QUATRIÈME ÉPOQUE.

LES DÉCEMVIRS

ET LES DOUZE TABLES.

VARIATIONS PERPÉTUELLES DANS LA RÉPUBLIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

DEPUIS la création des Décemvirs, jusqu'à l'établissement de la censure, 321.

LES décemvirs commencent avec sagesse. Lois des douze tables, approuvées par le peuple. Eloge qu'en fait Cicéron. Quelques-unes de ces lois étoient cruelles. Lois concernant les voleurs. Sur les successions & les testamens. Les procès jugés d'abord. Les décemvirs deviennent des tyrans. Dentatus assassiné par ordre des décemvirs. Attentat d'Appius contre Virginie. Virginius tue sa fille pour sauver son honneur. Abolition du décemvirat. Nouvelles lois à l'avantage du peuple.

Les décemvirs punis. Les tribuns veulent se maintenir en charge. Injustice du sénat envers des consuls populaires. Injustice du peuple, qui s'adjuge un territoire pour lequel il étoit arbitre. Nouvelles dissensions. Liberté des mariages entre les patriciens & les plébéiens. Trois tribuns militaires, au lieu de consuls. Le consulat rétabli. Instabilité dans l'état.

CHAPITRE II.

DEPUIS l'établissement de la censure, jusqu'à l'exil de Camille, 337

ÉTABLISSEMENT des censeurs. Combien leur autorité augmenta. Durée de la censure. Injustice des censeurs à l'égard d'Emilius. Variations & troubles dans le gouvernement. Victoire de Mamercus. Général tué par ses soldats. On donne une paye aux troupes d'infanterie. Les tribuns s'y opposent en vain. Avantages de cette institution. Fameux siège de Véies. Plaintes injustes des tribuns contre les généraux. Camille prend Véies après un siège de dix ans. Proposition d'y établir la moitié des citoyens. Prise de Faléries par le même général. Camille accusé par un

tribun. Vœu qu'il avoit fait. Réflexion de Rollin sur ce vœu. Il s'exile volontairement. Les grands hommes persécutés dans les anciennes républiques.

CINQUIÈME ÉPOQUE.

ROME PRISE PAR LES GAULOIS.

PROGRÈS DES ROMAINS EN ITALIE.

CHAPITRE PREMIER.

IRRUPTION des Gaulois en Italie. — Prise de Rome. — Lois de Licinius, &c. 349

IRRUPTION des Gaulois en Italie. Clusium implore le secours des Romains. Les ambassadeurs de Rome violent le droit des gens. Brennus demande en vain satisfaction. Bataille d'Allia, suivie de la prise de Rome. Dévouement des vieux sénateurs. Camille rappelé & nommé dictateur. Le capitole sauvé par Manlius. Fable des oies. Circonstances peu vraisemblables de la délivrance de Rome. Récit

contradictoire de Polybe. La ville rebâtie sans art. Manlius accusé d'aspirer à la tyrannie. Il est puni de mort. Trait semblable de Mélius, arrivé auparavant. On peut soupçonner le sénat d'injustice dans ces accusations. La vanité d'une femme occasionne de grandes affaires. Lois de Licinius contre les intérêts du sénat. Les tribuns opposés entre eux. Anarchie de cinq ans. Licinius & Sextius échauffent le peuple contre le sénat. Camille dictateur pour la cinquieme fois. Il défait les Gaulois. Le dictateur insulté à Rome, parce qu'on avoit rendu la dictature trop commune. On accorde le consulat aux plébéïens; & l'on fixe les possessions à cinq cents arpens.

CHAPITRE II.

Les plébéïens admis au consulat. — Établissement de la préture & de l'édilité curule. — Affaires des Campaniens & des Latins, &c. 365.

Consul plébéïen. Création de la préture & de l'édilité curule. Noblesse attachée aux magistratures curules. Jeux scéniques, *lectisternium*, établis par la su-

perſtition. Dictateur pour enfoncer le clou ſacré. Trait du jeune Manlius, pour ſauver ſon père accuſé. Traits merveilleux qui ne méritent pas d'être racontés. Conſul plébéïen vaincu par les ennemis. Licinius viole ſa propre loi des cinq cents arpens. Cette loi devoit être éludée par l'avarice. Réduction de l'intérêt. On s'efforce d'enlever le conſulat aux plébéïens; ils obtiennent encore la cenſure. Les Campaniens ſe donnent aux Romains, pour obtenir leur ſecours contre les Samnites. Les troupes ſe corrompent à Capoue. Révolte des Campaniens & des Latins. Dévouement de Décius. Sévérité de Manlius envers ſon fils. Le droit de cité accordé aux Latins. On punit les plus coupables. Parole hardie d'un Privernate. Les Romains l'admirent, & pardonnent aux rebelles. Prétendue conſpiration de femmes contre leurs maris. Loi qui défend d'empriſonner les débiteurs.

CHAPITRE III.

GUERRE des Samnites. — Censure d'Appius. — Plébéïens admis au sacerdoce, 378.

PAPIRIUS veut punir Fabius pour avoir vaincu contre ses ordres. Les Romains déshonorés aux Fourches-Caudines par les Samnites. Artifice du consul Postumius pour renouveler la guerre. Les Romains se vengent. Curius Dentatus incorruptible. Traité d'alliance avec les Samnites. Autres peuples d'Italie vaincus. Censure d'Appius. Fils d'affranchis dans le sénat. Petit peuple dans toutes les tribus. Fabius réduit la populace aux quatre tribus de la ville. Les plebéïens admis au sacerdoce. Les fastes & les formules publiés par Flavius en haine des nobles.

SIXIÈME ÉPOQUE.

GUERRE AVEC PYRRHUS,

SUIVIE DE LA GUERRE PUNIQUE.

LES ROMAINS DEVIENNENT REDOUTABLES HORS DE L'ITALIE.

CHAPITRE PREMIER.

GUERRE des Tarentins avec les Romains. — Pyrrhus vaincu en Italie. — Traits particuliers, 386

LES Tarentins insultent les Romains, & appellent Pyrrhus. Ambition de ce roi d'Epire. Conseils inutiles de Cynéas. Pyrrhus soumet les Tarentins à la discipline. Il pardonne à des insolens. Bataille d'Héraclée, où les Romains sont vaincus. Fabricius, envoyé au roi d'Epire, se fait admirer des Grecs. Cynéas négocie la paix à Rome. Les Romains exigent que Pyrrhus sorte d'Italie. Fabricius avertit Pyrrhus de la trahison de son médecin. Pyrrhus

vaincu à Bénévent. Art des campemens. Il abandonne l'Italie, & les Romains y dominent. Excès de la garnison de Rhégio, sévèrement punis. Sévérité de la censure. Cornelius Rufinus exclu du sénat, à cause de sa vaisselle d'argent. Pauvreté de Curius. Désintéressement des ambassadeurs envoyés en Egypte. Première monnoie d'argent.

CHAPITRE II.

INTRODUCTION aux guerres Puniques. — République de Carthage. — Révolutions de Sicile, 399.

INTRODUCTION aux guerres puniques. Gouvernement de Carthage. Magistrats annuels nommés *suffètes*. Sénat. Tribunal des cinq. Deux défauts qu'Aristote critique dans ce gouvernement. Réflexions sur cet objet. Vices des Carthaginois. Sacrifices humains. Tempérance prescrite aux magistrats & aux troupes. Récompense militaire. Puissance & commerce de Carthage. Voyage du navigateur Hannon. Anciens traités des Carthaginois avec les Romains. Révolutions de Sicile. Denys

le Tyran. Ses qualités bonnes ou mauvaises. Traits remarquables de sa vie. Denys le Jeune. Platon à sa cour. Dion persécuté. Nouvelles révolutions. Timoléon vient secourir Syracuse. Fin de Denys. Agathocle, autre tyran de Syracuse. Sa mort. Les Syracusains appellent Pyrrhus contre les Carthaginois. Ils choisissent pour roi Hiéron.

CHAPITRE III.

PREMIÈRE guerre Punique, & ses suites, 412

Les Romains portent injustement la guerre en Sicile. Hiéron s'allie avec eux. Ils créent une marine formidable. Victoire navale du consul Duilius. Autres succès. Trait héroïque de Calpurnius. Régulus va en Afrique, après la victoire d'Ecnome. Régulus vaincu par Xantippe, & par sa faute. Les Romains continuent la guerre avec ardeur. Fin héroïque de Régulus, selon la plupart des historiens. Bataille de Drépane, où les Romains perdent leur flotte. Ils réparent cette perte, & remportent des victoires. Traité de paix. Les Romains donnent la loi avec rigueur. La Sicile est déclarée province romaine. Combien les Romains avoient

de supériorité dans la guerre. La rigueur de la discipline n'inspiroit que du courage. Révolte en Sardaigne contre les Carthaginois. Les Romains s'emparent de cette île, malgré la paix. Temple de Janus fermé. Courses des Illyriens. Rome se plaint, & l'Illyrie est soumise. Les Romains honorés en Grèce. Guerre contre les Gaulois d'Italie. La Gaule cisalpine réduite en province, &c.

CHAPITRE IV.

SECONDE guerre Punique, jusqu'à la bataille de Cannes, 427.

PROGRÈS des Carthaginois en Espagne, sous Amilcar & Asdrubal. Annibal, commandant en Espagne. Son caractère. Il assiège & prend Sagonte, alliée de Rome. Les Romains déclarent la guerre à Carthage. Examen des motifs de la seconde guerre punique. Trop peu de morale en politique. Rome sollicite en vain les Espagnols & les Gaulois à la secourir. Préparatifs d'Annibal pour la guerre d'Italie. Il passe les Alpes, malgré les plus grandes difficultés. La marche depuis l'Espagne est une expédition des plus mémorables. Premiers exploits d'Annibal en

Italie. Bataille de la Trébie gagnée sur Sempronius. Marche périlleuse d'Annibal jusqu'en Etrurie Les Romains défaits à Trasimène. Sage politique du vainqueur. Fabius nommé dictateur. Sa prudence déconcerte Annibal. Il brave les mépris & les railleries. Les injustices font éclater sa vertu. Il sauve le téméraire Minucius.

CHAPITRE V.

BATAILLE de Cannes & suite de la guerre, jusqu'au commandement de Scipion l'Africain en Espagne, 443

VARRON, mauvais consul. Émilius, son collègue. Bataille de Cannes, perdue par la faute de Varron. Conduite admirable du sénat après la défaite. Efforts des Romains pour soutenir encore la guerre. Hannon soutient à Carthage qu'il faut faire la paix. Les Carthaginois se corrompent à Capoue. Avantages remportés par les Romains. Leurs esclaves se signalent. Philippe, roi de Macédoine, allié d'Annibal. Marcellus assiège Syracuse, qui s'étoit déclarée contre Rome. Archimède la défend pendant trois ans. Elle est prise par escalade. Les Romains reprennent Capoue, & ensuite Tarente. Mort de Marcellus,

CHAPITRE VI.

FIN de la seconde guerre Punique, 453

LES deux Scipions tués en Espagne. Le jeune Scipion y est envoyé, & prend Carthagène. Il soumet l'Espagne ; sa vertu contribue beaucoup à ses succès. On le rappelle ; on le fait consul. Asdrubal, frère d'Annibal, avoit été vaincu en Italie. Scipion, malgré Fabius, est envoyé en Afrique. Masiniſſa & Syphax. Rappel d'Annibal. Mort de Fabius. Entrevue de Scipion & d'Annibal. Bataille de Zama gagnée par Scipion. Avantage que donnoit la cavalerie. Traité de paix qui finit la seconde guerre punique. Le traité est ratifié à Rome.

Fin de la Table des Matières du second Volume.